01
2 c

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51189/fragment/page=0001

OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51189/fragment/page=0005

OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME QUARANTE-CINQUIEME.

GRÄFL. STOLB. BIBLIOTHEK Z. ROSLA

AUX DEUX-PONTS,

Chez SANSON et COMPAGNIE.

1792.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
HALLE (SAALE)

PHILOSOPHIE
GENERALE:
METAPHYSIQUE,
MORALE
ET THEOLOGIE.

REMARQUES
SUR LES PENSÉES
DE M. PASCAL.

1738.

AVERTISSEMENT
DES EDITEURS.

LORSQUE ces *remarques* parurent, tous les hommes médiocres qui existaient alors dans la littérature furent indignés de l'audace d'un grand poëte qui, après avoir fait Alzire et la Henriade, osait examiner les opinions d'un des savans les plus illustres d'un siècle dont les grands-hommes, morts depuis long-temps, n'excitaient plus la jalousie de personne : et comme M. de *Voltaire* avait de plus le tort d'avoir raison presque toujours, bien des gens ne lui ont point encore pardonné.

Pascal est dans ses *pensées*, comme dans ses *Lettres provinciales*, un écrivain du premier ordre ; mais il ne fut un homme de génie que dans ses ouvrages de mathématiques et de physique, dont il avait la bonté de faire peu de cas par soumission pour les jansénistes qui

n'étaient pas en état de les entendre. On regrettera toujours qu'après avoir montré dans ces ouvrages un des génies les plus profonds qui aient existé dans les sciences, il ait fait aussi peu pour leur progrès. Oserions-nous dire que dans ses autres livres il ne peut guère être considéré comme un philosophe? Le philosophe cherche la vérité, et *Pascal* n'a écrit que des plaidoyers. Dans les Provinciales il attaque la morale des jésuites, mais on y chercherait en vain des détails sur l'origine de cette morale relâchée; il lui aurait fallu dire que toutes les fois que la morale est dépendante d'un système religieux, et que des prêtres s'en sont rendus les interprètes et les juges, elle devient nécessairement exagérée et relâchée, fausse et corrompue.

Ses *pensées* sont un plaidoyer contre l'espèce humaine; ce n'est point, comme *la Rochefoucauld*, un observateur qui peint les hommes corrompus, parce qu'il les a vus tels à la cour, dans la guerre civile, dans une société occupée de galanterie et de vanité; c'est un prédicateur éloquent qui veut effrayer son auditoire pour le disposer à recevoir, avec plus de docilité, le remède qu'il doit lui présenter comme le seul qui puisse guérir un mal incurable. *Pascal* ne cherchait pas à connaître l'homme: voulant prouver qu'il est une énigme inexplicable, il

semble craindre de trouver le mot de cette énigme. Toutes ces contrariétés observées dans l'homme doivent nécessairement exister dans tout être sensible, capable de réflexion et de raisonnement; et il semble qu'il serait bien téméraire de demander ensuite pourquoi il existe des êtres sensibles et raisonnables. Il faudrait du moins s'assurer si nous avons, si nous pouvons avoir jamais quelques données pour résoudre cette question.

Pascal avance que la raison ne nous conduit ni à prouver l'existence de DIEU, ni à la certitude de l'immortalité de l'ame, ni à la connaissance des principes certains de la morale. *Bayle* a dit à peu près la même chose: tous deux ont ajouté que la foi était le seul remède à ces incertitudes; tous deux eurent une probité irréprochable, et ne vécurent que pour l'étude et pour la vertu; tous deux écrivirent avec gaieté et avec éloquence contre les gens qui voulaient dominer sur les opinions par la force, et violer la liberté des consciences. Mais *Pascal* joignit aux vertus d'un homme les petitesses d'un moine, et fut le disciple soumis des théologiens de sa secte. *Bayle* se moqua des vertus monastiques, et combattit les théologiens de son parti: l'un ne défendait contre les jésuites que des prêtres et des religieuses; l'autre défendait contre les prêtres la cause du genre-humain;

l'un était devenu pyrrhonien par l'excès de l'enthousiasme religieux ; l'autre, pour établir plus librement un pyrrhonisme plus modéré, était obligé de mettre la foi comme un bouclier entre lui et ses ennemis : l'un a presque passé pour un père de l'Eglise, et l'autre est regardé comme un chef de libres penseurs.

Nous croyons que tous deux ont trop exagéré l'incertitude de nos connaissances et la faiblesse de notre esprit. La certitude absolue n'existe, ne peut exister à la vérité que pour les propositions évidentes en elles-mêmes, ou liées entr'elles par une démonstration dont nous ayons la conscience dans un même instant, et elle n'existe même que pour ce seul moment. Les autres vérités sont des vérités d'expérience sur lesquelles on ne peut avoir par conséquent que des probabilités plus ou moins grandes : mais ces probabilités ont sur nous une force irrésistible, elles suffisent pour la conduite de la vie ; et une expérience constante nous montre que sur plusieurs points elles n'ont jamais été démenties.

Les réflexions que M. de *Voltaire* oppose à *Pascal*, sont d'une philosophie douce, modérée, fondée sur l'expérience ; elle plaît moins aux hommes d'une imagination vive que la philosophie exagérée de *Pascal*. Il y a bien peu d'hommes, même parmi les philosophes, qui soient capables d'attendre dans une tranquille

incertitude les preuves de ce qu'ils ne peuvent connaître ; qui sachent ne douter que de ce qui est réellement douteux ; qui n'admettent point de théories incertaines parce qu'elles expliquent d'une manière séduisante les phénomènes qui embarrassent, mais qui ne rejettent point des vérités prouvées parce qu'on leur oppose des objections embarrassantes ; qui appliquent en un mot à chaque vérité particulière le degré de probabilité qui lui convient, à chaque ordre de vérités l'espèce de certitude dont par sa nature il est susceptible ; et qui sachent enfin se contenter de la vérité telle qu'elle est, quand même l'erreur opposée serait ou plus flatteuse pour l'amour-propre, ou plus agréable pour l'imagination, et qu'elle conduirait à des résultats plus généraux et plus frappans.

REMARQUES

SUR LES PENSÉES

DE M. PASCAL.

VOICI des remarques critiques que j'ai faites depuis long-temps sur les penſées de M. *Paſcal*. Ne me comparez point ici, je vous prie, à *Ezéchias*, qui voulut faire brûler tous les livres de *Salomon*. Je reſpecte le génie et l'éloquence de M. *Paſcal*; mais plus je les reſpecte, plus je ſuis perſuadé qu'il aurait lui-même corrigé beaucoup de ces penſées, qu'il avait jetées au haſard ſur le papier pour les examiner enſuite; et c'eſt en admirant ſon génie que je combats quelques-unes de ſes idées.

Il me paraît qu'en général l'eſprit dans lequel M. *Paſcal* écrivit ces penſées, était de montrer l'homme dans un jour odieux, il s'acharne à nous peindre tous méchans et malheureux; il écrit contre la nature humaine à peu près comme il écrivait contre les jéſuites. Il impute à l'eſſence de notre nature ce qui n'appartient qu'à certains hommes: il dit éloquemment des injures au genre-humain.

J'oſe prendre le parti de l'humanité contre ce miſanthrope ſublime; j'oſe aſſurer que nous ne ſommes ni ſi méchans ni ſi malheureux qu'il le dit. Je ſuis de plus très-perſuadé que s'il avait ſuivi, dans le livre qu'il méditait, le deſſein qui

paraît dans ſes penſées, il aurait fait un livre plein de paralogiſmes éloquens, et de fauſſetés admirablement déduites. On dit même que tous les livres qu'on a faits depuis peu pour prouver la religion chrétienne, ſont plus capables de ſcandaliſer que d'édifier. Ces auteurs prétendent-ils en ſavoir plus que JESUS-CHRIST et ſes apôtres? C'eſt vouloir ſoutenir un chêne en l'entourant de roſeaux; on peut écarter ces roſeaux inutiles ſans craindre de faire tort à l'arbre.

J'ai choiſi avec diſcrétion quelques penſées de *Paſcal:* j'ai mis les réponſes au bas. Au reſte on ne peut trop répéter ici combien il ſerait abſurde et cruel de faire une affaire de parti de cet examen des penſées de *Paſcal*: je n'ai de parti que la vérité: je penſe qu'il eſt très-vrai que ce n'eſt pas à la métaphyſique de prouver la religion chrétienne, et que la raiſon eſt autant au-deſſous de la foi, que le fini eſt au-deſſous de l'infini. Il ne s'agit ici que de raiſon; et c'eſt ſi peu de choſe chez les hommes que cela ne vaut pas la peine de ſe fâcher.

PREMIÈRE PENSÉE DE PASCAL.

Les grandeurs et les misères de l'homme sont tellement visibles, qu'il faut nécessairement que la véritable religion nous enseigne qu'il y a en lui quelque grand principe de grandeur, et en même temps quelque grand principe de misère : car il faut que la véritable religion connaisse à fond notre nature; c'est-à-dire qu'elle connaisse tout ce qu'elle a de grand et tout ce qu'elle a de misérable, et la raison de l'un et de l'autre ; il faut encore qu'elle nous rende raison des étonnantes contrariétés qui s'y rencontrent.

CETTE manière de raisonner paraît fausse et dangereuse : car la fable de *Prométhée* et de *Pandore*, les androgynes de *Platon*, les dogmes des anciens Egyptiens, et ceux de *Zoroastre* rendraient aussi bien raison de ces contrariétés apparentes. La religion chrétienne n'en demeurera pas moins vraie, quand même on n'en tirerait pas ces conclusions ingénieuses qui ne peuvent servir qu'à faire briller l'esprit. Il est nécessaire, pour qu'une religion soit vraie, qu'elle soit révélée et point du tout qu'elle rende raison de ces contrariétés prétendues ; elle n'est pas plus faite pour vous enseigner la métaphysique que l'astronomie.

II.

QU'ON examine sur cela toutes les religions du monde, et qu'on voie s'il y en a une autre que la chrétienne qui y satisfasse. Sera-ce celle qu'enseignaient les philosophes qui nous proposent pour tout bien, un bien qui est en nous? est-ce là le vrai bien?

LES philosophes n'ont point enseigné de religion ; ce n'est pas leur philosophie qu'il s'agit de combattre. Jamais philosophe ne s'est dit inspiré de DIEU, car dès-lors il eût cessé d'être philosophe, et il eût fait le prophète. Il ne s'agit pas de savoir si JESUS-CHRIST doit l'emporter sur *Aristote* ; il s'agit de prouver que la religion de JESUS-CHRIST est la véritable, et que celles de *Mahomet*, de *Zoroastre*, de *Confucius*, d'*Hermes*, et toutes les autres sont fausses. Il n'est pas bien vrai que les philosophes nous aient proposé pour tout bien, un bien qui est en nous. Lisez *Platon*, *Marc-Aurèle*, *Epictète* ; ils veulent qu'on aspire à mériter d'être rejoint à la Divinité dont nous sommes émanés.

III.

ET cependant sans ce mystère, le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition prend ses retours et ses plis dans l'abyme du péché originel ; de sorte que l'homme est plus inconcevable, sans ce mystère, que ce mystère n'est inconcevable à l'homme.

QUELLE étrange explication ! *L'homme est inconcevable, sans un mystère inconcevable.* C'est bien assez de ne rien entendre à notre origine, sans l'expliquer par une chose qu'on n'entend pas. Nous ignorons comment l'homme naît, comment il croît, comment il digère, comment il pense, comment ses membres obéissent à sa volonté : serai-je bien reçu à expliquer ces obscurités par un système inintelligible ? Ne vaut-il pas mieux dire,

je ne sais rien. Un mystère ne fut jamais une explication ; c'est une chose divine et inexplicable.

Qu'aurait répondu M. *Pascal* à un homme qui lui aurait dit : Je sais que le mystère du péché originel est l'objet de ma foi et non de ma raison ; je connais fort bien sans mystère ce que c'est que l'homme ; je vois qu'il vient au monde comme les autres animaux ; que l'accouchement des mères est plus douloureux à mesure qu'elles sont plus délicates ; que quelquefois des femmes et des animaux femelles meurent dans l'enfantement ; qu'il y a quelquefois des enfans mal organisés, qui privés d'un ou de deux sens, et de la faculté du raisonnement ; que ceux qui sont le mieux organisés, sont ceux qui ont les passions les plus vives ; que l'amour de soi-même est égal chez tous les hommes, et qu'il leur est aussi nécessaire que les cinq sens ; que cet amour-propre nous est donné de DIEU pour la conservation de notre être, et qu'il nous a donné la religion pour régler cet amour-propre ; que nos idées sont justes ou inconséquentes, obscures ou lumineuses, selon que nos organes sont plus ou moins solides, plus ou moins déliés, et selon que nous sommes plus ou moins passionnés ; que nous dépendons en tout de l'air qui nous environne, des alimens que nous prenons ; et que dans tout cela il n'y a rien de contradictoire.

L'homme à cet égard n'est point une énigme, comme vous vous le figurez, pour avoir le plaisir de la deviner ; l'homme paraît être à sa place dans la nature ; supérieur aux animaux,

auxquels il est semblable par les organes; inférieur à d'autres êtres, auxquels il ressemble probablement par la pensée. Il est, comme tout ce que nous voyons, mêlé de mal et de bien, de plaisir et de peine; il est pourvu de passions pour agir, et de raison pour gouverner ses actions. Si l'homme était parfait il serait DIEU: et ces prétendues contrariétés, que vous appelez *contradictions*, sont les ingrédiens nécessaires qui entrent dans le composé de l'homme, qui est, comme le reste de la nature, ce qu'il doit être.

Voilà ce que la raison peut dire. Ce n'est donc point la raison qui apprend aux hommes la chute de la nature humaine; c'est la foi seule à laquelle il faut avoir recours.

IV.

SUIVONS nos mouvemens, observons-nous nous-mêmes, et voyons si nous n'y trouverons pas les caractères vivans de ces deux natures.

Tant de contradictions se trouveraient-elles dans un sujet simple?

Cette duplicité de l'homme est si visible, qu'il y en a qui ont pensé que nous avions deux ames: un sujet simple leur paraissant incapable de telles et si soudaines variétés, d'une présomption démesurée à un horrible abattement de cœur.

CETTE pensée est prise entièrement de *Montagne*, ainsi que beaucoup d'autres: elle se trouve au chapitre *de l'inconstance de nos actions*. Mais le sage *Montagne* s'explique en homme qui doute.

Nos diverses volontés ne sont point des contra-

dictions de la nature, et l'homme n'eſt point un ſujet ſimple. Il eſt compoſé d'un nombre innombrable d'organes; ſi un ſeul de ces organes eſt un peu altéré, il eſt néceſſaire qu'il change toutes les impreſſions du cerveau, et que l'animal ait de nouvelles penſées et de nouvelles volontés. Il eſt très-vrai que tantôt nous ſommes abattus de triſteſſe, tantôt enflés de préſomption; et cela doit être quand nous nous trouvons dans des ſituations oppoſées. Un animal que ſon maître careſſe et nourrit, et un autre qu'on égorge lentement et avec adreſſe pour en faire une diſſection, éprouvent des ſenſations bien contraires: ainſi feſons-nous; et les différences qui ſont en nous ſont ſi peu contradictoires qu'il ſerait contradictoire qu'elles n'exiſtaſſent pas. Les fous qui ont dit que nous avions deux ames pouvaient, par la même raiſon, nous en donner trente ou quarante; car un homme dans une grande paſſion a ſouvent trente ou quarante idées différentes de la même choſe, et doit néceſſairement les avoir ſelon que cet objet lui paraît ſous différentes faces.

Cette prétendue duplicité de l'homme eſt une idée auſſi abſurde que métaphyſique: j'aimerais autant dire que le chien, qui mord et qui careſſe, eſt double; que la poule, qui a tant de ſoin de ſes petits et qui enſuite les abandonne juſqu'à les méconnaître, eſt double; que la glace, qui repréſente à la fois des objets différens, eſt double; que l'arbre qui eſt tantôt chargé, tantôt dépouillé de feuilles, eſt double. J'avoue que l'homme eſt inconcevable en un ſens; mais tout le reſte de la

nature l'eſt auſſi, et il n'y a pas plus de contradictions apparentes dans l'homme que dans tout le reſte.

V.

Ne point parier que DIEU eſt, c'eſt parier qu'il n'eſt pas. Lequel prendrez-vous donc? peſons le gain et la perte, en prenant le parti de croire que DIEU eſt: ſi vous gagnez, vous gagnez tout: ſi vous perdez, vous ne perdez rien. Pariez donc qu'il eſt, ſans héſiter. Oui, il faut gager; mais je gage peut-être trop. Voyons: puiſqu'il y a pareil haſard de gain et de perte, quand vous n'auriez que deux vies à gagner pour une, vous pourriez encore gagner (1)

(1) *Paſcal* eſt un des inventeurs du calcul des probabilités; mais il abuſe ici des principes de ce calcul. Si vous propoſez de parier pour croix ou pour pile, en me promettant un écu ſi je gagne en pariant pour pile, et cent mille écus ſi je gagne en pariant pour croix, je parierai pour croix, mais je ne croirai point pour cela que croix ſoit plus probable que pile.

Si l'on ſe bornait à dire: "Conduiſez-vous ſuivant les „ règles de la morale, que votre raiſon et votre conſcience „ vous preſcrivent, il y a beaucoup à parier que vous en „ ſerez plus heureux, et ſi vous y perdez quelques plaiſirs, „ ſongez aux riſques auxquels vous vous expoſeriez ſi ceux „ qui croient qu'il exiſte un Dieu vengeur du crime avaient „ raiſon." Ce diſcours ſerait très-philoſophique et très-raiſonnable. Mais il ſuppoſe que la croyance n'eſt pas néceſſaire pour être à l'abri de la punition. Tout homme qui profeſſe une religion où la foi eſt néceſſaire, ne peut ſe ſervir de l'argument de *Paſcal*.

Cet argument a encore un autre vice, quand on veut l'appliquer aux religions qui preſcrivent d'autres devoirs que ceux de la morale naturelle Il reſſemble alors au raiſonnement d'*Arnoud*. "Il n'eſt pas prouvé que mes „ ſachets ne guériſſent point quelquefois de l'apoplexie, „ il faut donc en porter pour prendre le parti le plus ſûr."

Il eſt évidemment faux de dire : ne point parier que DIEU eſt, c'eſt parier qu'il n'eſt pas ; car celui qui doute et demande à s'éclaircir, ne parie aſſurément ni pour ni contre. D'ailleurs cet article paraît un peu indécent et puéril ; cette idée de jeu, de perte, de gain, ne convient point à la gravité du ſujet ; de plus, l'intérêt que j'ai à croire une choſe, n'eſt pas une preuve de l'exiſtence de cette choſe. Vous me promettez l'empire du monde, ſi je crois que vous avez raiſon : je ſouhaite alors de tout mon cœur que vous ayez raiſon ; mais juſqu'à ce que vous me l'ayez prouvé, je ne puis vous croire. Commencez, pourrait-on dire à M. *Paſcal*, par convaincre ma raiſon. J'ai intérêt ſans doute qu'il y ait un Dieu ; mais ſi dans votre ſyſtème DIEU n'eſt venu que pour ſi peu de perſonnes, ſi le petit nombre des élus eſt ſi effrayant, ſi je ne puis rien du tout par moi-même, dites-moi, je vous prie, quel intérêt j'ai à vous croire ? n'ai-je pas un intérêt viſible à être perſuadé du contraire ? de quel front oſez-vous me montrer un bonheur infini, auquel d'un million d'hommes un ſeul à peine a droit d'aſpirer ? Si vous voulez me convaincre, prenez-vous-y d'une autre façon, et n'allez pas tantôt me parler de jeu de haſard, de pari, de croix et de pile, et tantôt m'effrayer par les épines que vous ſemez ſur le chemin que je veux et que je dois ſuivre. Votre raiſonnement ne ſervirait qu'à faire des athées, ſi la voix de toute la nature

Enfin cet argument s'appliquant à toutes les religions dont la fauſſeté ne ſerait pas démontrée, conduirait à un réſultat abſurde. Il faudrait les pratiquer toutes à la fois.

ne nous criait qu'il y a un DIEU, avec autant de force que ces subtilités ont de faiblesse.

V I.

En voyant l'aveuglement et les misères de l'homme, et ces contrariétés étonnantes qui se découvrent dans sa nature, et regardant tout l'univers muet, et l'homme sans lumière, abandonné à lui-même, et comme égaré dans ce recoin de l'univers, sans savoir qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant: j'entre en effroi, comme un homme qu'on aurait emporté endormi dans une île déserte et effroyable, et qui se réveillerait sans connaître où il est, et sans avoir aucun moyen d'en sortir. Et sur cela j'admire comment on n'entre pas en désespoir d'un si misérable état.

En lisant cette réflexion je reçois une lettre d'un de mes amis (*a*) qui demeure dans un pays fort éloigné.

Voici ses paroles:

" Je suis ici comme vous m'y avez laissé; ni „ plus gai, ni plus triste, ni plus pauvre, jouissant „ d'une santé parfaite, ayant tout ce qui rend la „ vie agréable; sans amour, sans avarice, sans am- „ bition et sans envie: tant que cela durera, „ je m'appellerai hardiment un homme très- „ heureux ".

Il y a beaucoup d'hommes aussi heureux que lui. Il en est des hommes comme des animaux; tel chien couche et mange avec sa maîtresse, tel autre tourne la broche, et est tout aussi content; tel autre devient enragé, et on le tue.

(*a*) Il a depuis été ambassadeur, et est devenu un homme très-considérable. Sa lettre est de 1738; elle existe en original.

Pour moi, quand je regarde Paris ou Londres, je ne vois aucune raison pour entrer dans ce désespoir dont parle M. *Pascal*: je vois une ville qui ne ressemble en rien à une île déserte, mais peuplée, opulente, policée, et où les hommes sont heureux autant que la nature humaine le comporte. Quel est l'homme sage qui sera plein de désespoir parce qu'il ne sait pas la nature de sa pensée, parce qu'il ne connaît que quelques attributs de la matière, parce que DIEU ne lui a pas révélé ses secrets? Il faudrait autant se désespérer de n'avoir pas quatre pieds et deux ailes. Pourquoi nous faire horreur de notre être? notre existence n'est point si malheureuse qu'on veut nous le faire accroire. Regarder l'univers comme un cachot, et tous les hommes comme des criminels qu'on va exécuter, est l'idée d'un fanatique. Croire que le monde est un lieu de délices où l'on ne doit avoir que du plaisir, c'est la rêverie d'un sybarite. Penser que la terre, les hommes et les animaux sont ce qu'ils doivent être dans l'ordre de la Providence, est, je crois, d'un homme sage.

VII.

LES Juifs pensent que DIEU ne laissera pas éternellement les autres peuples dans ces ténèbres; qu'il viendra un libérateur pour tous; qu'ils sont au monde pour l'annoncer; qu'ils sont formés exprès pour être les hérauts de ce grand avénement, et pour appeler tous les peuples à s'unir à eux dans l'attente de ce libérateur.

LES Juifs ont toujours attendu un libérateur; mais leur libérateur est pour eux et non pour

nous. Ils attendent un messie qui rendra les Juifs maîtres des chrétiens; et nous espérons que le messie réunira un jour les Juifs aux chrétiens : ils pensent précisément sur cela le contraire de ce que nous pensons.

VIII.

La loi par laquelle ce peuple est gouverné, est tout ensemble la plus ancienne loi du monde, la plus parfaite, et la seule qui ait été gardée sans interruption dans un Etat. C'est ce que *Philon*, juif, montre en divers lieux, et *Josephe* admirablement contre *Appion*, où il fait voir qu'elle est si ancienne que le nom même de *loi* n'a été connu des plus anciens, que plus de mille ans après: en sorte qu'*Homère*, qui a parlé de tant de peuples, ne s'en est jamais servi. Et il est aisé de juger de la perfection de cette loi par sa simple lecture, où l'on voit qu'on y a pourvu à toutes choses avec tant de sagesse, tant d'équité, tant de jugement que les plus anciens législateurs grecs et romains en ayant quelque lumière, en ont emprunté leurs principales lois; ce qui paraît par celles qu'ils appellent des douze tables, et par les autres preuves que *Josephe* en donne.

Il est très-faux que la loi des Juifs soit la plus ancienne, puisqu'avant *Moïse* leur législateur ils demeuraient en Egypte, le pays de la terre le plus renommé par les sages lois, selon lesquelles les rois étaient jugés après la mort. Il est très-faux que le nom de *loi* n'ait été connu qu'après *Homère*. Il parle des lois de *Minos* dans l'Odyssée. Le mot de *loi* est dans *Hésiode*; et quand le nom de *loi* ne se trouverait ni dans *Hésiode* ni dans *Homère*, cela ne prouverait rien. Il y avait d'anciens

royaumes, des rois et des juges; donc il y avait des lois. Celles des Chinois sont bien antérieures à *Moïse*.

Il est encore très-faux que les Grecs et les Romains aient pris des lois des Juifs; ce ne peut être dans les commencemens de leur république, car alors ils ne pouvaient connaître les Juifs; ce ne peut être dans le temps de leur grandeur, car alors ils avaient pour ces barbares un mépris connu de toute la terre. Voyez comme *Cicéron* les traite en parlant de la prise de Jérusalem par *Pompée*: *Philon* avoue qu'avant la traduction des Septante aucune nation ne connut leurs livres.

IX.

Ce peuple est encore admirable dans sa sincérité. Ils gardent, avec amour et fidélité, le livre où *Moïse* déclare qu'ils ont toujours été ingrats envers DIEU, et qu'il sait qu'ils le feront encore plus après sa mort; mais qu'il appelle le ciel et la terre à témoin contr'eux, qu'il le leur a assez dit; qu'enfin DIEU s'irritant contr'eux les dispersera par tous les peuples de la terre; que comme ils l'ont irrité en adorant des dieux qui n'étaient point leurs dieux, il les irritera en appelant un peuple qui n'était pas son peuple. Cependant ce livre qui les déshonore en tant de façons, ils le conservent aux dépens de leur vie: c'est une sincérité qui n'a point d'exemple dans le monde, ni sa racine dans la nature.

Cette sincérité a par-tout des exemples, et n'a sa racine que dans la nature. L'orgueil de chaque juif est intéressé à croire que ce n'est point sa détestable politique, son ignorance des arts, sa

grossiéreté, qui l'a perdu; mais que c'est la colère de DIEU qui le punit. Il pense avec satisfaction qu'il a fallu des miracles pour l'abattre, et que sa nation est toujours la bien-aimée de DIEU qui la châtie. Qu'un prédicateur monte en chaire, et dise aux Français: *Vous êtes des misérables qui n'avez ni cœur ni conduite; vous avez été battus à Hochstet et à Ramillies parce que vous n'avez pas su vous défendre*, il se fera lapider: Mais s'il dit, *vous êtes des catholiques chéris de* DIEU; *vos péchés infames avaient irrité l'Eternel qui vous livra aux hérétiques à Hochstet et à Ramillies; mais quand vous êtes revenus au Seigneur, alors il a béni votre courage à Denain:* ces paroles le feront aimer de l'auditoire.

X.

S'IL y a un Dieu, il ne faut aimer que lui, et non les créatures.

IL faut aimer, et très tendrement, les créatures: il faut aimer sa patrie, sa femme, son père, ses enfans: il faut si bien les aimer que DIEU nous les fait aimer malgré nous.

Les principes contraires sont propres à faire des raisonneurs inhumains; et cela est si vrai que *Pascal* abusant de ce principe, traitait sa sœur avec dureté, et rebutait ses services de peur de paraître aimer une créature: c'est ce qui est écrit dans sa vie. (2) S'il fallait en user ainsi, quelle serait la société humaine!

(2) Cette même sœur de *Pascal* en est l'auteur.

X I.

Nous naiſſons injuſtes, car chacun tend à ſoi; cela eſt contre tout ordre Il faut tendre au général, et la pente vers ſoi eſt le commencement de tout déſordre en guerre, en police, en économie etc.

Cela eſt ſelon tout ordre. Il eſt auſſi impoſſible qu'une ſociété puiſſe ſe former et ſubſiſter ſans amour-propre, qu'il ſerait impoſſible de faire des enfans ſans concupiſcence, de ſonger à ſe nourrir ſans appétit. C'eſt l'amour de nous-mêmes qui aſſiſte l'amour des autres; c'eſt par nos beſoins mutuels que nous ſommes utiles au genre-humain; c'eſt le fondement de tout commerce; c'eſt l'éternel lien des hommes. Sans lui il n'y aurait pas eu un art inventé, ni une ſociété de dix perſonnes formée. C'eſt cet amour-propre que chaque animal a reçu de la nature, qui nous avertit de reſpecter celui des autres. La loi dirige cet amour-propre, et la religion le perfectionne. Il eſt bien vrai que DIEU aurait pu faire des créatures uniquement attentives au bien d'autrui. Dans ce cas les marchands auraient été aux Indes par charité, le maçon eût ſcié de la pierre pour faire plaiſir à ſon prochain etc. Mais DIEU a établi les choſes autrement: n'accuſons point l'inſtinct qu'il nous donne, et feſons-en l'uſage qu'il commande.

XII.

Le ſens caché des prophéties ne pouvait induire en erreur, et il n'y avait qu'un peuple auſſi charnel que celui-là qui pût s'y méprendre. Car, quand les biens ſont promis en abondance, qui les empêchait d'entendre les véritables biens, ſinon leur cupidité qui déterminait ce ſens aux biens de la terre ?

En bonne foi le peuple le plus ſpirituel de la terre l'aurait-il entendu autrement ? Ils étaient eſclaves des Romains ; ils attendaient un libérateur qui les rendrait victorieux, et qui ferait reſpecter Jéruſalem dans tout le monde : comment avec les lumières de leur raiſon pouvaient-ils voir ce vainqueur, ce monarque dans un de leurs concitoyens né dans l'obſcurité, dans la pauvreté et condamné au ſupplice des eſclaves ? comment pouvaient-ils entendre, par le nom de leur capitale, une Jéruſalem céleſte, eux à qui le Décalogue n'avait pas ſeulement parlé de l'immortalité de l'ame ? comment un peuple ſi attaché à la loi pouvait-il, ſans une lumière ſupérieure, reconnaître dans les prophéties, qui n'étaient pas ſa loi, un Dieu caché ſous la figure d'un juif circoncis, qui par ſa religion nouvelle a détruit et rendu abominables la circonciſion et le ſabbat, fondemens ſacrés de la loi judaïque. Adorons DIEU ſans vouloir percer ces myſtères.

XIII.

Le temps du premier avénement de JESUS-CHRIST est prédit: le temps du second ne l'est point, parce que le premier devait être caché, au lieu que le second doit être éclatant et tellement manifeste que ses ennemis même le reconnaîtront.

Le temps du second avénement de JESUS-CHRIST a été prédit encore plus clairement que le premier. *Pascal* avait apparemment oublié que JESUS-CHRIST, dans le chapitre XXIe de *St Luc*, dit expressément: *Lorsque vous verrez une armée environner Jérusalem, sachez que la désolation est proche. Jérusalem sera foulée aux pieds, et il y aura des signes dans le soleil et dans la lune et dans les étoiles; les flots de la mer feront un très-grand bruit; les vertus des cieux seront ébranlées; et alors ils verront* le Fils de l'homme *qui viendra sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté. Cette génération ne passera pas que ces choses ne soient accomplies.*

Cependant la génération passa, et ces choses ne s'accomplirent point. En quelque temps que *St Luc* ait écrit, il est certain que *Titus* prit Jérusalem, et qu'on ne vit ni de signes dans les étoiles, ni *le Fils de l'homme* dans les nuées. Mais enfin si ce second avénement n'est point arrivé, si cette prédiction ne s'est point accomplie, c'est à nous de nous taire, de ne point interroger la Providence, et de croire tout ce que l'Eglise enseigne.

XIV.

XIV.

LE messie, selon les juifs charnels, doit être un grand prince temporel. Selon les chrétiens charnels, il est venu nous dispenser *d'aimer Dieu*, et nous donner les sacremens qui *opèrent tout* sans nous: ni l'un ni l'autre n'est la religion chrétienne ni juive.

CET article est bien plutôt un trait de satire qu'une réflexion chrétienne. On voit que c'est aux jésuites qu'on en veut ici; mais en vérité aucun jésuite a-t-il jamais dit que JESUS-CHRIST *est venu nous dispenser d'aimer* DIEU ? La dispute sur l'amour de DIEU est une pure dispute de mots, comme la plupart des autres querelles scientifiques qui ont causé des haines si vives et des malheurs si affreux.

Il paraît encore un autre défaut dans cet article; c'est qu'on y suppose que l'attente d'un messie était un point de religion chez les Juifs: c'était seulement une idée consolante répandue parmi cette nation. Les Juifs espéraient un libérateur, mais il ne leur était pas ordonné d'y croire comme un article de foi. Toute leur religion était renfermée dans les livres de la loi. Les prophètes n'ont jamais été regardés par les Juifs comme législateurs.

XV.

POUR examiner les prophéties, il faut les entendre; car si l'on croit qu'elles n'ont qu'un sens, il est sûr que le messie ne sera point venu; mais si elles ont deux sens, il est sûr qu'il sera venu en JESUS-CHRIST.

La religion chrétienne, fondée sur la vérité même, n'a pas besoin de preuves douteuses. Or, si quelque chose pouvait ébranler les fondemens de cette sainte et raisonnable religion, c'est le sentiment de M. *Pascal*. Il veut que tout ait deux sens dans l'Ecriture; mais un homme qui aurait le malheur d'être incrédule pourrait lui dire: Celui qui donne deux sens à ses paroles veut tromper les hommes, et cette duplicité est toujours punie par les lois: comment donc pouvez-vous, sans rougir, admettre dans DIEU ce qu'on déteste dans les hommes? Que dis-je? avec quel mépris et avec quelle indignation ne traitez-vous pas les oracles des païens, parce qu'ils avaient deux sens? qu'une prophétie soit accomplie à la lettre, oserez-vous soutenir que cette prophétie est fausse, parce qu'elle ne sera vraie qu'à la lettre, parce qu'elle ne répondra pas à un sens mystique qu'on lui donnera? Non, sans doute; cela serait absurde. Comment donc une prophétie qui n'aura pas été réellement accomplie, deviendra-t-elle vraie dans un sens mystique? Quoi! de vraie vous ne pouvez la rendre fausse, et de fausse vous pourriez la rendre vraie? voilà une étrange difficulté. Il faut s'en tenir à la foi seule dans ces matières; c'est le seul moyen de finir toute dispute.

XVI.

La distance infinie des corps aux esprits, figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité; car elle est surnaturelle.

Il est à croire que M. *Pascal* n'aurait pas employé ce galimatias dans son ouvrage, s'il avait eu le temps de le revoir.

XVII.

Les faiblesses les plus apparentes sont des forces à ceux qui prennent bien les choses. Par exemple : les deux généalogies de St Matthieu et de St Luc. Il est visible que cela n'a pas été fait de concert.

Les éditeurs des *Pensées de Pascal* auraient-ils dû imprimer cette pensée dont l'exposition seule est peut-être capable de faire tort à la religion ? A quoi bon dire que ces généalogies, ces points fondamentaux de la religion chrétienne, se contrarient entièrement sans dire en quoi elles peuvent s'accorder ? Il fallait présenter l'antidote avec le poison. Que penserait-on d'un avocat qui dirait : Ma partie se contredit, mais cette faiblesse est une force pour ceux qui savent bien prendre les choses. Que dirait-on à deux témoins qui se contrediraient ? On leur dirait : Vous n'êtes pas d'accord, et certainement l'un de vous deux se trompe.

XVIII.

Qu'on ne nous reproche donc plus le manque de clarté, puisque nous en fesons profession ; mais que l'on reconnaisse la vérité de la religion dans le peu de lumière que nous en avons, et dans l'indifférence que nous avons de la connaître.

Voila d'étranges marques de vérité qu'apporte *Pascal*. Quelles autres marques a donc le mensonge ? Quoi ! il suffirait pour être cru de

dire : *Je suis obscur, je suis inintelligible.* Il serait bien plus sensé de ne présenter aux yeux que les lumières de la foi, au lieu de ces ténèbres d'érudition.

XIX.

S'IL n'y avait qu'une religion, DIEU serait trop manifeste.

QUOI ! vous dites que s'il n'y avait qu'une religion, DIEU serait trop manifeste ! Hé, oubliez-vous que vous dites souvent qu'un jour il n'y aura qu'une religion ? selon vous, DIEU sera donc trop manifeste.

XX.

JE dis que la religion juive ne consistait en aucune de ces choses, mais seulement en l'amour de DIEU, et que DIEU réprouvait toutes les autres choses.

QUOI ! DIEU réprouvait tout ce qu'il ordonnait lui-même avec tant de soin aux Juifs, et dans un détail si prodigieux ! N'est-il pas plus vrai de dire que la loi de *Moïse* consistait et dans l'amour et dans le culte ? Ramener tout à l'amour de DIEU, sent peut-être moins l'amour de DIEU que la haine que tout janséniste a pour son prochain moliniste.

XXI.

LA chose la plus importante à la vie, c'est le choix d'un métier ; le hasard en dispose. La coutume fait les maçons, les soldats, les couvreurs.

QUI peut donc déterminer les soldats, les maçons et tous les ouvriers mécaniques, sinon ce

qu'on appelle *hasard* et la *coutume*? Il n'y a que les arts de génie auxquels on se détermine de soi-même. Mais pour les métiers que tout le monde peut faire, il est très-naturel et très-raisonnable que la coutume en dispose.

XXII.

Que chacun examine sa pensée, il la trouvera toujours occupée au passé et à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent: et si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière pour disposer l'avenir. Le présent n'est jamais notre but; le passé et le présent sont nos moyens: le seul avenir est notre objet.

Il est faux que nous ne pensions point au présent; nous y pensons en étudiant la nature, et en fesant toutes les fonctions de la vie; nous pensons aussi beaucoup au futur. Remercions l'auteur de la nature de ce qu'il nous donne cet instinct qui nous emporte sans cesse vers l'avenir. Le trésor le plus précieux de l'homme est cette espérance qui nous adoucit nos chagrins et qui nous peint des plaisirs futurs dans la possession des plaisirs présens. Si les hommes étaient assez malheureux pour ne s'occuper jamais que du présent, on ne semerait point, on ne bâtirait point, on ne planterait point, on ne pourvoirait à rien, on manquerait de tout au milieu de cette fausse jouissance.

Un esprit comme M. *Pascal* pouvait-il donner dans un lieu-commun aussi faux que celui-là? La nature a établi que chaque homme jouirait du présent en se nourrissant, en fesant des enfans,

en écoutant des sons agréables, en occupant sa faculté de penser et de sentir; et qu'en sortant de ces états, souvent au milieu de ces états même, il penserait au lendemain, sans quoi il périrait de misère aujourd'hui. Il n'y a que les enfans et les imbécilles qui ne pensent qu'au présent. Faudra-t-il leur ressembler?

XXIII.

Mais quand j'y ai regardé de plus près, j'ai trouvé que cet éloignement que les hommes ont du repos et de demeurer avec eux-mêmes, vient d'une cause bien effective, c'est-à-dire du malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et si misérable que rien ne nous peut consoler lorsque rien ne nous empêche d'y penser, et que nous ne voyons que nous.

Ce mot *ne voir que nous* ne forme aucun sens. Qu'est-ce qu'un homme qui n'agirait point, et qui est supposé se contempler? Non-seulement je dis que cet homme serait un imbécille inutile à la société, mais je dis que cet homme ne peut exister: car cet homme, que contemplerait-il? son corps, ses pieds, ses mains, ses cinq sens? ou il serait un idiot, ou bien il ferait usage de tout cela. Resterait-il à contempler sa faculté de penser? Mais il ne peut contempler cette faculté qu'en l'exerçant. Ou il ne pensera à rien, ou bien il pensera aux idées qui lui sont déjà venues, ou il en composera de nouvelles: or il ne peut avoir d'idées que du dehors. Le voilà donc nécessairement occupé ou de ses sens ou de ses idées; le voilà donc hors de soi ou imbécille. Encore une fois, il est impossible

à la nature humaine de rester dans cet engourdissement imaginaire ; il est absurde de le penser, il est insensé d'y prétendre. L'homme est né pour l'action, comme le feu tend en haut et la pierre en bas. N'être point occupé et n'exister pas, est la même chose pour l'homme. Toute la différence consiste dans les occupations douces ou tumultueuses, dangereuses ou utiles.

XXIV.

Les hommes ont un instinct secret qui les porte à chercher le divertissement et l'occupation au-dehors, qui vient du ressentiment de leur misère continuelle ; et ils ont un autre instinct qui reste de la grandeur de leur première nature, qui leur fait connaître que le bonheur n'est en effet que dans le repos. (3)

Cet instinct secret étant le premier principe et le fondement nécessaire de la société, il vient plutôt de la bonté de DIEU, et il est plutôt l'instrument de notre bonheur qu'il n'est le ressentiment de notre misère. Je ne sais pas ce que nos premiers pères faisaient dans le paradis terrestre, mais si

(3) Il y a perpétuellement ici des équivoques. Quelques personnes poursuivent le plaisir dans les divertissemens, dans le travail même pour se dérober à l'ennui ou à des sentimens douloureux, mais ce n'est point le plus grand nombre, ce n'est point là l'état naturel de l'homme *Je m'ennuyerais si je passais ma vie à ne rien faire*, ou *je travaille pour ne pas m'ennuyer*, ne sont point deux phrases synonymes, le bonheur n'est ni dans l'action ni dans le repos, mais dans une suite de sentimens ou de sensations agréables que suivant la constitution particulière d'un homme, ou les circonstances de sa vie, l'action ou le repos peuvent lui procurer.

chacun d'eux n'avait pensé qu'à soi, l'existence du genre-humain était bien hasardée. N'est-il pas absurde de penser qu'ils avaient des sens parfaits, c'est-à-dire des instrumens d'action parfaits, uniquement pour la contemplation ? et n'est-il pas plaisant que des têtes pensantes puissent imaginer que la paresse est un titre de grandeur, et l'action un rabaissement de notre nature ?

XXV.

C'EST pourquoi lorsque *Cynéas* disait à *Pyrrhus* qui se proposait de jouir du repos avec ses amis, après avoir conquis une grande partie du monde, qu'il ferait mieux d'avancer lui-même son bonheur en jouissant dès-lors de ce repos, sans l'aller chercher par tant de fatigues; il lui donnait un conseil qui recevait de grandes difficultés, et qui n'était guère plus raisonnable que le dessein de ce jeune ambitieux. L'un et l'autre supposait que l'homme se pût contenter de soi-même et de ses biens présens, sans remplir le vide de son cœur d'espérances imaginaires: ce qui est faux. *Pyrrhus* ne pouvait être heureux ni devant ni après avoir conquis le monde.

L'EXEMPLE de *Cynéas* est bon dans les satires de *Despréaux*, mais non dans un livre philosophique. Un roi sage peut être heureux chez lui; et de ce qu'on nous donne *Pyrrhus* pour un fou, cela ne conclut rien pour le reste des hommes.

XXVI.

ON doit donc reconnaître que l'homme est si malheu-

reux qu'il s'ennuierait même, sans aucune cause étrangère d'ennui, par le propre état de sa condition. (4)

Ne serait-il pas aussi vrai de dire que l'homme est si heureux en ce point, et que nous avons tant d'obligation à l'auteur de la nature, qu'il a attaché l'ennui à l'inaction, afin de nous forcer par-là à être utiles au prochain et à nous-mêmes.

XXVII.

D'où vient que cet homme qui a perdu depuis peu son fils unique, et qui, accablé de procès et de querelles, était ce matin si troublé, n'y pense plus maintenant? Ne vous en étonnez pas: il est tout occupé à voir par où passera un cerf que ses chiens poursuivent avec ardeur depuis six heures. Il n'en faut pas davantage pour l'homme: quelque plein de tristesse qu'il soit, si l'on peut gagner sur lui de le faire entrer en quelque divertissement, le voilà heureux pendant ce temps-là.

Cet homme fait à merveille: la dissipation est un remède plus sûr contre la douleur, que le quinquina contre la fièvre. Ne blâmons point en cela la nature qui est toujours prête à nous secourir. *Louis XIV* allait à la chasse le jour qu'il avait perdu quelqu'un de ses enfans; et il faisait fort sagement. (5)

(4) L'ennui n'est qu'un dégoût de l'état où l'on se trouve, causé par le souvenir vague de plaisirs plus vifs qu'on ne peut se procurer. Les hommes qui n'ont guère connu de sentimens agréables que ceux qu'on éprouve en satisfesant aux besoins de la nature, connaissent peu l'ennui.

(5) Il est vraisemblable qu'un homme à qui les divertissemens font oublier ses douleurs, n'en aurait pas été longtemps tourmenté; ce n'est un remède que pour les petits maux.

XXVIII.

QU'ON s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes, et tous condamnés à la mort, dont les uns, étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, et se regardant les uns les autres avec douleur et sans espérance, attendent leur tour : c'est l'image de la condition des hommes.

CETTE comparaison assurément n'est pas juste. Des malheureux enchaînés, qu'on égorge l'un après l'autre, sont malheureux non-seulement parce qu'ils souffrent, mais encore parce qu'ils éprouvent ce que les autres hommes ne souffrent pas. Le sort naturel d'un homme n'est ni d'être enchaîné ni d'être égorgé ; mais tous les hommes sont faits comme les animaux, les plantes, pour croître, pour vivre un certain temps, pour produire leurs semblables et pour mourir. On peut dans une satire montrer l'homme tant qu'on voudra du mauvais côté ; mais pour peu qu'on se serve de sa raison, on avouera que de tous les animaux l'homme est le plus parfait, le plus heureux, et celui qui vit le plus long-temps ; car ce qu'on dit des cerfs et des corbeaux n'est qu'une fable. Au lieu donc de nous étonner et de nous plaindre du malheur et de la brièveté de la vie, nous devons nous étonner et nous féliciter de notre bonheur et de sa durée. A ne raisonner qu'en philosophe, j'ose dire qu'il y a bien de l'orgueil et de la témérité à prétendre que par notre nature nous devons être mieux que nous ne sommes.

XXIX.

CAR enfin si l'homme n'avait pas été corrompu, il jouirait de la vérité et de la félicité avec assurance etc. tant il est manifeste que nous avons été dans un degré de perfection dont nous sommes tombés.

IL est sûr, par la foi et par notre révélation si au-dessus des lumières des hommes, que nous sommes tombés; mais rien n'est moins manifeste par la raison. Car je voudrais bien savoir si DIEU ne pouvait pas, sans déroger à sa justice, créer l'homme tel qu'il est aujourd'hui; et ne l'a-t-il pas même créé pour devenir ce qu'il est? L'état présent de l'homme n'est-il pas un bienfait du Créateur? Qui vous a dit que DIEU vous en devait davantage? qui vous a dit que votre être exigeait plus de connaissances et plus de bonheur? qui vous a dit qu'il en comporte davantage? Vous vous étonnez que DIEU ait fait l'homme si borné, si ignorant, si peu heureux; que ne vous étonnez-vous qu'il ne l'ait pas fait plus borné, plus ignorant, plus malheureux? Vous vous plaignez d'une vie si courte et si infortunée! remerciez DIEU de ce qu'elle n'est pas plus courte et plus malheureuse. Quoi donc selon vous pour raisonnner conséquemment il faudrait que tous les hommes accusassent la Providence, hors les métaphysiciens qui raisonnent sur le péché originel?

XXX.

LE péché originel est une folie devant les hommes; mais on le donne pour tel.

PAR quelle contradiction trop palpable dites-vous donc que ce péché originel eſt *manifeſte?* Pourquoi dites-vous que tout nous en avertit? Comment peut-il en même temps être folie, et être démontré par la raiſon?

XXXI.

LES ſages parmi les païens, qui ont dit qu'il n'y a qu'un DIEU, ont été perſécutés, les juifs haïs, les chrétiens encore plus.

ILS ont été quelquefois perſécutés, de même que le ſerait aujourd'hui un homme qui viendrait enſeigner l'adoration d'un Dieu, indépendante du culte reçu. *Socrate* n'a pas été condamné pour avoir dit: *Il n'y a qu'un Dieu;* mais pour s'être élevé contre le culte extérieur du pays, et pour s'être fait des ennemis puiſſans fort mal à propos. A l'égard des Juifs, ils étaient haïs non parce qu'ils ne croyaient qu'un Dieu, mais parce qu'ils haïſſaient ridiculement les autres nations; parce que c'étaient des barbares qui maſſacraient ſans pitié leurs ennemis vaincus; parce que ce vil peuple ſuperſtitieux, ignorant, privé des arts, privé du commerce, mépriſait les peuples les plus policés. Quant aux chrétiens, ils étaient haïs des païens, parce qu'ils tendaient à abattre la religion de l'empire, dont ils vinrent enfin à bout, comme les proteſtans ſe ſont rendus les maîtres dans les mêmes pays où ils furent long-temps haïs, perſécutés et maſſacrés.

XXXII.

COMBIEN les lunettes nous ont-elles découvert d'astres qui n'étaient point pour nos philosophes d'auparavant? on attaquait hardiment l'Ecriture sur ce qu'on y trouve, en tant d'endroits, du grand nombre des étoiles: il n'y en a que mille vingt-deux, disait-on, nous le savons.

IL est certain que la sainte écriture, en matière de physique, s'est toujours proportionnée aux idées reçues: ainsi elle suppose que la terre est immobile, que le soleil marche etc. etc. Ce n'est point du tout par un rafinement d'astronomie qu'elle dit que les étoiles sont innombrables, mais pour s'abaisser aux idées vulgaires. En effet, quoique nos yeux ne découvrent qu'environ mille vingt-deux étoiles, et encore avec bien de la peine, cependant quand on regarde le ciel fixement, la vue est éblouie et égarée; on croit alors en voir une infinité. L'écriture parle donc selon ce préjugé vulgaire; car elle ne nous a pas été donnée pour faire de nous des physiciens; et il y a grande apparence que DIEU ne révéla ni à *Habacuc*, ni à *Baruc*, ni à *Michée*, qu'un jour un anglais nommé *Flamstead* mettrait dans son catalogue près de trois mille étoiles aperçues avec le télescope. Voyez, je vous prie, quelle conséquence on tirerait du sentiment de *Pascal*. Si les auteurs de la Bible ont parlé du grand nombre des étoiles en connaissance de cause, ils étaient donc inspirés sur la physique. Et comment de si grands physiciens ont-ils pu dire que la lune s'est arrêtée à midi sur Aïalon, et le soleil sur Gabaon dans la Palestine?

qu'il faut que le blé pourrisse pour germer et produire ; et cent autres choses semblables ? Concluons donc que ce n'est pas la physique, mais la morale qu'il faut chercher dans la Bible ; qu'elle doit faire des chrétiens, et non des philosophes.

XXXIII.

Est-ce courage à un homme mourant d'aller, dans la faiblesse et dans l'agonie, affronter un Dieu tout-puissant et éternel ?

Cela n'est jamais arrivé : et ce ne peut être que dans un violent transport au cerveau qu'un homme dise : Je crois un Dieu, et je le brave.

XXXIV.

Je crois volontiers les histoires dont les témoins se font égorger.

La difficulté n'est pas seulement de savoir si on croira des témoins qui meurent pour soutenir leur déposition, comme ont fait tant de fanatiques ; mais encore si ces témoins sont effectivement morts pour cela, si on a conservé leurs dépositions, s'ils ont habité les pays où l'on dit qu'ils sont morts.

Pourquoi *Josephe*, né dans le temps de la mort du CHRIST, *Josephe* ennemi d'*Hérode*, *Josephe* peu attaché au judaïsme, n'a-t-il pas dit un mot de tout cela ? Voilà ce que M. *Pascal* eût débrouillé avec succès.

XXXV.

Les sciences ont deux extrémités qui se touchent : la première est la pure ignorance naturelle où se donnent tous les hommes en naissant : l'autre extrémité est celle où arrivent les grandes ames qui, ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils ne savent rien, et se rencontrent dans cette même ignorance d'où ils étaient partis.

Cette pensée paraît un sophisme ; et la fausseté consiste dans ce mot d'*ignorance* qu'on prend en deux sens différens. Celui qui ne sait ni lire ni écrire, est un ignorant ; mais un mathématicien, pour ignorer les principes cachés de la nature, n'est pas au point d'ignorance dont il était parti quand il commença d'apprendre à lire. M. *Newton* ne savait pas pourquoi l'homme remue son bras quand il le veut ; mais il n'en était pas moins savant sur le reste. Celui qui ne sait point l'hébreu, et qui sait le latin, est savant par comparaison avec celui qui ne sait que le français.

XXXVI.

Ce n'est pas être heureux que de pouvoir être réjoui par le divertissement, car il vient d'ailleurs et de dehors : ainsi il est dépendant, et par conséquent sujet à être troublé par mille accidens qui font les afflictions inévitables.

C'est comme si on disait : *C'est n'être pas malheureux que de pouvoir être accablé de douleur, car elle vient d'ailleurs.* Celui-là est actuellement heureux qui a du plaisir, et ce plaisir ne peut venir que de dehors ; nous ne pouvons guère avoir de

sensations ni d'idées que par les objets extérieurs, comme nous ne pouvons nourrir notre corps qu'en y fesant entrer ces substances étrangères qui se changent en la nôtre.

XXXVII.

L'EXTREME esprit est accusé de folie comme l'extrême défaut: rien ne passe pour bon que la médiocrité.

CE n'est point l'extrême esprit, c'est l'extrême vivacité et volubilité de l'esprit qu'on accuse de folie. L'extrême esprit est l'extrême justesse, l'extrême finesse, l'extrême étendue opposée diamétralement à la folie. L'extrême *défaut d'esprit* est un manque de conception, un vide d'idées; ce n'est point la folie, c'est la stupidité. La folie est un dérangement dans les organes, qui fait voir plusieurs objets trop vîte, ou qui arrête l'imagination sur un seul avec trop d'application et de violence. Ce n'est point non plus la médiocrité qui passe pour bonne, c'est l'éloignement de deux vices opposés; c'est ce qu'on appelle *juste milieu*, et non *médiocrité*.

On ne fait cette remarque, et quelques autres dans ce goût, que pour donner des idées précises. C'est plutôt pour éclaircir que pour contredire.

XXXVIII.

SI notre condition était véritablement heureuse, il ne faudrait pas nous divertir d'y penser.

NOTRE condition est précisément de penser aux objets extérieurs avec lesquels nous avons un rapport nécessaire. Il est faux qu'on puisse détourner

un

un homme de penſer à la condition humaine, car à quelque choſe qu'il applique ſon eſprit, il l'applique à quelque choſe de lié à la condition humaine; et encore une fois, penſer à ſoi, avec abſtraction des choſes naturelles, c'eſt ne penſer à rien; je dis à rien du tout: qu'on y prenne bien garde. Loin d'empêcher un homme de penſer à ſa condition, on ne l'entretient jamais que des agrémens de ſa condition. On parle à un ſavant de réputation et de ſcience, à un prince de ce qui a rapport à ſa grandeur: à tout homme on parle de plaiſir.

XXXIX.

Les grands et les petits ont mêmes accidens, mêmes fâcheries et mêmes paſſions: mais les uns ſont en haut de la roue, et les autres près du centre; et ainſi moins agités par les mêmes mouvemens.

Il eſt faux que les petits ſoient moins agités que les grands; au contraire, leurs déſeſpoirs ſont plus vifs, parce qu'ils ont moins de reſſources. De cent perſonnes qui ſe tuent à Londres et ailleurs, il y en a quatre-vingt-dix-neuf du bas peuple, et à peine une d'une condition relevée. La comparaiſon de la roue eſt ingénieuſe et fauſſe.

XL.

On n'apprend pas aux hommes à être honnêtes gens, et on leur apprend tout le reſte. Et cependant ils ne ſe piquent de ſavoir que la ſeule choſe qu'ils n'apprennent point.

ON apprend aux hommes à être honnêtes gens, et sans cela peu parviendraient à l'être. Laissez votre fils dans son enfance prendre tout ce qu'il trouvera sous sa main, à quinze ans il volera sur le grand chemin; louez-le d'avoir dit un mensonge, il deviendra faux témoin; flattez sa concupiscence, il sera surement débauché. On apprend tout aux hommes; la vertu, la religion.

XLI.

LE sot projet qu'a eu *Montagne* de se peindre! et cela, non pas en passant et contre ses maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir; mais par ses propres maximes et par un dessein premier et principal. Car de dire des sottises par hasard et par faiblesse, c'est un mal ordinaire; mais d'en dire à dessein, c'est ce qui n'est pas supportable, et d'en dire de telles que celles-là.

LE charmant projet que *Montagne* a eu de se peindre naïvement, comme il a fait! car il a peint la nature humaine. Si *Nicole* et *Mallebranche* avaient toujours parlé d'eux-mêmes, ils n'auraient pas réussi. Mais un gentilhomme campagnard du temps de *Henri III*, qui est savant dans un siècle d'ignorance, philosophe parmi les fanatiques, et qui peint sous son nom nos faiblesses et nos folies, est un homme qui sera toujours aimé.

XLII.

LORSQUE j'ai considéré d'où vient qu'on ajoute tant de foi à tant d'imposteurs, qui disent qu'ils ont des remèdes, jusqu'à mettre souvent sa vie entre leurs mains, il m'a paru que la véritable cause est qu'il y a de vrais

remèdes; car il ne ſerait pas poſſible qu'il y en eût tant de faux et qu'on y donnât tant de créance, s'il n'y en avait de véritables. Si jamais il n'y en avait eu, et que tous les maux euſſent été incurables, il eſt impoſſible que les hommes ſe fuſſent imaginé qu'ils en pourraient donner; et encore plus, que tant d'autres euſſent donné créance à ceux qui ſe fuſſent vantés d'en avoir: de même que ſi un homme ſe vantait d'empêcher de mourir, perſonne ne le croirait, parce qu'il n'y a aucun exemple de cela. Mais comme il y a eu quantité de remèdes qui ſe ſont trouvés véritables par la connaiſſance même des plus grands hommes, la créance des hommes s'eſt pliée par-là; parce que la choſe ne pouvant être niée en général (puiſqu'il y a des effets particuliers qui ſont véritables) le peuple, qui ne peut pas diſcerner leſquels d'entre ces effets particuliers ſont les véritables, les croit tous. De même, ce qui fait qu'on croit tant de faux effets de la lune, c'eſt qu'il y en a de vrais comme le flux de la mer.

Ainſi il me paraît auſſi évident qu'il n'y a tant de faux miracles, de fauſſes révélations, de ſortiléges, que parce qu'il y en a de vrais.

La ſolution de ce problème eſt bien aiſée. On vit des effets phyſiques extraordinaires; des fripons les firent paſſer pour des miracles. On vit des maladies augmenter dans la pleine lune, et des ſots crurent que la fièvre était plus forte parce que la lune était pleine. Un malade qui devait guérir, ſe trouva mieux le lendemain qu'il eut mangé des écréviſſes, et on conclut que les écréviſſes purifiaient le ſang parce qu'elles ſont rouges étant cuites.

Il me ſemble que la nature humaine n'a pas

besoin du vrai pour tomber dans le faux. On a imputé mille fausses influences à la lune, avant qu'on imaginât le moindre rapport véritable avec le flux de la mer. Le premier homme qui a été malade a cru sans peine le premier charlatan. Personne n'a vu de loups-garoux ni de sorciers, et beaucoup y ont cru; personne n'a vu de transmutation de métaux, et plusieurs ont été ruinés par la créance de la pierre philosophale. Les Romains, les Grecs, les païens ne croyaient-ils donc aux faux miracles dont ils étaient inondés, que parce qu'ils en avaient vu de véritables?

XLIII.

Le port règle ceux qui sont dans un vaisseau; mais où trouverons-nous ce point dans la morale?

Dans cette seule maxime reçue de toutes les nations: *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.*

XLIV.

Ils aiment mieux la mort que la paix, les autres aiment mieux la mort que la guerre. Toute opinion peut être préférée à la vie dont l'amour paraît si fort et si naturel.

C'est des Catalans que *Tacite* a dit, en axagérant: *Ferox gens nullam esse vitam sine armis putat;* ce peuple féroce croit que ne pas combattre c'est ne pas vivre. Mais il n'y a point de nation dont on ait dit, et dont on puisse dire: *Elle aime mieux la mort que la guerre.*

XLV.

A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes.

Il y a très-peu d'hommes vraiment originaux ; presque tous se gouvernent, pensent et sentent par l'influence de la coutume et de l'éducation. Rien n'est si rare qu'un esprit qui marche dans une route nouvelle. Mais parmi cette foule d'hommes qui vont de compagnie, chacun a de petites différences dans la démarche que les vues fines aperçoivent.

XLVI.

La mort est plus aisée à supporter sans y penser, que la pensée de la mort sans péril.

On ne peut pas dire qu'un homme supporte la mort aisément ou mal aisément, quand il n'y pense point du tout. Qui ne sent rien, ne supporte rien. (6)

XLVII.

Tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment.

(6) *Pascal* entend apparemment les douleurs qu'on éprouve à l'instant de la mort, et dans ce sens sa pensée est vraie. Sans les idées religieuses, les terreurs de la mort seraient bien peu de chose ; on serait fâché de mourir si on se trouvait heureux dans le monde, comme on l'est d'aller se coucher au lieu d'aller au bal, même avec la certitude de bien dormir ; on serait affligé de mourir lorsque le bonheur des personnes qu'on aime leur sort, leur bien être dépendrait de notre existence.

NOTRE raisonnement se réduit à céder au sentiment en fait de goût, non en fait de science.

XLVIII.

CEUX qui jugent d'un ouvrage par règle, sont à l'égard des autres comme ceux qui ont une montre à l'égard de ceux qui n'en ont point. L'un dit: Il y a deux heures que nous sommes ici; l'autre dit: il n'y a que trois quarts d'heure. Je regarde ma montre; je dis à l'un: Vous vous ennuyez; et à l'autre: Le temps ne vous dure guère.

EN ouvrage de goût, en musique, en poésie, en peinture, c'est le goût qui tient lieu de montre; et celui qui n'en juge que par règle, en juge mal.

XLIX.

CESAR était trop vieux, ce me semble, pour s'aller amuser à conquérir le monde: cet amusement était bon à *Alexandre*; c'était un jeune homme qu'il était difficile d'arrêter, mais *César* devait être plus mûr.

L'ON s'imagine d'ordinaire qu'*Alexandre* et *César* sont sortis de chez eux dans le dessein de conquérir la terre: ce n'est point cela. *Alexandre* succéda à *Philippe* dans le généralat de la Grèce, et fut chargé de la juste entreprise de venger les Grecs des injures du roi de Perse. Il battit l'ennemi commun, et continua ses conquêtes jusqu'à l'Inde, parce que le royaume de *Darius* s'étendait jusqu'à l'Inde, de même que le duc de *Marlborough* serait venu jusqu'à Lyon sans le maréchal de *Villars*. A l'égard de *César*, il était un des premiers de la république; il se brouilla avec *Pompée*, comme les jansénistes avec les molinistes;

et alors ce fut à qui s'exterminerait. Une seule bataille, où il n'y eut pas dix mille hommes de tués, décida de tout. Au reste la pensée de M. *Pascal* est peut-être fausse en un sens; il fallait la maturité de *César* pour se démêler de tant d'intrigues; et il est peut-être étonnant qu'*Alexandre*, à son âge, ait renoncé au plaisir pour faire une guerre si pénible.

L.

C'EST une plaisante chose à considérer, de ce qu'il y a des gens dans le monde, qui ayant renoncé à toutes les lois de DIEU et de la nature, s'en sont fait eux-mêmes auxquelles ils obéissent exactement: comme, par exemple, les voleurs, etc.

CELA est encore plus utile que plaisant à considérer, car cela prouve que nulle société d'hommes ne peut subsister un seul jour sans lois. Il en est de toute société comme du jeu; il n'y en a point sans règle.

LI.

L'HOMME n'est ni ange ni bête: et le malheur veut que qui veut faire l'ange, fait la bête.

QUI veut détruire les passions, au lieu de les régler, veut faire l'ange.

LII.

UN cheval ne cherche point à se faire admirer de son compagnon: on voit bien entr'eux quelque sorte d'émulation à la course, mais c'est sans conséquence; car étant à l'étable, le plus pesant et le plus mal étrillé ne cède pas pour cela son avoine à l'autre. Il n'en est pas

de même parmi les hommes : leur vertu ne se satisfait pas d'elle-même, et ils ne sont point contens s'ils n'en tirent avantage contre les autres.

L'HOMME le plus mal taillé ne cède pas non plus son pain à l'autre, mais le plus fort l'enlève au plus faible ; et chez les animaux et chez les hommes, les gros mangent les petits. M. *Pascal* a très-grande raison de dire que ce qui distingue l'homme des animaux, c'est qu'il recherche l'approbation de ses semblables; et c'est cette passion qui est la mère des talens et des vertus.

LIII.

SI l'homme commençait par s'étudier lui-même, on verrait combien il est incapable de passer outre. Comment se pourrait-il faire qu'une partie connût le tout? il aspirera peut-être à connaître au moins les parties avec lesquelles il a de la proportion ; mais les parties du monde ont toutes un tel rapport et un tel enchaînement l'une avec l'autre, que je crois impossible de connaître l'une sans l'autre, et sans le tout.

IL ne faudrait point détourner l'homme de chercher ce qui lui est utile, par cette considération qu'il ne peut tout connaître.

Non possis oculis quantùm contendere Lynceus;
Non tamen idcirco contemnas lippus inungi.

Nous connaissons beaucoup de vérités : nous avons trouvé beaucoup d'inventions utiles : consolons-nous de ne pas savoir les rapports qui peuvent être entre une araignée et l'anneau de Saturne, et continuons d'examiner ce qui est à notre portée.

LIV.

LIV.

Si la foudre tombait sur les lieux bas, les poëtes et ceux qui ne savent raisonner que sur les choses de cette nature, manqueraient de preuves.

Une comparaison n'est preuve ni en poésie ni en prose : elle sert en poésie d'embellissement, et en prose elle sert à éclaircir et à rendre les choses plus sensibles. Les poëtes qui ont comparé les malheurs des grands à la foudre qui frappe les montagnes, feraient des comparaisons contraires, si le contraire arrivait.

LV.

C'est la composition d'esprit et de corps qui a fait que presque tous les philosophes ont confondu les idées des choses, et attribué aux corps ce qui n'appartient qu'aux esprits, et aux esprits ce qui ne peut convenir qu'aux corps.

Si nous savions ce que c'est qu'*esprit*, nous pourrions nous plaindre de ce que les philosophes lui ont attribué ce qui ne lui appartient pas ; mais nous ne connaissons ni l'esprit ni le corps. Nous n'avons aucune idée de l'un, et nous n'avons que des idées très-imparfaites de l'autre : donc nous ne pouvons savoir quelles sont leurs limites.

LVI.

Comme on dit : beauté poétique, on devrait dire : beauté géométrique, et beauté médicinale ; cependant on ne le dit point ; et la raison en est qu'on sait bien quel est l'objet de la géométrie, et quel est l'objet de la médecine. Mais on ne sait pas en quoi consiste

l'agrément qui eſt l'objet de la poéſie ; on ne ſait ce que c'eſt que ce modèle naturel qu'il faut imiter ; et faute de cette connaiſſance, on a inventé de certains termes bizarres : ſiècle d'or, merveille de nos jours, fatal laurier, bel aſtre etc. et on appelle ce jargon, beauté poétique. Mais qui s'imaginera une femme vêtue ſur ce modèle, verra une jolie demoiſelle toute couverte de miroirs et de chaînes de laiton.

CELA eſt très-faux : on ne doit point dire *beauté géométrique*, ni *beauté médicinale*, parce qu'un théorème et une purgation n'affectent point les ſens agréablement, et qu'on ne donne le nom de *beauté* qu'aux choſes qui charment les ſens, comme la muſique, la peinture, la poéſie, l'architecture régulière etc. La raiſon qu'apporte M. *Paſcal* eſt tout auſſi fauſſe : on ſait très-bien en quoi conſiſte l'objet de la poéſie ; il conſiſte à peindre avec force, netteté, délicateſſe, et harmonie ; la poéſie eſt l'éloquence harmonieuſe. Il fallait que M. *Paſcal* eût bien peu de goût pour dire que *fatal laurier*, *bel aſtre* et autres ſottiſes, ſont des beautés poétiques ; et il fallait que les éditeurs de ces *Penſées* fuſſent des perſonnes bien peu verſées dans les belles-lettres, pour imprimer une réflexion ſi indigne de ſon illuſtre auteur.

LVII.

ON ne paſſe point dans le monde pour ſe connaître en vers ſi l'on n'a mis l'enſeigne de poëte, ni pour être habile en mathématiques, ſi l'on n'a mis celle de mathématicien : mais les vrais honnêtes gens ne veulent point d'enſeigne. (7)

(7) Cette penſée eſt curieuſe ; elle prouve que les talens

A ce compte il ſerait donc mal d'avoir une profeſſion, un talent marqué, et d'y exceller? *Virgile*, *Homère*, *Corneille*, *Newton*, le marquis de *l'Hoſpital*, mettaient une enſeigne. Heureux celui qui réuſſit dans un art, et qui ſe connait aux autres!

LVIII.

Le peuple a des opinions très-ſaines: par exemple, d'avoir choiſi le divertiſſement et la chaſſe plutôt que la poéſie etc.

Il ſemble que l'on ait propoſé au peuple de jouer à la boule, ou de faire des vers. Non: mais ceux qui ont des organes groſſiers, cherchent des plaiſirs où l'ame n'entre pour rien: et ceux qui ont un ſentiment plus délicat, veulent des plaiſirs plus fins; il faut que tout le monde vive.

LIX.

Quand l'univers écraſerait l'homme, il ſerait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il ſait qu'il meurt; et l'avantage que l'univers a ſur lui, l'univers n'en ſait rien.

Que veut dire ce mot *noble*? Il eſt bien vrai que ma penſée eſt autre choſe, par exemple, que le globe du ſoleil; mais eſt-il bien prouvé qu'un animal, parce qu'il a quelques penſées, eſt plus *noble* que le ſoleil qui anime tout ce que nous

mêmes diſtingués aviliſſaient alors dans l'opinion lorſqu'on s'y livrait hautement et ſans myſtère. Le préſident *de Ris* craignait *que le nom d'auteur ne fût une tache dans ſa famille*; et *Paſcal* eſt preſque de l'avis du préſident *de Ris*, il ne mettait pas ſon nom à ſes livres parce qu'il trouvait cela trop bourgeois.

connaiſſons de la nature ? Eſt-ce à l'homme à en décider? il eſt juge et partie. On dit qu'un ouvrage eſt ſupérieur à un autre, quand il a coûté plus de peine à l'ouvrier, et qu'il eſt d'un uſage plus utile ; mais en a-t-il moins coûté au Créateur de faire le ſoleil que de pétrir un petit animal haut d'environ cinq pieds, qui raiſonne bien ou mal? Qui des deux eſt le plus utile au monde, ou de cet animal ou de l'aſtre qui éclaire tant de globes ? et en quoi quelques idées reçues dans un cerveau ſont-elles préférables à l'univers matériel ?

L X.

QU'ON choiſiſſe telle condition qu'on voudra, et qu'on y aſſemble tous les biens et les ſatisfactions qui ſemblent pouvoir contenter un homme, ſi celui qu'on aura mis en cet état, eſt ſans occupation et ſans divertiſſement, et qu'on le laiſſe faire réflexion ſur ce qu'il eſt, cette félicité languiſſante ne le ſoutiendra pas.

COMMENT peut-on aſſembler tous les biens et toutes les ſatisfactions autour d'un homme, et le laiſſer en même temps ſans occupation et ſans divertiſſement? n'eſt-ce pas là une contradiction bien ſenſible ?

L X I.

QU'ON laiſſe un roi tout ſeul, ſans aucune ſatisfaction des ſens, ſans aucun ſoin dans l'eſprit, ſans compagnie, penſer à ſoi tout à loiſir, et l'on verra qu'un roi qui ſe voit, eſt un homme plein de miſères, et qu'il les reſſent comme les autres.

TOUJOURS le même sophisme. Un roi qui se recueille pour penser, est alors très-occupé; mais s'il n'arrêtait sa pensée que sur soi, en disant à soi-même, je règne, et rien de plus, ce serait un idiot.

LXII.

TOUTE religion qui ne reconnaît point JESUS-CHRIST, est notoirement fausse, et les miracles ne lui peuvent de rien servir.

QUEST-CE qu'un miracle? Quelque idée qu'on s'en puisse former, c'est une chose que DIEU seul peut faire. Or, on suppose ici que DIEU peut faire des miracles pour le soutien d'une fausse religion: ceci mérite bien d'être approfondi; chacune de ces questions peut fournir un volume.

LXIII.

IL est dit: croyez à l'Eglise; mais il n'est pas dit: croyez aux miracles, à cause que le dernier est naturel, et non pas le premier. L'un avait besoin de précepte, et non pas l'autre.

VOICI, je pense, une contradiction. D'un côté les miracles en certaines occasions ne doivent servir de rien, et de l'autre on doit croire nécessairement aux miracles; c'est une preuve si convaincante, qu'il n'a pas même fallu recommander cette preuve. C'est assurément dire le pour et le contre, et d'une manière bien dangereuse.

LXIV.

Je ne vois pas qu'il y ait plus de difficulté de croire à la réfurrection des corps et à l'enfantement de la Vierge, qu'à la création. Eſt-il plus difficile de reproduire un homme, que de le produire?

On peut trouver, par le ſeul raiſonnement, des preuves de la création; car en voyant que la matière n'exiſte pas par elle-même et n'a pas le mouvement par elle-même etc. on parvient à connaître qu'elle doit être néceſſairement créée. Mais on ne parvient point, par le raiſonnement, à voir qu'un corps toujours changeant doit être reſſuſcité un jour, tel qu'il était dans le temps même qu'il changeait. Le raiſonnement ne conduit point non plus à voir qu'un homme doit naître ſans germe. La création eſt donc un objet de la raiſon; mais les deux autres miracles ſont un objet de la foi.

ADDITION

Aux remarques sur les pensées de M. Pascal.

10 mai 1743.

J'AI lu depuis peu des *Pensées de Pascal* qui n'avaient point encore paru. Le P. *des Molets* les a eues écrites de la main de cet illustre auteur, et on les a fait imprimer; elles me paraissent confirmer ce que j'ai dit: que ce grand génie avait jeté au hasard toutes ses idées pour en réformer une partie et employer l'autre etc.

Parmi ces dernières pensées, que les éditeurs des *Oeuvres de Pascal* avaient rejetées du recueil, il me paraît qu'il y en a beaucoup qui méritent d'être conservées. En voici quelques-unes que ce grand-homme eût dû, ce me semble, corriger.

I.

TOUTES les fois qu'une proposition est inconcevable, il ne la faut pas nier à cette marque, mais examiner le contraire: et si on le trouve manifestement faux, on peut affirmer le contraire, tout incompréhensible qu'il est. (8)

IL me semble qu'il est évident que les deux

(8) Comment une proposition est-elle inconcevable, tandis que la proposition contradictoire (c'est le sens de *Pascal*, ou sa pensée n'en a aucun) est manifestement fausse; ou comment sait-on qu'une proposition est fausse quand on ne l'entend point. Il est impossible de croire véritablement ce qu'on ne conçoit pas: mais on peut ignorer les liaisons, les causes d'un fait observé; on peut ne pas entendre parfaitement certaines conséquences d'une vérité prouvée.

contraires peuvent être faux. Un bœuf vole au sud avec des ailes, un bœuf vole au nord sans ailes; vingt mille anges ont tué hier vingt mille hommes, vingt mille hommes ont tué hier vingt mille anges; ces propositions sont évidemment fausses.

II.

QUELLE vanité que la peinture qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire pas les originaux.

CE n'est pas dans la bonté du caractère d'un homme que consiste assurément le mérite de son portrait, c'est dans la ressemblance. On admire *César* en un sens, et sa statue ou image sur toile en un autre sens.

III.

SI les médecins n'avaient des soutanes et des mules, si les docteurs n'avaient des bonnets quarrés et des robes très-amples, ils n'auraient jamais eu la considération qu'ils ont dans le monde.

CEPENDANT les médecins n'ont cessé d'être ridicules, n'ont acquis une vraie considération que depuis qu'ils ont quitté ces livrées de la pédanterie; les docteurs ne sont reçus dans le monde, parmi les honnêtes gens, que quand ils sont sans bonnet quarré et sans argumens: il y a même des pays où la magistrature se fait respecter sans pompe. Il y a des rois chrétiens, très-bien obéis, qui négligent la cérémonie du sacre et du couronnement. A mesure que les hommes acquièrent

plus de lumières, l'appareil devient plus inutile; ce n'eſt guère que pour le bas peuple qu'il eſt encore quelquefois néceſſaire; *ad populum phaleras.*

IV.

SELON les lumières naturelles, s'il y a un DIEU, il eſt infiniment incompréhenſible; puiſque n'ayant ni parties, ni bornes, il n'a aucun rapport à nous: nous ſommes donc incapables de connaître ni ce qu'il eſt, ni s'il eſt.

IL eſt étrange que *Paſcal* ait cru qu'on pouvait deviner le péché originel par la raiſon, et qu'il diſe qu'on ne peut connaître par la raiſon ſi DIEU eſt. C'eſt apparemment la lecture de cette penſée qui engagea le P. *Hardouin* à mettre *Paſcal* dans ſa liſte ridicule des athées; *Paſcal* eût manifeſtement rejeté cette idée, puiſqu'il la combat en d'autres endroits. En effet nous ſommes obligés d'admettre des choſes que nous ne concevons pas: *J'exiſte, donc quelque choſe exiſte de toute éternité*, eſt une propoſition évidente. Cependant comprenons-nous l'éternité?

V.

CROYEZ-VOUS qu'il ſoit impoſſible que DIEU ſoit infini, ſans parties? Oui. Je veux donc vous faire voir une choſe infinie et indiviſible: c'eſt un point ſe mouvant par-tout d'une viteſſe infinie; car il eſt en tous lieux et tout entier dans chaque endroit.

IL y a là quatre fauſſetés palpables:

1°. Qu'un point mathématique exiſte ſeul.

2°. Qu'il ſe meuve à droite et à gauche en même temps.

3°. Qu'il ſe meuve d'une viteſſe infinie; car il n'y a viteſſe ſi grande qui ne puiſſe être augmentée.

4°. Qu'il ſoit tout entier par-tout.

VI.

Homère a fait un roman qu'il donne pour tel: perſonne ne doutait que Troye et *Agamemnon* n'avaient non plus été que la pomme d'or.

JAMAIS aucun écrivain n'a révoqué en doute la guerre de Troye. La fiction de la pomme d'or ne détruit pas la vérité du fond du ſujet. L'ampoule apportée par une colombe, et l'oriflamme par un ange, n'empêchent pas que *Clovis* n'ait en effet régné en France.

VII.

JE n'entreprendrai pas de prouver ici par des raiſons naturelles, ou l'exiſtence de DIEU, ou la Trinité, ou l'immortalité de l'ame, parce que je ne me ſentirais pas aſſez fort pour trouver dans la nature de quoi convaincre des athées endurcis.

ENCORE une fois, eſt-il poſſible que ce ſoit *Paſcal* qui ne ſe ſente pas aſſez fort pour prouver l'exiſtence de DIEU?

VIII.

LES opinions relâchées plaiſent tant aux hommes naturellement, qu'il eſt étrange qu'elles leur déplaiſent.

L'EXPÉRIENCE ne prouve-t-elle pas au contraire qu'on n'a de crédit ſur l'eſprit des peuples qu'en leur propoſant le difficile, l'impoſſible même à faire et à croire. Les ſtoïciens furent reſpectés

parce qu'ils écrasaient la nature humaine. Ne proposez que des choses raisonnables, tout le monde répond: nous en savions autant. Ce n'est pas la peine d'être inspiré pour être commun. Mais commandez des choses dures, impraticables, peignez la Divinité toujours armée de foudres; faites couler le sang devant les autels, vous serez écouté de la multitude, et chacun dira de vous: Il faut bien qu'il ait raison, puisqu'il débite si hardiment des choses si étranges.

Je ne vous envoie point mes autres remarques sur les *Pensées de M. Pascal*, qui entraîneraient des discussions trop longues. On a voulu donner pour des lois, des pensées que *Pascal* avait probablement jetées sur le papier comme des doutes. Il ne fallait pas croire démontré ce qu'il aurait réfuté lui-même.

Fin des remarques sur les pensées de M. Pascal.

PROFESSION DE FOI
DES THÉISTES,
TRADUITE DE L'ALLEMAND.

O VOUS qui avez ſu porter ſur le trône la philoſophie et la tolérance, qui avez foulé à vos pieds les préjugés, qui avez enſeigné les arts de la paix comme ceux de la guerre! joignez votre voix à la nôtre, et que la vérité puiſſe triompher comme vos armes.

Nous ſommes plus d'un million d'hommes dans l'Europe qu'on peut appeler *théiſtes*; nous oſons en atteſter le DIEU unique que nous ſervons. Si l'on pouvait raſſembler tous ceux qui ſans examen ſe laiſſent entraîner aux divers dogmes des ſectes où ils ſont nés, s'ils ſondaient leur propre cœur, s'ils écoutaient leur ſimple raiſon, la terre ſerait couverte de nos ſemblables.

Il n'y a qu'un fourbe ou un homme abſolument étranger au monde qui oſe nous démentir, quand nous dirons que nous avons des frères à la tête de toutes les armées, ſiégeans dans tous les tribunaux, docteurs dans toutes les égliſes, répandus dans toutes les profeſſions, revêtus enfin de la puiſſance ſuprême.

Notre religion eſt ſans doute divine, puiſqu'elle a été gravée dans nos cœurs par DIEU même, par ce maître de la raiſon univerſelle qui a dit au Chinois, à l'Indien, au Tartare, et à nous: Adore-moi, et ſois juſte.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51189/fragment/page=0068

Notre religion est aussi ancienne que le monde, puisque les premiers hommes n'en pouvaient avoir d'autre, soit que ces premiers hommes se soient appelés *Adimo* et *Procriti* dans une partie de l'Inde, et *Brama* dans l'autre, ou *Prométhée* et *Pandore* chez les Grecs, ou *Osbireth* et *Isheth* chez les Egyptiens, ou qu'ils aient eu en Phénicie des noms que les Grecs ont traduits par celui d'*Eon*; soit qu'enfin on veuille admettre les noms d'*Adam* et d'*Eve* donnés à ces premières créatures dans la suite des temps par le petit peuple juif. Toutes les nations s'accordent en ce point, qu'elles ont anciennement reconnu un seul DIEU auquel elles ont rendu un culte simple et sans mélange qui ne put être infecté d'abord de dogmes superstitieux.

Notre religion, ô grand-homme! est donc la seule qui soit universelle, comme elle est la plus antique et la seule divine. Nations égarées dans le labyrinthe de mille sectes différentes, le théisme est la base de vos édifices fantastiques; c'est sur notre vérité que vous avez fondé vos absurdités. Enfans ingrats, nous sommes vos pères, et vous nous reconnaissez tous pour vos pères quand vous prononcez le nom de DIEU.

Nous adorons depuis le commencement des choses la Divinité unique, éternelle, rémunératrice de la vertu et vengeresse du crime; jusque-là tous les hommes sont d'accord, tous répètent après nous cette confession de foi.

Le centre où tous les hommes se réunissent dans tous les temps et dans tous les lieux est donc la vérité, et les écarts de ce centre sont donc le mensonge.

Que DIEU *eſt le père de tous les hommes.*

SI DIEU a fait les hommes, tous lui ſont également chers, comme tous ſont égaux devant lui; il eſt donc abſurde et impie de dire que le père commun a choiſi un petit nombre de ſes enfans pour exterminer les autres en ſon nom.

Or les auteurs des livres juifs ont pouſſé leur extravagante fureur juſqu'à oſer dire que dans des temps très-récens par rapport aux ſiècles antérieurs, le DIEU de l'univers choiſit un petit peuple barbare eſclave chez les Egyptiens, non pas pour le faire régner ſur la fertile Egypte, non pas pour qu'il obtînt les terres de leurs injuſtes maîtres, mais pour qu'il allât à deux cents cinquante milles de Memphis égorger, exterminer de petites peuplades voiſines de Tyr, dont il ne pouvait entendre le langage, qui n'avaient rien de commun avec lui, et ſur leſquelles il n'avait pas plus de droit que ſur l'Allemagne. Ils ont écrit cette horreur; donc ils ont écrit des livres abſurdes et impies.

Dans ces livres, remplis à chaque page de fables contradictoires, dans ces livres écrits plus de ſept cents ans après la date qu'on leur donne, dans ces livres plus mépriſables que les contes arabes et perſans, il eſt rapporté que le DIEU de l'univers deſcendit dans un buiſſon pour dire à un pâtre âgé de quatre-vingts ans: *Otez vos ſouliers .... que chaque femme de votre horde demande à ſa voiſine, à ſon hôteſſe, des vaſes d'or et d'argent, des robes, et vous volerez les Egyptiens.* (a)

(a) *Exode* Chap. III.

Et je vous prendrai pour mon peuple et je ſerai votre DIEU. (*b*)

Et j'endurcirai le cœur du pharaon, du roi. (*c*)

Si vous obſervez mon pacte, vous ſerez mon peuple particulier ſur tous les autres peuples (*d*)

Joſué parle ainſi expreſſément à la horde hébraïque : *S'il vous paraît mal de ſervir Adonaï, l'option vous eſt donnée, choiſiſſez aujourd'hui ce qu'il vous plaira ; voyez qui vous devez ſervir, ou les dieux que vos pères ont adorés dans la Méſopotamie, ou bien les dieux des Amorrhéens chez qui vous habitez.* (*e*)

Il eſt bien évident par ces paſſages, et par tous ceux qui les précèdent, que les Hébreux reconnaiſſaient pluſieurs dieux ; que chaque peuplade avait le ſien, que chaque dieu était un dieu local, un dieu particulier.

Il eſt même dit dans *Ezéchiel*, dans *Amos*, dans le diſcours de *St Etienne*, que les Hébreux n'adorèrent point le dieu *Adonaï* dans le déſert, mais *Rempham* et *Kium*.

Le même *Joſué* continue et leur dit : *Adonaï eſt fort et jaloux*.

N'eſt-il donc pas prouvé par tous ces témoignages que les Hébreux reconnurent dans leur *Adonaï* une eſpèce de roi viſible aux chefs du peuple, inviſible au peuple, jaloux des rois voiſins, et tantôt vainqueur, tantôt vaincu ?

Qu'on remarque ſur-tout ce paſſage des Juges : *Adonaï marcha avec Juda et ſe rendit maître des montagnes, mais il ne put exterminer*

(*b*) *Exod.* chap. VI. (*c*) *Ibid.* chap. VII.
(*d*) *Ibid.* chap. XIX. (*e*) *Ibid.* chap. XXIV.

les habitans des vallées, parce qu'ils abondaient en charriots armés de faux. (*f*)

Nous n'insisterons pas ici sur le prodigieux ridicule de dire qu'auprès de Jérusalem les peuples avaient, comme à Babylone, des chars de guerre dans un malheureux pays où il n'y avait que des ânes; nous nous bornons à démontrer que le dieu des Juifs était un dieu local qui pouvait quelque chose sur les montagnes et rien sur les vallées: idée prise de l'ancienne mythologie, laquelle admit des dieux pour les forêts, les monts, les vallées et les fleuves.

Et si on nous objecte que dans le premier chapitre de la Genèse, DIEU a fait le ciel et la terre, nous répondons que ce chapitre n'est qu'une imitation de l'ancienne cosmogonie des Phéniciens très-antérieurs à l'établissement des Juifs en Syrie, que ce premier chapitre même fut regardé par les Juifs comme un ouvrage dangereux qu'il n'était permis de lire qu'à vingt-cinq ans. Il faut sur-tout bien remarquer que l'aventure d'*Adam* et d'*Eve* n'est rappelée dans aucun des livres hébreux, et que le nom d'*Eve* ne se trouve que dans *Tobie* qui est regardé comme apocryphe par toutes les communions protestantes, et par les savans catholiques.

Si l'on voulait encore une plus forte preuve que le dieu juif n'était qu'un dieu local, la voici. Un brigand nommé *Jephté*, qui est à la tête des Juifs, dit aux députés des Ammonites: *Ce que possède Chamos votre dieu, ne vous appartient-il pas de droit? laissez-nous donc posséder ce qu'Adonaï notre dieu a obtenu par ses victoires.* (*g*)

(*f*) Juges, chap. I. (*g*) *Ibid*, chap. II.

Voilà

Voilà nettement deux dieux reconnus, deux dieux ennemis l'un de l'autre ; c'eſt bien en vain que le trop ſimple *Calmet* veut après des commentateurs de mauvaiſe foi éluder une vérité ſi claire. Il en réſulte qu'alors le petit peuple juif, ainſi que tant de grandes nations, avaient leurs dieux particuliers ; c'eſt ainſi que *Mars* combattit pour les Troyens, et *Minerve* pour les Grecs ; c'eſt ainſi que parmi nous *St Denis* eſt le protecteur de la France, et que *St George* l'a été de l'Angleterre. C'eſt ainſi que par-tout on a déshonoré la Divinité.

Des ſuperſtitions.

QUE la terre entière s'élève contre nous, ſi elle l'oſe ; nous l'appelons à témoin de la pureté de notre ſainte religion. Avons-nous jamais ſouillé notre culte par aucune des ſuperſtitions que les nations ſe reprochent les unes aux autres ? On voit les Perſes, plus excuſables que leurs voiſins, vénérer dans le ſoleil, l'image imparfaite de la divinité qui anime la nature ; les Sabéens adorent les étoiles ; les Phéniciens ſacrifient aux vents ; la Grèce et Rome ſont inondées de dieux et de fables ; les Syriens adorent un poiſſon. Les Juifs dans le déſert ſe proſternent devant un ſerpent d'airain : ils adorèrent réellement un coffre que nous appelons *arche*, imitant en cela pluſieurs nations qui promenaient leurs petits marmouſets ſacrés dans des coffres, témoins les Egyptiens, les Syriens ; témoin le coffre dont il eſt parlé dans

l'âne d'or d'*Apulée* (*h*) ; témoin le coffre où l'arche de Troye qui fut pris par les Grecs, et qui tomba en partage à *Euripide*. (*i*)

Les Juifs prétendaient que la verge d'*Aaron*, et un boisseau de manne étaient conservés dans leur saint coffre, deux bœufs le traînaient dans une charrette, le peuple tombait devant lui la face contre terre, et n'osait le regarder. *Adonaï* fit un jour mourir de mort subite cinquante mille soixante et dix juifs, pour avoir porté la vue sur son coffre, et se contenta de donner des hémorrhoïdes aux Philistins qui avaient pris son coffre, et d'envoyer des rats dans leurs champs (*k*) jusqu'à ce que ces Philistins lui eussent présenté cinq figures de rats d'or, et cinq figures de trou du cu d'or, en lui rendant son coffre. O terre ! ô nations ! ô vérité sainte ! est-il possible que l'esprit humain ait été assez abruti pour imaginer des superstitions si infames et des fables si ridicules !

Ces mêmes Juifs qui prétendent avoir eu les figures en horreur par l'ordre de leur Dieu même, conservaient pourtant dans leur sanctuaire, dans leur saint des saints, deux chérubins qui avaient des faces d'homme et des muffles de bœuf avec des ailes.

A l'égard de leurs cérémonies, y a-t-il rien de plus dégoûtant, de plus révoltant, et en même temps de plus puéril ? n'est-il pas bien agréable à l'être des êtres de brûler sur une pierre des boyaux et des pieds d'animaux ? (*l*) qu'en peut-il

(*h*) *Apul.* liv. IX et XI. (*i*) *Pausanias*, liv. VII.
(*k*) Premier livre des Rois ou de *Samuel*, chap. V et VI.
(*l*) Lévit. chap. I.

réſulter, qu'une puanteur inſupportable? Eſt-il bien divin de tordre le cou à un oiſeau, de lui caſſer un aile, de tremper un doigt dans le ſang et d'en arroſer ſept fois l'aſſemblée? (*m*)

Où eſt le mérite de mettre du ſang ſur l'orteil de ſon pied droit, et au bout de ſon oreille droite, et ſur le pouce de la main droite? (*n*)

Mais ce qui n'eſt pas ſi puéril, c'eſt ce qui eſt raconté dans une très-ancienne vie de *Moïſe* écrite en hébreu et traduite en latin. C'eſt l'origine de la querelle entre *Aaron* et *Coré*.

" Une pauvre veuve n'avait qu'une brebis, elle » la tondit pour la première fois; auſſitôt *Aaron* » arrive, et emporte la toiſon en diſant, les pré- » mices de la laine appartiennent à DIEU. La » veuve en pleurs vient implorer la protection de » *Coré*, qui ne pouvant obtenir d'*Aaron* la reſ- » titution de la laine, en paye le prix à la veuve. » Quelque temps après, ſa brebis fait un agneau. » *Aaron* ne manque pas de s'en emparer. Il eſt » écrit, dit-il, que tout premier né appartient à » DIEU. La bonne femme va ſe plaindre à *Coré*, » et *Coré* ne peut obtenir juſtice pour elle. » La veuve outrée tue ſa brebis. *Aaron* revient » ſur le champ, prend le ventre, l'épaule et la » tête, ſelon l'ordre de DIEU. La veuve au » déſeſpoir dit anathème à ſa brebis. *Aaron* dans » l'inſtant revient l'emporter toute entière; (*o*) » tout ce qui eſt anathème, dit-il appartient au » pontife. " Voilà en peu de mots l'hiſtoire de

(*m*) Lévit. chap. VI.
(*n*) *Ibid.* chap. VIII.
(*o*) Page 165.

beaucoup de prêtres. Nous entendons les prêtres de l'antiquité ; car pour ceux d'aujourd'hui, nous avouons qu'il en est de sages et de charitables, pour qui nous sommes pénétrés d'estime.

Ne nous appesantissons pas sur les superstitions odieuses de tant d'autres nations ; toutes en ont été infectées, excepté les lettrés chinois, qui sont les plus anciens théistes de la terre. Regardez ces malheureux Egyptiens, que leurs pyramides, leur labyrinthe, leurs palais et leurs temples ont rendus si célèbres ; c'est aux pieds de ces monumens presque éternels qu'ils adoraient des chats et des crocodiles. S'il est aujourd'hui une religion qui ait surpassé ces excès monstrueux, c'est ce que nous laissons à examiner à tout homme raisonnable.

Se mettre à la place de DIEU qui a créé l'homme, créer DIEU à son tour, faire ce Dieu avec de la farine et quelques paroles, diviser ce Dieu en mille dieux, anéantir la farine avec laquelle on a fait ces mille dieux qui ne sont qu'un Dieu en chair et en os, créer son sang avec du vin, quoique le sang soit, à ce qu'on prétend, déjà dans le corps du Dieu ; anéantir ce vin, manger ce Dieu et boire son sang, voilà ce que nous voyons dans quelques pays, où cependant les arts sont mieux cultivés que chez les Egyptiens.

Si on nous racontait un pareil excès de bêtise et d'aliénation d'esprit de la horde la plus stupide des Hottentots et des Cafres, nous dirions qu'on nous en impose ; nous renverrions une telle relation au pays des fables ; c'est cependant ce qui arrive journellement sous nos yeux dans les villes les

plus policées de l'Europe, sous les yeux des princes qui le souffrent et des sages qui se taisent. Que fesons-nous à l'aspect de ces sacriléges ! nous prions l'être éternel pour ceux qui les commettent ; si pourtant nos prières peuvent quelque chose auprès de son immensité, et entrent dans le plan de sa providence.

Des sacrifices de sang humain.

AVONS-NOUS jamais été coupables de la folle et horrible superstition de la magie qui a porté tant de peuples à présenter aux prétendus dieux de l'air, et aux prétendus dieux infernaux, les membres sanglans de tant de jeunes gens et de tant de filles, comme des offrandes précieuses à ces monstres imaginaires ? Aujourd'hui même encore, les habitans des rives du Gange, de l'Indus et des côtes de Coromandel, mettent le comble de la sainteté à suivre en pompe de jeunes femmes riches et belles qui vont se brûler sur le bûcher de leurs maris, dans l'espérance d'être réunies avec eux dans une vie nouvelle. Il y a trois mille ans que dure cette épouvantable superstition, auprès de laquelle le silence ridicule de nos anachorètes, leur ennuyeuse psalmodie, leur mauvaise chère, leurs cilices, leurs petites macérations ne peuvent pas même être comptés pour des pénitences. Les brames ayant après des siècles de théisme pur et sans tache, substitué la superstition à l'adoration simple de l'être suprême, corrompirent leurs voies et encouragèrent enfin ces sacrifices. Tant d'horreur ne pénétra point à la Chine,

dont le sage gouvernement est exempt depuis près de cinq mille ans de toutes les démences superstitieuses. Mais elle se répandit dans le reste de notre hémisphère. Point de peuple qui n'ait immolé des hommes à DIEU, et point de peuple qui n'ait été séduit par l'illusion affreuse de la magie. Phéniciens, Syriens, Scythes, Persans, Egyptiens, Africains, Grecs, Romains, Celtes Germains, tous ont voulu être magiciens, et tous ont été religieusement homicides.

Les Juifs furent toujours infatués de sortiléges; ils jetaient les sorts, ils enchantaient les serpens, ils prédisaient l'avenir par les songes, ils avaient des voyans qui faisaient retrouver les choses perdues, ils chassèrent les diables et guérirent les possédés avec la racine barath en prononçant le mot *Jabo*, quand ils eurent connu la doctrine des diables en Chaldée. Les pythonisses évoquèrent des ombres. Et même l'auteur de l'Exode, quel qu'il soit, est si persuadé de l'existence de la magie, qu'il représente les sorciers attitrés de *Pharaon* opérant les mêmes prodiges que *Moïse*. Ils changèrent leurs bâtons en serpens comme *Moïse*, ils changèrent les eaux en sang comme lui, ils couvrirent comme lui la terre de grenouilles, etc. Ce ne fut que sur l'article des poux qu'ils furent vaincus; sur quoi on a très-bien dit *que les Juifs en savaient plus que les autres peuples en cette partie.*

Cette fureur de la magie, commune à toutes les nations, disposa les hommes à une cruauté religieuse et infernale avec laquelle ils ne sont certainement pas nés, puisque de mille enfans

vous n'en trouvez pas un seul qui aime à verser le sang humain.

Nous ne pouvons mieux faire que de transcrire ici un passage de l'auteur de la *Philosophie de l'histoire*, (*p*) quoiqu'il ne soit pas de notre avis en tout.

" Si nous lisions l'histoire des Juifs écrite par „ un auteur d'une autre nation, nous aurions „ peine à croire qu'il y ait eu en effet un peuple „ fugitif d'Egypte, qui soit venu par ordre exprès „ de DIEU immoler sept ou huit petites nations „ qu'il ne connaissait pas, égorger sans miséri- „ corde toutes les femmes, les vieillards et les en- „ fans à la mamelle, et ne réserver que les petites „ filles; que ce peuple saint ait été puni de son „ Dieu quand il avait été assez criminel pour „ épargner un seul homme dévoué à l'anathème. „ Nous ne croirions pas qu'un peuple si abomi- „ nable eût pu exister sur la terre; mais comme „ cette nation elle-même nous rapporte tous ces „ faits dans ses livres saints, il faut la croire.

„ Je ne traite point ici la question si ces livres „ ont été inspirés. Notre sainte Eglise, qui a les „ Juifs en horreur, nous apprend que les livres „ juifs ont été dictés par le DIEU créateur et père „ de tous les hommes; je ne puis en former aucun „ doute, ni me permettre même le moindre rai- „ sonnement.

„ Il est vrai que notre faible entendement ne „ peut concevoir dans DIEU une autre sagesse, „ une autre justice, une autre bonté que celle

(*p*) Ou l'introduction à *l'Essai sur les mœurs etc.*

„ dont nous avons l'idée ; mais enfin, il a fait ce „ qu'il a voulu ; ce n'eſt pas à nous de le juger ; „ je m'en tiens toujours au ſimple hiſtorique.

„ Les Juifs ont une loi par laquelle il leur eſt „ expreſſément ordonné de n'épargner aucune „ choſe, aucun homme dévoué au Seigneur ; *on* „ *ne pourra le racheter, il faut qu'il meure*, dit „ la loi du Lévitique chapitre XXVII. C'eſt en „ vertu de cette loi qu'on voit *Jephté* immoler ſa „ propre fille, le prêtre *Samuel* couper en mor- „ ceaux le roi *Agag*. Le Pentateuque nous dit „ que dans le petit pays de Madian, qui eſt en- „ viron de neuf lieues quarrées, les Iſraélites „ ayant trouvé ſix cents ſoixante-quinze mille „ brebis, ſoixante et douze mille bœufs, ſoixante et „ un mille ânes, et trente-deux mille filles vierges, „ *Moïſe* commanda qu'on maſſacrât tous les hom- „ mes, toutes les femmes et tous les enfans, mais „ qu'on gardât les filles, dont trente-deux ſeule- „ ment furent immolées. Ce qu'il y a de remar- „ quable dans ce dévouement, c'eſt que ce même „ *Moïſe* était gendre du grand-prêtre des Madia- „ nites, *Jétbro*, qui lui avait rendu les plus ſigna- „ lés ſervices, et qui l'avait comblé de bienfaits.

„ Le même livre nous dit que *Joſué*, fils de „ *Nun*, ayant paſſé avec ſa horde la rivière du „ Jourdain à pied ſec, et ayant fait tomber au ſon „ des trompettes les murs de Jéricho dévoué à „ l'anathème, il fit périr tous les habitans dans „ les flammes ; qu'il conſerva ſeulement *Rahab* „ la paillarde et ſa famille qui avait caché les „ eſpions du ſaint peuple ; que le même *Joſué*

„ dévoua

„ dévoua à la mort douze mille habitans de la ville
„ de Hai, qu'il immola au Seigneur trente et un
„ rois du pays, tous soumis à l'anathème et qui
„ furent pendus. Nous n'avons rien de compa-
„ rable à ces assassinats religieux dans nos derniers
„ temps, si ce n'est peut-être la St Barthelemi et
„ les massacres d'Irlande.

„ Ce qu'il y a de triste, c'est que plusieurs per-
„ sonnes doutent que les Juifs aient trouvé six
„ cents soixante et quinze mille brebis, et trente-
„ deux mille filles pucelles dans le village d'un
„ désert au milieu des rochers, et que personne
„ ne doute de la St Barthelemi. Mais ne cessons
„ de répéter combien les lumières de notre raison
„ sont impuissantes pour nous éclairer sur les
„ étranges événemens de l'antiquité, et sur les
„ raisons que DIEU, maître de la vie et de la mort,
„ pouvait avoir de choisir le peuple juif pour ex-
„ terminer le peuple cananéen. "

Nos chrétiens, il le faut avouer, n'ont que trop imité ces anathèmes barbares tant recommandés chez les Juifs; c'est de ce fanatisme que sortirent les croisades qui dépeuplèrent l'Europe pour aller immoler en Syrie des Arabes et des Turcs à JESUS-CHRIST. C'est ce fanatisme qui enfanta les croisades contre nos frères innocens appelés *hérétiques*; c'est ce fanatisme toujours teint de sang qui produisit la journée infernale de la St Barthelemi, et remarquez que c'est dans ce temps affreux de la St Barthelemi que les hommes étaient le plus abandonnés à la magie. Un prêtre nommé *Séchelle*, brûlé pour avoir joint aux sortiléges

les empoisonnemens et les meurtres, avoua dans son interrogatoire que le nombre de ceux qui se croyaient magiciens passait dix-huit mille; tant la démence de la magie est toujours compagne de la fureur religieuse, comme certaines maladies épidémiques en amènent d'autres, et comme la famine produit souvent la peste.

Maintenant, qu'on ouvre toutes les annales du monde, qu'on interroge tous les hommes, on ne trouvera pas un seul théiste coupable de ces crimes. Non, il n'y en a pas un qui ait jamais prétendu savoir l'avenir au nom du diable, ni qui ait été meurtrier au nom de DIEU.

On nous dira que les athées sont dans les mêmes termes, qu'ils n'ont jamais été ni des sorciers ridicules, ni des fanatiques barbares. Hélas! que faudra-t-il en conclure? que les athées, tout audacieux, tout égarés qu'ils sont, tout plongés dans une erreur monstrueuse, sont encore meilleurs que les juifs, les païens et les chrétiens fanatiques.

Nous condamnons l'athéisme, nous détestons la superstition barbare, nous aimons DIEU et le genre-humain; voilà nos dogmes.

Des persécutions chrétiennes.

ON a tant prouvé que la secte des chrétiens est la seule qui ait jamais voulu forcer les hommes, le fer et la flamme dans les mains, à penser comme elle, que ce n'est plus la peine de le redire. On nous objecte en vain que les mahométans ont imité les chrétiens; cela n'est pas vrai. *Mahomet* et ses Arabes ne violentèrent que les Mecquois qui les

avaient persécutés; ils n'imposèrent aux étrangers vaincus qu'un tribut annuel de douze dragmes par tête, tribut dont on pouvait se racheter en embrassant la religion musulmane.

Quand ces Arabes eurent conquis l'Espagne et la province Narbonnaise, ils leur laissèrent leur religion et leurs lois. Ils laissent encore vivre en paix tous les chrétiens de leur vaste empire. Vous savez, grand prince, que le sultan des Turcs nomme lui-même le patriarche des chrétiens grecs, et plusieurs évêques. Vous savez que ces chrétiens portent leur Dieu en procession librement dans les rues de Constantinople, tandis que chez les chrétiens il est de vastes pays où l'on condamne à la potence ou à la roue tout pasteur calviniste qui prêche, et aux galères quiconque les écoute. O nations! comparez et jugez.

Nous prions seulement les lecteurs attentifs de relire ce morceau d'un petit livre excellent (*a*) qui a paru depuis peu, intitulé *Conseils raisonnables etc.* (*)

"Vous parlez toujours de martyrs. Hé! Mon„sieur, ne sentez-vous pas combien cette misé„rable preuve s'élève contre nous? Insensés et „cruels que nous sommes, quels barbares ont „jamais fait plus de martyrs que nos barbares „ancêtres? Ah, Monsieur, vous n'avez donc pas „voyagé? vous n'avez pas vu à Constance la place

(*a*) On voit assez que cette épithète n'a été mise que pour mieux cacher que les deux ouvrages étaient de l'auteur.

(*) Voyez les *Conseils raisonnables à M. Bergier*, Philosophie etc. tome VI.

„ où *Jérôme de Prague* dit à un des bourreaux du „ concile, qui voulait allumer son bûcher par der- „ rière? *Allume par devant, si j'avais craint les „ flammes je ne serais pas venu ici.* Vous n'avez „ pas été à Londres, où parmi tant de victimes „ que fit brûler l'infame *Marie* fille du tyran „ *Henri VIII*, une femme accouchant au pied du „ bûcher, on y jeta l'enfant avec la mère, par „ l'ordre d'un évêque.

„ Avez-vous jamais passé dans Paris par la „ Grève où le conseiller-clerc *Anne Dubourg*, „ neveu du chancelier, chanta des cantiques „ avant son supplice? Savez-vous qu'il fut ex- „ horté à cette héroïque constance par une jeune „ femme de qualité nommée madame de *la Caille*, „ qui fut brûlée quelques jours après lui? Elle „ était chargée de fers dans un cachot voisin du „ sien, et ne recevait le jour que par une petite „ grille pratiquée en haut dans le mur qui sépa- „ rait ces deux cachots. Cette femme entendait „ le conseiller qui disputait sa vie contre ses juges „ par les formes des lois: *Laissez-là*, lui cria-t- „ elle, *ces indignes formes; craignez-vous de „ mourir pour votre* DIEU?

„ Voilà ce qu'un indigne historien tel que le „ jésuite *Daniel* n'a garde de rapporter, et ce que „ d'*Aubigné* et les contemporains nous certifient.

„ Faut-il vous montrer ici la foule de ceux qui „ furent exécutés à Lyon dans la place des Ter- „ reaux depuis 1546? Faut-il vous faire voir „ Mlle de *Cagnon* suivant dans une charrette „ cinq autres charrettes chargées d'infortunés

„ condamnés aux flammes, parce qu'ils avaient
„ le malheur de ne pas croire qu'un homme pût
„ changer du pain en DIEU ? Cette fille, malheu-
„ reuſement perſuadée que la religion réformée
„ était la véritable, avait toujours répandu des
„ largeſſes parmi les pauvres de Lyon. Ils entou-
„ raient en pleurant la charrette où elle était traî-
„ née chargée de fers. *Hélas!* lui criaient-ils,
„ *nous ne recevrons plus d'aumônes de vous.*
„ *Hé bien*, dit-elle, *vous en recevrez encore*, et
„ elle leur jeta ſes mules de velours que ſes
„ bourreaux lui avaient laiſſées.

„ Avez-vous vu la place de l'Eſtrapade à Paris,
„ elle fut couverte ſous *François I* de corps ré-
„ duits en cendre. Savez-vous comme on les
„ feſait mourir ? on les ſuſpendait à de longues
„ baſcules qu'on élevait et qu'on baiſſait tour
„ à tour ſur un vaſte bûcher, afin de leur faire
„ ſentir plus long-temps toutes les horreurs de la
„ mort la plus douloureuſe. On ne jetait ces
„ corps ſur les charbons ardens que lorſqu'ils
„ étaient preſqu'entièrement rôtis, et que leurs
„ membres retirés, leur peau ſanglante et con-
„ ſumée, leurs yeux brûlés, leur viſage défiguré
„ ne leur laiſſaient plus l'apparence de la figure
„ humaine.

„ Le jéſuite *Daniel* ſuppoſe, ſur la foi d'un in-
„ fame écrivain de ce temps-là, que *François I*
„ dit publiquement qu'il traiterait ainſi le dau-
„ phin ſon fils s'il donnait dans les opinions des
„ réformés. Perſonne ne croira qu'un roi qui ne
„ paſſait pas pour un *Néron* ait jamais prononcé

„ de si abominables paroles. Mais la vérité est „ que tandis qu'on fesait à Paris ces sacrifices de „ sauvages, qui surpassent tout ce que l'inquisi- „ tion a jamais fait de plus horrible, *François I* „ plaisantait avec ses courtisans, et couchait avec „ sa maîtresse. Ce ne sont pas là, Monsieur, des „ histoires de *Ste Potamienne*, de *Ste Ursule* et „ des onze mille vierges; c'est un récit fidelle de „ ce que l'histoire a de moins incertain.

„ Le nombre des martyrs réformés soit vau- „ dois ou albigeois, soit évangéliques, est innom- „ brable. Un nommé *Pierre Bergier* fut brûlé à „ Lyon en 1552 avec *René Poyet* parent du chan- „ celier *Poyet*. On jeta dans le même bûcher „ *Jean Chambon*, *Louis Dimonet*, *Louis de* „ *Marsac*, *Etienne de Gravot*, et cinq jeunes „ écoliers. Je vous ferais trembler si je vous fesais „ voir la liste des martyrs, que les protestans „ ont conservée.

„ *Pierre Bergier* chantait un psaume de *Ma-* „ *rot* en allant au supplice. Dites-nous en bonne „ foi si vous chanteriez un psaume latin en pareil „ cas? Dites-nous si le supplice de la potence, de „ la roue ou du feu est une preuve de la religion? „ C'est une preuve sans doute de la barbarie hu- „ maine. C'est une preuve que d'un côté il y a „ des bourreaux, et de l'autre des persuadés.

„ Non, si vous voulez rendre la religion chré- „ tienne aimable, ne parlez jamais de martyrs. „ Nous en avons fait cent fois, mille fois plus que „ tous les païens. Nous ne voulons point répé- „ ter ici ce qu'on a tant dit des massacres des „ Albigeois, des habitans de Mérindol, de la

„ St Barthelemi, de soixante ou quatre-vingts
„ mille irlandais protestans égorgés, assommés,
„ pendus, brûlés par les catholiques; de ces
„ millions d'indiens tués comme des lapins dans
„ des garennes, aux ordres de quelques moines.
„ Nous frémissons, nous gémissons; mais il faut
„ le dire, parler de martyrs à des chrétiens, c'est
„ parler de gibets et de roues à des bourreaux
„ et à des recors. "

Après tant de vérités, nous demandons au monde entier si jamais un théiste a voulu forcer un homme d'une autre religion à embrasser le théisme, tout divin qu'il est. Ah! c'est parce qu'il est divin qu'il n'a jamais violenté personne. Un théiste a-t-il jamais tué? Que dis-je, a-t-il frappé un seul de ses insensés adversaires? Encore une fois, comparez et jugez.

Nous pensons enfin qu'il faut imiter le sage gouvernement chinois, qui depuis plus de cinquante siècles offre à DIEU des hommages purs, et qui l'adorant en esprit et en vérité, laisse la vile populace se vautrer dans la fange des étables des bonzes; il tolère ces bonzes, et il les réprime, il les contient si bien qu'ils n'ont pu exciter le moindre trouble sous la domination chinoise ni sous la tartare. Nous allons acheter dans cette terre antique de la porcelaine, du laque, du thé, des paravents, des magots, des commodes, de la rhubarbe, de la poudre d'or: que n'allons-nous y acheter la sagesse?

Des mœurs.

LES mœurs des théistes sont nécessairement pures; puisqu'ils ont toujours le DIEU de la justice et de la pureté devant les yeux, le DIEU qui ne descend point sur la terre pour ordonner qu'on vole les Egyptiens, pour commander à *Osée* de prendre une concubine à prix d'argent et de coucher avec une femme adultère. (*q*)

Aussi ne nous voit-on pas vendre nos femmes comme *Abraham*, nous ne nous enivrons point comme *Noé*. Et nos fils n'insultent pas au membre respectable qui les a fait naître; nos filles ne couchent point avec leurs pères comme les filles de *Loth* et comme la fille du pape *Alexandre VI*. Nous ne violons point nos sœurs, comme *Ammon* viola sa sœur *Thamar*; nous n'avons point parmi nous de prêtres qui nous applanissent la voie du crime en osant nous absoudre de la part de DIEU de toutes les iniquités que sa loi éternelle condamne. Plus nous méprisons les superstitions qui nous environnent, plus nous nous imposons la douce nécessité d'être justes et humains. Nous regardons tous les hommes avec des yeux fraternels; nous les secourons indistinctement; nous tendons des mains favorables aux superstitieux qui nous outragent.

Si quelqu'un parmi nous s'écarte de notre loi divine, s'il est injuste et perfide envers ses amis, ingrat envers ses bienfaiteurs; si son orgueil inconstant et féroce contriste ses frères, nous le

(*q*) *Osée*, chap. I.

déclarons indigne du saint nom de *théiste ;* nous le rejetons de notre société ; mais sans lui vouloir de mal, et toujours prêts à lui faire du bien ; persuadés qu'il faut pardonner, et qu'il est beau de faire des ingrats.

Si quelqu'un de nos frères voulait apporter le moindre trouble dans le gouvernement, il ne serait plus notre frère. Ce ne furent certainement pas des théistes qui excitèrent autrefois les révoltes de Naples, qui ont trempé récemment dans la conspiration de Madrid, qui allumèrent les guerres de la fronde et des *Guises* en France, celle de trente ans dans notre Allemagne etc. etc. etc. Nous sommes fidelles à nos princes, nous payons tous les impôts sans murmures. Les rois doivent nous regarder comme les meilleurs citoyens et les meilleurs sujets. Séparés du vil peuple qui n'obéit qu'à la force et qui ne raisonne jamais, plus séparés encore des théologiens qui raisonnent si mal, nous sommes les soutiens des trônes que les disputes ecclésiastiques ont ébranlés pendant tant de siècles.

Utiles à l'Etat, nous ne sommes point dangereux à l'Eglise ; nous imitons JESUS qui allait au temple.

De la doctrine des théistes.

ADORATEURS d'un Dieu, amis des hommes, compatissans aux superstitions même que nous réprouvons, nous respectons toute société, nous n'insultons aucune secte ; nous ne parlons jamais avec dérision, avec mépris de JESUS qu'on appelle le CHRIST ; au contraire nous

le regardons comme un homme distingué entre les hommes par son zèle, par sa vertu, par son amour de l'égalité fraternelle; nous le plaignons comme un réformateur peut-être un peu inconsidéré, qui fut la victime des fanatiques persécuteurs.

Nous révérons en lui un théiste israélite, ainsi que nous louons *Socrate* qui fut un théiste athénien. *Socrate* adorait un Dieu et l'appelait du nom de *père*, comme le dit son évangéliste *Platon*. JESUS appela toujours DIEU du nom de *père*, et la formule de prière qu'il enseigna commence par ces mots si communs dans *Platon*, *Notre père*. Ni *Socrate* ni JESUS n'écrivirent jamais rien; ni l'un ni l'autre n'institua une religion nouvelle. Certe, si JESUS avait voulu faire une religion, il l'aurait écrite. S'il est dit que JESUS envoya ses disciples pour baptiser, il se conforma à l'usage. Le baptême était d'une très haute antiquité chez les Juifs; c'était une cérémonie sacrée, empruntée des Egyptiens et des Indiens, ainsi que presque tous les rites judaïques. On baptisait tous les proselytes chez les Hébreux. Les mâles recevaient le baptême après la circoncision. Les femmes proselytes étaient baptisées; cette cérémonie ne pouvait se faire qu'en présence de trois anciens au moins; sans quoi la régénération était nulle. Ceux qui parmi les Israélites aspiraient à une plus haute perfection, se faisaient baptiser dans le Jourdain. JESUS lui-même se fit baptiser par *Jean*, quoiqu'aucun de ses apôtres ne fut jamais baptisé.

Si JESUS envoya ses disciples pour chasser les diables, il y avait déjà très-long-temps que les

Juifs croyaient guérir des possédés et chasser des diables. JESUS même l'avoue dans le livre qui porte le nom de *Matthieu*. (r) Il convient que les enfans même chassaient les diables.

JESUS à la vérité observa toutes les institutions judaïques ; mais par toutes ses invectives contre les prêtres de son temps, par les injures atroces qu'il disait aux pharisiens, et qui lui attirèrent son supplice, il parait qu'il fesait aussi peu de cas des superstitions judaïques que *Socrate* des superstitions athéniennes.

JESUS n'institua rien qui eût le moindre rapport aux dogmes chrétiens ; il ne prononça jamais le mot de *chrétien :* quelques-uns de ses disciples ne prirent ce surnom que plus de trente ans après sa mort.

L'idée d'oser faire d'un juif le créateur du ciel et de la terre, n'entra certainement jamais dans la tête de JESUS. Si l'on s'en rapporte aux évangiles, il était plus éloigné de cette étrange prétention que la terre ne l'est du ciel. Il dit expressément avant d'être supplicié : *Je vais à mon père qui est votre père, à mon* DIEU *qui est votre* DIEU. (s)

Jamais *Paul*, tout ardent enthousiaste qu'il était, n'a parlé de JESUS que comme d'un homme choisi par DIEU même pour ramener les hommes à la justice.

Et JESUS, ni aucun de ses apôtres, n'a dit qu'il eût deux natures et une personne avec deux volontés ; que sa mère fût mère de DIEU, que son esprit fût la troisième personne de DIEU, et que

(r) *Matthieu*, chap. XII. (s) *Jean*, chap. XX.

cet esprit procédât du Père et du Fils. Si l'on trouve un seul de ces dogmes dans les quatre évangiles, qu'on nous le montre: qu'on ôte tout ce qui lui est étranger, tout ce qu'on lui a attribué en divers temps au milieu des disputes les plus scandaleuses, et des conciles qui s'anathématisèrent les uns les autres avec tant de fureur, que reste-t-il en lui? un adorateur de DIEU qui a prêché la vertu; un ennemi des pharisiens, un juste, un théiste; nous osons dire que nous sommes les seuls qui soient de sa religion, laquelle embrasse tout l'univers dans tous les temps, et qui par conséquent est la seule véritable.

Que toutes les religions doivent respecter le théisme.

APRÈS avoir jugé par la raison entre la sainte et éternelle religion du théisme, et les autres religions si nouvelles, si inconstantes, si variables dans leurs dogmes contradictoires, si abandonnées aux superstitions, qu'on les juge par l'histoire et par les faits, on verra dans le seul christianisme plus de deux cents sectes différentes qui crient toutes: *Mortels, achetez chez moi, je suis la seule qui vend la vérité, les autres n'étalent que l'imposture.*

Depuis *Constantin*, on le sait assez, c'est une guerre perpétuelle entre les chrétiens, tantôt bornée aux sophismes, aux fourberies, aux cabales, à la haine, et tantôt signalée par les carnages.

Le christianisme tel qu'il est, et tel qu'il n'aurait pas dû être, se fonda sur les plus honteuses fraudes, sur cinquante évangiles apocryphes, sur les

constitutions apostoliques reconnues pour supposées, sur des fausses lettres de JESUS, de *Pilate*, de *Tibère*, de *Sénèque*, de *Paul*, sur les ridicules récognitions de *Clément*, sur l'imposteur qui a pris le nom d'*Hermas*, sur l'imposteur *Abdias*, l'imposteur *Marcel*, l'imposteur *Egésippe*, sur la supposition de misérables vers attribués aux sibylles. Et après cette foule de mensonges vient une foule d'interminables disputes.

Le mahométisme plus raisonnable en apparence et moins impur, annoncé par un seul prophète prétendu, enseignant un seul Dieu, consigné dans un seul livre authentique, se divise pourtant en deux sectes qui se combattent avec le fer, et en plus de douze qui s'injurient avec la plume.

L'antique religion des brachmanes souffre depuis long-temps un grand schisme. Les uns tiennent pour le *Charthabbad*, les autres pour l'*Othorabbad*. Les uns croient la chute des animaux célestes à la place desquels DIEU forma l'homme, fable qui passa ensuite en Syrie et même chez les Juifs du temps d'*Hérode*. Les autres enseignent une cosmogonie contraire.

Le judaïsme, le sabisme, la religion de *Zoroastre* rampent dans la poussière. Le culte de Tyr et de Carthage est tombé avec ces puissantes villes. La religion des *Miltiades* et des *Périclès*, celle des *Paul Emile* et des *Catons* ne sont plus; celle d'*Odin* est anéantie; les mystères et les monstres d'Egypte ont disparu; la langue même d'*Osiris*, devenue celle des *Ptolomées*, est ignorée de leurs descendans: le théisme seul est resté debout parmi

tant de viciſſitudes, et dans le fracas de tant de ruines, immuable comme le Dieu qui en eſt l'auteur et l'objet éternel.

Bénédictions ſur la tolérance.

SOYEZ béni à jamais, Sire. Vous avez établi chez vous la liberté de conſcience. DIEU et les hommes vous en ont récompenſé. Vos peuples multiplient, vos richeſſes augmentent, vos Etats proſpèrent, vos voiſins vous imitent, cette grande partie du monde devient plus heureuſe.

Puiſſent tous les gouvernemens prendre pour modèle cette admirable loi de la Penſilvanie, dictée par le pacifique *Penn*, et ſignée par le roi d'Angleterre *Charles II*, le 4 mars 1681!

" La liberté de conſcience étant un droit que „ tous les hommes ont reçu de la nature avec l'exiſ„ tence, il eſt fermement établi que perſonne ne „ ſera jamais forcé d'aſſiſter à aucun exercice pu„ blic de religion. Au contraire, il eſt donné plein „ pouvoir à chacun de faire librement exercice „ public ou privé de ſa religion, ſans qu'on le „ puiſſe troubler en rien, pourvu qu'il faſſe profeſ„ ſion de croire un Dieu éternel, tout-puiſſant, „ formateur et conſervateur de l'univers."

Par cette loi, le théiſme a été conſacré comme le centre où toutes les lignes vont aboutir, comme le ſeul principe néceſſaire. Auſſi qu'eſt-il arrivé? la colonie pour laquelle cette loi fut faite n'était alors compoſée que de cinq cents têtes, elle eſt aujourd'hui de trois cents mille. Nos ſuabes, nos ſaltzbourgeois, nos palatins, pluſieurs autres

colons de notre baſſe Allemagne, des ſuédois, des holſtenois ont couru en foule à Philadelphie. Elle eſt devenue une des plus belles et des plus heureuſes villes de la terre, et la métropole de dix villes conſidérables. Plus de vingt religions ſont autoriſées dans cette province floriſſante ſous la protection du théiſme leur père, qui ne détourne point les yeux de ſes enfans, tout oppoſés qu'ils ſont entr'eux, pourvu qu'ils ſe reconnaiſſent pour frères. Tout y eſt en paix; tout y vit dans une heureuſe ſimplicité, pendant que l'avarice, l'ambition, l'hypocriſie oppriment encore les conſciences dans tant de provinces de notre Europe: tant il eſt vrai que le théiſme eſt doux, et que la ſuperſtition eſt barbare.

Que toute religion rend témoignage au théiſme.

TOUTE religion rend malgré elle hommage au théiſme, quand même elle le perſécute. Ce ſont des eaux corrompues partagées en canaux dans des terrains fangeux, mais la ſource eſt pure. Le mahométan dit: *Je ne ſuis ni juif ni chrétien, je remonte à Abraham; il n'était point idolâtre, il adorait un ſeul Dieu.* Interrogez *Abraham*, il vous dira qu'il était de la religion de *Noé* qui adorait un ſeul Dieu. Que *Noé* parle, il confeſſera qu'il était de la religion de *Seth*; et *Seth* ne pourra dire autre choſe ſinon qu'il était de la religion d'*Adam* qui adorait un ſeul Dieu.

Le juif et le chrétien ſont forcés, comme nous l'avons vu, de remonter à la même origine. Il faut qu'ils avouent que, ſuivant leurs propres

livres, le théisme a régné sur la terre jusqu'au déluge pendant 1656 ans selon la Vulgate ; pendant 2262 ans selon les Septante ; pendant 2309 ans selon les Samaritains ; et qu'ainsi, à s'en tenir au plus faible nombre, le théisme a été la seule religion divine pendant 2513 années, jusqu'au temps où les Juifs disent que DIEU leur donna une loi particulière dans un désert.

Enfin, si le calcul du père *Pétau* était vrai ; si selon cet étrange philosophe qui a fait, comme on l'a dit, tant d'enfans à coup de plume, il y avait six cents vingt-trois milliars six cents douze millions d'hommes sur la terre, descendans d'un seul fils de *Noé* ; si les deux autres frères en avaient produit chacun autant, si par conséquent la terre fut peuplée de plus de dix-neuf cents milliars de fidelles, en l'an 285 après le déluge, et cela vers le temps de la naissance d'*Abraham* selon *Pétau* ; et si les hommes en ce temps-là n'avaient pas corrompu leurs voies ; il s'ensuit évidemment qu'il y eut alors environ dix-neuf cents milliars de théistes, de plus qu'il n'y a aujourd'hui d'hommes sur la terre.

Remontrance à toutes les religions.

POURQUOI donc vous élevez-vous aujourd'hui avec tant d'acharnement contre le théisme, Religions nées de son sein ; vous qui n'avez de respectable que l'empreinte de ses traits défigurés par vos superstitions et par vos fables ; vous, filles parricides, qui voulez détruire votre père ? quelle est la cause de vos continuelles fureurs ?

Craignez-

Craignez-vous que les théiſtes ne vous traitent comme vous avez traité le paganiſme, qu'ils ne vous enlèvent vos temples, vos revenus, vos honneurs? raſſurez-vous, vos craintes ſont chimériques. Les théiſtes n'ont point de fanatiſme, ils ne peuvent donc faire de mal; ils ne forment point un corps, ils n'ont point de vues ambitieuſes; répandus ſur la ſurface de la terre, ils ne l'ont jamais troublée; l'antre le plus infect des moines les plus imbécilles peut cent fois plus ſur la populace que tous les théiſtes du monde; ils ne s'aſſemblent point, ils ne prêchent point, ils ne font point de cabales. Loin d'en vouloir aux revenus des temples, ils ſouhaitent que les égliſes, les moſquées, les pagodes de tant de villages aient tous une ſubſiſtance honnête; que les curés, les mollas, les brames, les talapoins, les bonzes, les lamas de campagne ſoient plus à leur aiſe, pour avoir plus de ſoin des enfans nouveaux-nés, pour mieux ſecourir les malades, pour porter plus décemment les morts à la terre ou au bûcher; ils gémiſſent que ceux qui travaillent le plus ſoient le moins récompenſés.

Peut être ſont-ils ſurpris de voir des hommes voués par leurs ſermens à l'humilité et à la pauvreté, revêtus du titre de prince, nageans dans l'opulence, et entourés d'un faſte qui indigne les citoyens. Peut-être ont-ils été révoltés en ſecret, lorſqu'un prêtre d'un certain pays a impoſé des lois aux monarques, et des tributs à leurs peuples. Ils déſireraient pour le bon ordre, pour l'équité naturelle, que chaque Etat fût abſolument

indépendant ; mais ils se bornent à des souhaits, et ils n'ont jamais prétendu ramener la justice par la violence.

Tels sont les théistes ; ils sont les frères aînés du genre-humain, et ils chérissent leurs frères. Ne les haïssez donc pas ; supportez ceux qui vous supportent ; ne faites point de mal à ceux qui ne vous en ont jamais fait ; ne violez point l'antique précepte de toutes les religions du monde, qui est celui d'aimer DIEU et les hommes.

Théologiens, qui vous combattez tous, ne combattez plus ceux dont vous tenez votre premier dogme. Muphti de Constantinople, shérif de la Mecque, grand-brame de Bénarès, dalaï-lama de Tartarie qui êtes immortel, évêque de Rome qui êtes infaillible, et vous leurs suppôts qui tendez vos mains et vos manteaux à l'argent comme les Juifs à la manne, jouissez tous en paix de vos biens et de vos honneurs, sans haïr, sans insulter, sans persécuter les innocens, les pacifiques théistes qui, formés par DIEU même tant de siècles avant vous, dureront aussi plus que vous dans la multitude des siècles.

Résignation, et non gloire, à DIEU ; *il est trop au-dessus de la gloire.*

SERMONS

ET

HOMELIES.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51189/fragment/page=0099

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

Nous donnons ici le *Sermon des cinquante* tel qu'il a paru séparément, et ensuite dans plusieurs recueils. M. de *Voltaire* ne l'a point inséré dans les éditions de ses œuvres faites sous ses yeux. On en retrouve le fond dans les homélies qui sont ici imprimées à la suite.

Cet ouvrage est précieux : c'est le premier où M. de *Voltaire*, qui n'avait jusqu'alors porté à la religion chrétienne que des attaques indirectes, osa l'attaquer de front. Il parut peu de temps après *la Profession de foi du vicaire savoyard*. M. de *Voltaire* fut un peu jaloux du courage de *Rousseau* ; et c'est peut-être le seul sentiment de jalousie qu'il ait jamais eu : mais il surpassa bientôt *Rousseau* en hardiesse, comme il le surpassait en génie. (*)

(*) Si cependant la date d'une lettre à madame de *Fontaine*, du 11 de juin 1761, est exacte, comme on peut le croire, il résulterait que le sermon des cinquante a précédé d'un an la publication de l'Emile de *Rousseau*. Voyez la *France littéraire*.

SERMON
DES CINQUANTE.

CINQUANTE personnes instruites, pieuses et raisonnables s'assemblent depuis un an tous les dimanches dans une ville peuplée et commerçante : elles font des prières, après lesquelles un membre de la société prononce un discours; ensuite on dîne, et après le repas on fait une collecte pour les pauvres : chacun préside à son tour ; c'est au président à faire la prière et à prononcer le sermon. Voici une de ces prières et un de ces sermons.

Si les semences de ces paroles tombent dans une bonne terre, on ne doute pas qu'elles ne fructifient.

Prière.

DIEU de tous les globes et de tous les êtres, la seule prière qui puisse vous convenir est la seule soumission; car que demander à celui qui a tout ordonné, tout enchaîné depuis l'origine des choses? Si pourtant il est permis de représenter ses besoins à un père, conservez dans nos cœurs cette soumission même, conservez-y votre religion pure, écartez de nous toute superstition; si l'on peut vous insulter par des sacrifices indignes, abolissez ces infames mystères; si l'on peut déshonorer la Divinité par des fables absurdes, périssent ces fables à jamais; si les jours du prince et du magistrat ne sont point

comptés de toute éternité, prolongez la durée de leurs jours ; conservez la pureté de nos mœurs, l'amitié que nos frères se portent, la bienveillance qu'ils ont pour tous les hommes, leur obéissance pour les lois, et leur sagesse dans la conduite privée ; qu'ils vivent et qu'ils meurent en n'adorant qu'un seul Dieu, rémunérateur du bien, vengeur du mal, un Dieu qui n'a pu naître ni mourir, ni avoir des associés, mais qui a dans ce monde trop d'enfans rebelles.

Sermon.

MES frères, la religion est la voix secrète de DIEU qui parle à tous les hommes ; elle doit tous les réunir, et non les diviser ; donc toute religion qui n'appartient qu'à un peuple est fausse ; la nôtre est dans son principe celle de l'univers entier ; car nous adorons un être suprême comme toutes les nations l'adorent, nous pratiquons la justice que toutes les nations enseignent, et nous rejetons tous ces mensonges que les peuples se reprochent les uns aux autres ; ainsi d'accord avec eux dans le principe qui les concilie, nous différons d'eux dans les choses où ils se combattent.

Il est impossible que le point dans lequel tous les hommes de tous les temps se réunissent, ne soit l'unique centre de la vérité, et que les points dans lesquels ils diffèrent tous, ne soient les étendards du mensonge. La religion doit être conforme à la morale, et universelle comme elle ; ainsi toute religion dont les dogmes

offensent la morale est certainement fausse. C'est sous ce double aspect de perversité et de fausseté que nous examinerons dans ce discours les livres des Hébreux et de ceux qui leur ont succédé. Voyons d'abord si ces livres sont conformes à la morale, ensuite nous verrons s'ils peuvent avoir quelque ombre de vraisemblance. Les deux premiers points seront pour l'ancien testament, et le troisième pour le nouveau.

Premier point.

Vous savez, mes frères, quelle horreur nous a saisis lorsque nous avons lu ensemble les écrits des Hébreux, en portant seulement notre attention sur tous les traits contre la pureté, la charité, la bonne foi, la justice et la raison universelle, que non-seulement on trouve dans chaque chapitre, mais que, pour comble de malheur, on y trouve consacrés.

Premièrement, sans parler de l'injustice extravagante dont on ose charger l'être suprême, d'avoir donné la parole à un serpent pour séduire une femme, et l'innocente postérité de cette femme, suivons pied à pied toutes les horreurs historiques qui révoltent la nature et le bon sens. Un de ces patriarches, *Loth*, neveu d'*Abraham*, reçoit chez lui deux anges déguisés en pélerins; les habitans de Sodome conçoivent des désirs impudiques pour les deux anges; *Loth*, qui avait deux jeunes filles promises en mariage, offre de les prostituer au peuple à la place de ces deux étrangers. Il fallait que ces

filles fussent étrangement accoutumées à être prostituées, puisque la première chose qu'elles font après que leur ville a été consumée par une pluie de feu, et que leur mère a été changée en une statue de sel, c'est d'enivrer leur père deux nuits de suite pour coucher avec lui l'une après l'autre; cela est imité de l'ancienne fable arabique de *Cyniras* et de *Myrrha*; mais dans cette fable bien plus honnête, *Myrrha* est punie de son crime, au lieu que les filles de *Loth* sont récompensées par la plus grande et la plus chère bénédiction selon l'esprit juif: elles sont mères d'une nombreuse postérité.

Nous n'insisterons point sur le mensonge d'*Isaac*, père des justes, qui dit que sa femme est sa sœur; soit qu'il ait renouvelé ce mensonge d'*Abraham*, soit qu'*Abraham* fût coupable en effet d'avoir fait de sa sœur sa propre femme; mais arrêtons-nous un moment au patriarche *Jacob* qu'on nous donne comme le modèle des hommes. Il force son frère qui meurt de faim, de lui céder son droit d'aînesse pour une assiette de lentilles; ensuite il trompe son vieux père au lit de la mort; après avoir trompé son père, il trompe et vole son beau-père *Laban*: c'est peu d'épouser deux sœurs, il couche avec toutes ses servantes, et DIEU bénit cette incontinence et ces fourberies. Quels sont les enfans d'un tel père? *Dina* sa fille plaît à un prince de *Sichem*, et il est vraisemblable qu'elle aime ce prince, puisqu'elle couche avec lui; le prince la demande en mariage, on la lui accorde à condition qu'il se fera circoncire, lui et son peuple.

Ce

Ce prince accepte la propoſition; mais ſi tôt que lui et les ſiens ſe ſont fait cette opération douloureuſe, qui pourtant leur devait laiſſer aſſez de forces pour ſe défendre, la famille de *Jacob* égorge tous les hommes de *Sichem*, et fait eſclaves les femmes et les enfans.

Nous avons, dans notre enfance, entendu l'hiſtoire de *Pélopée;* cette inceſtueuſe abomination eſt renouvelée dans *Juda*, le patriarche et le père de la première tribu; il couche avec ſa belle-fille, enſuite il veut la faire mourir. Ce livre après cela ſuppoſe que *Joſeph*, un enfant de cette famille errante, eſt vendu en Egypte, et que cet étranger y eſt établi premier miniſtre pour avoir expliqué un ſonge. Mais, quel premier miniſtre qu'un homme qui dans un temps de famine oblige toute une nation de ſe faire eſclave pour avoir du pain! quel magiſtrat parmi nous, dans un temps de famine, oſerait propoſer un marché ſi abominable, et quelle nation accepterait cet infame marché? N'examinons point ici comment ſoixante et dix perſonnes de la famille de *Joſeph*, qui s'établirent en Egypte, purent en deux cents quinze ans ſe multiplier juſqu'à ſix cents mille combattans ſans compter les femmes, les vieillards et les enfans, ce qui devait compoſer une multitude de près de deux millions d'ames. Ne diſcutons point comment le texte porte quatre cents trente ans, lorſque le même texte en a porté deux cents quinze. Le nombre infini de contradictions qui ſont le ſceau de l'impoſture, n'eſt pas ici l'objet

qui doit nous arrêter. Ecartons pareillement les prodiges ridicules de *Moïse*, et des enchanteurs de *Pharaon*, et tous ces miracles faits pour donner au peuple juif un malheureux coin de mauvaise terre qu'ils achètent ensuite par le sang et par le crime, au lieu de leur donner la fertile terre d'Egypte où ils étaient. Tenons-nous-en à cette voie affreuse d'iniquité, par laquelle on le fait marcher: leur Dieu avait fait de *Jacob* un voleur, et il fait des voleurs de tout un peuple; il ordonne à son peuple de dérober et d'emporter tous les vases d'or et d'argent et tous les ustensiles des Egyptiens. Voilà donc ces misérables au nombre de six cents mille combattans qui, au lieu de prendre les armes en gens de cœur, s'enfuient en brigands conduits par leur Dieu. Si ce Dieu leur avait voulu donner une bonne terre, il pouvait leur donner l'Egypte; mais non: il les conduit dans un désert, ils pouvaient se sauver par le chemin le plus court, et ils se détournèrent de plus de trente milles pour passer la mer rouge à pied sec. Après ce beau miracle, le propre frère de *Moïse* leur fait un autre dieu, et ce dieu est un veau. Pour punir son frère, le même *Moïse* ordonne à des prêtres de tuer leurs fils, leurs frères, leurs pères, et ces prêtres tuent vingt-trois mille juifs qui se laissent égorger comme des bêtes.

Après cette boucherie, il n'est pas étonnant que ce peuple abominable sacrifie des victimes humaines à son dieu, qu'il appelle *Adonaï* du nom d'*Adonis*, qu'il emprunte des Phéniciens. Le

29e verset du chapitre XXVII du Lévitique défend expressément de racheter les hommes dévoués à l'anathème du sacrifice, et c'est sur cette loi de Cannibales que *Jephté*, quelque temps après, immole sa propre fille.

Ce n'était pas assez de vingt-trois mille hommes égorgés pour un veau, on nous en compte encore vingt-quatre mille autres, immolés pour avoir eu commerce avec des filles idolâtres; digne prélude, digne exemple, mes frères, des persécutions en matière de religion.

Ce peuple avance dans les déserts et dans les rochers de la Palestine. Voilà votre beau pays, leur dit DIEU: égorgez tous les habitans, tuez tous les enfans mâles, faites mourir les femmes mariées, réservez pour vous toutes les petites filles. Tout cela est exécuté à la lettre selon les livres hébreux; et nous frémissons d'horreur à ce récit, si le texte n'ajoutait pas que les Juifs trouvèrent dans le camp des Madianites 675000 brebis, 62000 bœufs, 61000 ânes et 32000 pucelles. L'absurdité détruit heureusement ici la barbarie; mais, encore une fois, ce n'est pas ici que j'examine le ridicule et l'impossible; je m'arrête à ce qui est exécrable. Après avoir passé le Jourdain à pied sec, comme la mer, voilà ce peuple dans la terre promise.

La première personne qui introduit, par une trahison, ce peuple saint, est une prostituée nommée *Rahab*; DIEU se joint à cette prostituée, il fait tomber les murs de Jéricho au bruit de la

trompette; le saint peuple entre dans cette ville, sur laquelle il n'avait, de son aveu, aucun droit, et il massacre les hommes, les femmes et les enfans. Passons sous silence les autres carnages, les rois crucifiés, les prétendues guerres contre les géans de Gaza et d'Ascalon, et le meurtre de ceux qui ne pouvaient prononcer le mot *Shibolet*.

Ecoutons cette belle aventure.

Un lévite arrive sur son âne, avec sa femme, à Gabaa dans la tribu de *Benjamin*: quelques benjamites voulant absolument commettre le péché de Sodome avec le lévite, ils assouvissent leur brutalité sur la femme qui meurt de cet excès; il fallait punir les coupables: point du tout. Les onze tribus massacrèrent toute la tribu de *Benjamin*, il n'en échappe que six cents hommes, mais les onze tribus sont enfin fâchées de voir périr une des douze; et pour y remédier, ils exterminent les habitans d'une de leurs propres villes pour y prendre six cents filles qu'ils donnent aux six cents benjamites survivans pour perpétuer cette belle race.

Que de crimes commis au nom du Seigneur! ne rapportons que celui de l'homme de DIEU. (*Aod*) Les Juifs, venus de si loin pour conquérir, sont soumis aux Philistins; malgré le Seigneur, ils ont juré obéissance au roi *Eglon*; un saint juif, c'est *Aod*, demande à parler tête à tête avec le roi de la part de DIEU. Le roi ne manque pas d'accorder l'audience; *Aod* l'assassine, et c'est de cet exemple qu'on s'est servi tant de fois chez

les chrétiens pour trahir, pour perdre, pour massacrer tant de souverains.

Enfin, la nation chérie, qui avait été ainsi gouvernée par DIEU même, veut avoir un roi, de quoi le prêtre *Samuel* est bien fâché. Le premier roi juif renouvelle la coutume d'immoler des hommes : *Saül* ordonna prudemment que personne ne mangeât de tout le jour pour combattre les Philistins, et pour que les soldats eussent plus de vigueur ; il jura au Seigneur de lui immoler celui qui aurait mangé : heureusement le peuple fut plus sage que lui ; il ne permit pas que le fils du roi fût sacrifié pour avoir mangé un peu de miel. Mais voici, mes frères, l'action la plus détestable et la plus consacrée : il est dit que *Saül* prend prisonnier un roi du pays nommé *Agag*; il ne tua point son prisonnier, il en agit comme chez les nations humaines et polies. Qu'arriva-t il ? le Seigneur en est irrité ; et voici *Samuel*, prêtre du Seigneur, qui lui dit : "Vous êtes „ réprouvé pour avoir épargné un roi qui s'est „ rendu à vous ; " et aussitôt ce prêtre boucher coupe *Agag* par morceaux. Que dirait-on, mes frères, si lorsque l'empereur *Charles-Quint* eut un roi de France en ses mains, son chapelain fût venu lui dire : Vous êtes damné pour n'avoir pas tué *François I*, et que ce chapelain eût égorgé ce roi de France aux yeux de l'empereur, et en eût fait un hachit ? Mais que direz-vous du saint roi *David*, de celui qui est agréable devant le Dieu des Juifs, et qui mérite que le Messie vienne

de ses reins? ce bon roi *David* fait d'abord le métier de brigand, rançonne et pille tout ce qu'il trouve; il pille entr'autres un homme riche nommé *Nabal*, et il épouse sa femme et se réfugie chez le roi *Achis*; il va pendant la nuit mettre à feu et à sang les villages de ce roi *Achis* son bienfaiteur: il égorge, dit le texte sacré, hommes, femmes, enfans, de peur qu'il ne reste quelqu'un pour en porter la nouvelle. Devenu roi, il ravit la femme d'*Urie*, fait tuer le mari, est c'est de cet adultère homicide que vient le messie de DIEU, DIEU lui-même; ô blasphème! Ce *David*, devenu ainsi l'aïeul de DIEU pour récompense de son horrible crime, est puni pour la seule bonne et sage action qu'il ait faite. Il n'y a pas de prince bon et prudent qui ne doive savoir le nombre de son peuple, comme tout pasteur doit savoir le nombre de son troupeau. *David* fait le dénombrement, sans qu'on nous dise pourtant combien il avait de sujets, et c'est pour avoir fait ce sage et utile dénombrement, qu'un prophète vient de la part de DIEU lui donner à choisir, de la guerre, de la peste ou de la famine.

Ne nous appesantissons pas, mes chers frères, sur les barbaries sans nombre des rois de Juda et d'Israël, sur ces meurtres, sur ces attentats, toujours mêlés de contes ridicules; ce ridicule pourtant est toujours sanguinaire, et il n'y a pas jusqu'au prophète *Elisée* qui ne soit barbare. Ce digne dévot fait dévorer quarante enfans par des ours, parce que ces petits innocens l'avaient

appelé *tête chauve*. Laissons là cette nation atroce dans sa captivité de babylone et dans son esclavage sous les Romains, avec toutes les belles promesses de leur dieu *Adonis* ou *Adonaï*, qui avait si souvent assuré aux Juifs la domination de toute la terre. Enfin, sous le gouvernement sage des Romains, il naît un roi aux Hébreux; et ce roi, mes frères, ce shilo, ce messie, vous savez qui il est: c'est celui qui, ayant d'abord été mis dans le grand nombre de ces prophètes sans mission, qui, n'ayant pas le sacerdoce, se faisaient un métier d'être inspirés, a été, au bout de quelques centuries, regardé comme un Dieu. N'allons pas plus loin; voyons sur quels prétextes, sur quels faits, sur quels miracles, sur quelles prédictions, enfin sur quel fondement est bâtie cette dégoûtante et abominable histoire.

Second point.

O mon DIEU! si tu descendais toi-même sur la terre, si tu me commandais de croire ce tissu de meurtres, de vols, d'assassinats, d'inceستes commis par ton ordre et en ton nom, je te dirais: Non, ta sainteté ne veut pas que j'acquiesce à ces choses horribles qui t'outragent, tu veux m'éprouver sans doute.

Comment donc, vertueux et sages auditeurs, pourrions-nous croire cette affreuse histoire sur les témoignages misérables qui nous en restent!

Parcourons d'une manière sommaire ces livres

si fauſſement imputés à *Moïse* : je dis fauſſement, car il n'eſt pas poſſible que *Moïse* ait parlé de choſes arrivées long-temps après lui, et nul de nous ne croirait que les mémoires de *Guillaume*, prince d'Orange, fuſſent de ſa main, ſi dans ces mémoires il était parlé de faits arrivés après ſa mort. Parcourons, dis-je, ce qu'on nous raconte ſous le nom de *Moïse*. D'abord DIEU fait la lumière qu'il nomme *jour*, puis les ténèbres qu'il nomme *nuit*, et ce fut le premier jour. Ainſi il y eut des jours avant que le ſoleil fût fait.

Puis le ſixième jour, DIEU fait l'homme et la femme ; mais l'auteur oubliant que la femme était déjà faite, la tire enſuite d'une côte d'*Adam*. *Adam* et *Eve* ſont mis dans un jardin d'où il ſort quatre fleuves ; et parmi ces quatre fleuves il y en a deux, l'Euphrate et le Nil, qui ont leur ſource à mille lieues l'un de l'autre. Le ſerpent parlait alors comme l'homme ; il était le plus fin de animaux des champs, il perſuade à la femme de manger une pomme, et la fait ainſi chaſſer du paradis. Le genre humain ſe multiplie, et les enfans de DIEU deviennent amoureux des filles des hommes. Il y avait des géans ſur la terre, et DIEU ſe repentit d'avoir fait l'homme ; il voulut donc l'exterminer par le déluge ; mais il voulut ſauver *Noé*, et lui commanda de faire un vaiſſeau de trois cents coudées de bois de peuplier : dans ce ſeul vaiſſeau doivent entrer ſept paires de tous les animaux mondes, et deux des immondes ; il fallait donc les nourrir pendant dix mois que l'eau fut ſur la

terre. Or, vous voyez ce qu'il eût fallu pour nourrir quatorze éléphans, quatorze chameaux, quatorze bufles, autant de chevaux, d'ânes, d'élans, des cerfs, de daims, de ſerpens, d'autruches, enfin plus de deux mille eſpèces. Vous me demanderez où l'on avait pris l'eau pour l'élever ſur toute la terre, quinze coudées au-deſſus des plus hautes montagnes? Le texte répond que cela fut pris dans les cataractes du ciel. DIEU ſait où ſont ces cataractes. DIEU fait, après le déluge, une alliance avec *Noé* et avec tous les animaux; et pour confirmer cette alliance, il inſtitue l'arc-en-ciel.

Ceux qui écrivaient cela n'étaient pas, comme vous voyez, grands phyſiciens. Voilà donc *Noé* qui a une religion donnée de DIEU, et cette religion n'eſt ni juive ni chrétienne. La poſtérité de *Noé* veut bâtir une tour qui aille juſqu'au ciel; belle entrepriſe! DIEU la craint; il fait parler pluſieurs langues différentes en un moment aux ouvriers qui ſe diſperſent. Tout eſt dans cet ancien goût oriental.

C'eſt une pluie de feu qui change des villes en lac; c'eſt la femme de *Loth*, changée en une ſtatue de ſel; c'eſt *Jacob* qui ſe bat toute une nuit contre un ange, qui eſt bleſſé à la cuiſſe; c'eſt *Joſeph*, vendu eſclave en Egypte, qui devient premier miniſtre pour avoir expliqué un rêve. Soixante et dix perſonnes de ſa famille s'établiſſent en Egypte, et en deux cents quinze ans ſe multiplient, comme nous l'avons vu, juſqu'à deux millions. Ce ſont ces deux

millions d'Hébreux qui s'enfuient d'Egypte, et qui prennent le plus long pour avoir le plaisir de passer la mer à sec.

Mais ce miracle n'a rien d'étonnant, les magiciens de *Pharaon* en faisaient de fort beaux, ils changeaient comme lui une verge en serpent: ce qui est une chose toute simple.

Si *Moïse* changeait les eaux en sang, ainsi faisaient les sages de *Pharaon*. Il faisait naître des grenouilles, et eux aussi. Mais ils furent vaincus sur l'article des poux; les Juifs, en cette partie, en savaient plus que les autres nations.

Enfin, *Adonaï* fait mourir chaque premier-né d'Egypte pour laisser partir son peuple à son aise. La mer se sépare pour ce peuple, c'était bien le moins qu'on pût faire en cette occasion; tout le reste est de la même force. Ces peuples crient dans le désert. Quelques maris se plaignent de leurs femmes; aussitôt il se trouve une eau qui fait enfler et crever une femme qui aura forfait à son honneur. Ils n'ont ni pain ni pâte; on leur fait pleuvoir des cailles et de la manne. Leurs habits se conservent quarante ans, et croissent avec les enfans; il descend apparemment des habits du ciel pour les enfans nouveaux nés.

Un prophète du voisinage veut maudire ce peuple, mais son ânesse s'y oppose avec un ange, et l'ânesse parle très-raisonnablement et assez longtemps au prophète.

Ce peuple attaque-t-il une ville, les murailles tombent au son des trompettes, comme *Amphion* en bâtissait au son de sa flûte. Mais voici le plus

beau : cinq rois amorrhéens, c'eſt-à-dire cinq chefs de village, tâchent de s'oppoſer aux ravages de *Joſué :* ce n'eſt pas aſſez qu'ils ſoient vaincus et qu'on en faſſe un grand carnage, le ſeigneur *Adonaï* fait pleuvoir ſur les fuyards une groſſe pluie de pierres. Ce n'eſt pas encore aſſez ; il échappe quelques fugitifs, et pour donner à *Iſraël* tout le temps de les pourſuivre, la nature ſuſpend ſes lois éternelles ; le ſoleil s'arrête à Gabaon et la lune ſur Aïalon. Nous ne comprenons pas trop comment la lune était de la partie, mais enfin les livres de *Joſué* ne permettent pas d'en douter, et il cite pour ſon garant le livre du *Droiturier*. Vous remarquerez, en paſſant, que ce livre du *Droiturier* eſt cité dans les Paralipomènes ; c'eſt comme ſi l'on vous donnait pour authentique un livre de *Charles-Quint* dans lequel on citerait *Puffendorf*. Mais paſſons de miracles en miracles, allons juſqu'à *Samſon*, repréſenté comme un fameux paillard ami de DIEU ; celui-là, parce qu'il n'était pas raſé, défait mille Philiſtins avec une mâchoire d'âne, et attache par la queue trois cents renards qu'il trouve à point nommé.

Il n'y a preſque pas une page qui ne préſente de pareils contes : ici c'eſt l'ombre de *Samuel* qui paraît à la voix d'une ſorcière ; là, c'eſt l'ombre d'un cadran, (ſuppoſé que ces miſérables euſſent des cadrans) qui recule de dix degrés à la prière d'*Ezéchias*, qui demande judicieuſement ce ſigne. Dieu lui donne le choix de faire avancer ou reculer l'heure, et le docte *Ezéchias* trouve

qu'il n'eſt pas difficile de faire avancer l'ombre, mais bien de la reculer.

C'eſt *Elie* qui monte au ciel dans un char de feu; ce ſont des enfans qui chantent dans une fournaiſe ardente; je n'aurais jamais fait ſi je voulais entrer dans le détail de toutes les extravagances inouïes dont ce livre fourmille; jamais le ſens commun ne fut attaqué avec tant d'indécence et de fureur.

Tel eſt, d'un bout à l'autre, cet ancien teſtament, le père du nouveau, père qui déſavoue ſon fils, et qui le tient pour un enfant bâtard et rebelle; car les Juifs, fidelles à la loi de *Moïſe*, regardent avec exécration le chriſtianiſme élevé ſur les débris de cette loi. Mais les chrétiens, à force de ſubtiliſer, ont voulu juſtifier le nouveau teſtament par l'ancien même; ainſi, ces deux religions ſe combattent avec les mêmes armes; elles appellent en témoignage les mêmes prophètes; elles atteſtent les mêmes prédictions.

Les ſiècles à venir qui auront vu paſſer ces ſiècles inſenſés, et qui peut-être, hélas! en reverront d'autres non moins indignes de DIEU et des hommes, pourront-ils croire que le judaïſme et le chriſtianiſme ſe ſoient appuyés ſur de tels fondemens, ſur ces prophéties? et quelles prophéties! Ecoutez: le prophète *Iſaïe* eſt appelé par le roi *Achas*, roi de Juda, pour lui faire quelques prédictions, ſelon la coutume vaine et ſuperſtitieuſe de tout l'Orient; car ces prophètes étaient, comme vous ſavez, des gens

qui se mêlaient de deviner pour gagner quelque chose, ainsi qu'il y en avait beaucoup en Europe dans le siècle passé, et sur-tout parmi le petit peuple. Le roi *Achas*, assiégé dans Jérusalem par *Salmanasar* qui avait pris Samarie, demanda donc au devin une prophétie et un signe; *Isaïe* lui dit: Voici le signe.

" Une fille sera engrossée, elle enfantera un fils „ qui aura nom *Emmanuel*; il mangera du beurre „ et du miel jusqu'à ce qu'il sache rejeter le mal „ et choisir le bien; et avant que cet enfant soit „ en état, la terre que tu as en détestation sera „ abandonnée par ses deux rois: et l'Eternel „ soufflera aux mouches qui sont sur les bords „ des ruisseaux d'Egypte et d'Assur: et le Seigneur „ prendra un rasoir de louage, et fera la barbe „ au roi d'Assur; il lui rasera la tête et le poil „ des pieds."

Après cette belle prédiction, rapportée dans *Isaïe*, et dont il n'est pas dit un mot dans le livre des Rois, le prophète lui commande d'abord d'écrire dans un grand rouleau qu'on se hâte de *butiner*: il hâte le pillage, puis en présence de témoins, il couche avec une fille et lui fait un enfant; mais au lieu de l'appeler *Emmanuel*, il lui donne le nom de *Maher Salabas*. Voilà, mes frères, ce que les chrétiens ont détourné en faveur de leur Christ: voilà la prophétie qui établit le christianisme. La fille à qui le prophète fait un enfant, c'est incontestablement la *Vierge Marie*: *Maher Salabas* c'est JESUS-CHRIST; pour le beurre et le miel, je ne sais pas ce que

c'eſt. Chaque devin prédit aux Juifs leur délivrance quand ils ſont captifs, et cette délivrance, c'eſt, ſelon les chrétiens, la Jéruſalem céleſte, et l'Egliſe de nos jours. Tout eſt prédiction chez les Juifs; mais chez les chrétiens tout eſt miracle, et toutes ces prédictions ſont des figures de JESUS-CHRIST.

Voici, mes frères, une de ces belles et éclatantes prédictions: le grand prophète *Ezéchiel* voit un vent d'Aquilon, et quatre animaux, et des roues de chryſolie toutes pleines d'yeux; et l'Eternel lui dit: *Lève-toi, mange un livre, et puis va-t-en enſuite.*

L'Eternel lui commande de dormir trois cents quatre-vingt-dix jours ſur le côté gauche, et enſuite quarante ſur le côté droit. L'Eternel le lie avec des cordes; ce prophète était aſſurément un homme à lier: nous ne ſommes pas au bout. Puis-je répéter ſans vomir ce que DIEU ordonne à *Ezéchiel?* il le faut. DIEU lui ordonne de manger du pain d'orge cuit avec de la merde. Croirait-on que le plus ſale faquin de nos jours pût imaginer de pareilles ordures! oui, mes frères, le prophète mange ſon pain d'orge avec ſes excrémens; il ſe plaint que ce déjeûné lui répugne un peu, et DIEU, par accommodement, lui permet de ne plus mêler à ſon pain que de la fiente de vache. C'eſt donc là un type, une figure de l'Egliſe de JESUS-CHRIST.

Après cet exemple, il eſt inutile d'en rapporter d'autres, et de perdre notre temps à combattre toutes les rêveries dégoûtantes et abominables

qui font le ſujet des diſputes entre les Juifs et les chrétiens : contentons-nous de déplorer l'aveuglement le plus à plaindre qui ait jamais offuſqué la raiſon humaine ; eſpérons que cet aveuglement finira comme tant d'autres ; et venons au nouveau teſtament, digne ſuite de ce que nous venons de dire.

Troiſième point.

C'eſt en vain que les Juifs furent un peu plus éclairés du temps d'*Auguſte* que dans les ſiècles barbares dont nous venons de parler : c'eſt en vain que les Juifs commencèrent à connaître l'immortalité de l'ame, dogme inconnu à *Moïſe ;* et les récompenſes de DIEU après la mort des juſtes, comme les punitions (quelles qu'elles ſoient) pour les méchans, dogme non moins ignoré de *Moïſe.* La raiſon n'en perça pas davantage chez le miſérable peuple, dont eſt ſortie cette religion chrétienne qui a été la ſource de tant de diviſions, de guerres civiles et de crimes ; qui a fait couler tant de ſang, et qui eſt partagée en tant de ſectes dans les coins de la terre où elle règne.

Il y eut toujours chez les Juifs des gens de la lie du peuple qui firent les prophètes pour ſe diſtinguer de la populace ; voici celui qui a fait le plus de bruit, et dont on a fait un dieu : voici le précis de ſon hiſtoire, en peu de paroles, telle qu'elle eſt rapportée dans les livres qu'on nomme Evangiles. Ne cherchons point dans quel temps ces livres ont été écrits, quoiqu'il ſoit évident qu'ils l'ont été après la ruine de Jéruſalem. Vous

ſavez avec quelle abſurdité les quatre auteurs ſe contrediſent, c'eſt une preuve démonſtrative de menſonges; hélas! nous n'avons pas beſoin de tant de preuves pour ruiner ce malheureux édifice; contentons-nous d'un récit court et fidelle.

D'abord on fait JESUS deſcendant d'*Abraham* et de *David*, et l'écrivain *Matthieu* compte quarante-deux générations en deux mille ans; mais dans ſon compte il ne s'en trouve que quarante et une, et dans cet arbre généalogique qu'il tire du livre des Rois, il ſe trompe encore lourdement en donnant *Joſias* pour père à *Jéchonias*.

Luc donne auſſi une généalogie, mais il met quarante-neuf générations depuis *Abraham*, et ce ſont des générations toutes différentes. Enfin, pour comble, ces générations ſont celles de *Joſeph*, et les évangéliſtes aſſurent que JESUS n'eſt pas fils de *Joſeph*. En vérité, ſerait-on reçu dans un chapitre d'Allemagne ſur de telles preuves de nobleſſe? et c'eſt du fils de DIEU dont il s'agit; et c'eſt DIEU lui-même qui eſt l'auteur de ce livre!

Matthieu dit que quand JESUS roi des Juifs fut né dans un étable dans la ville de Bethléem, trois mages, ou trois rois virent ſon étoile en Orient, qu'ils ſuivirent cette étoile, laquelle s'arrêta ſur Bethléem, et que le roi *Hérode* ayant entendu ces choſes, fit maſſacrer tous les petits enfans au-deſſous de deux ans: y a-t-il une horreur plus ridicule? *Matthieu* ajoute que le père et la mère amenèrent le petit enfant en Egypte, et

y reſtèrent juſqu'à la mort d'*Hérode*. *Luc* dit formellement le contraire : il remarque que *Joſeph* et *Marie* reſtèrent paiſiblement pendant ſix ſemaines à Bethléem ; qu'ils allèrent à Jéruſalem, de là à Nazareth, et que tous les ans ils allèrent à Jéruſalem.

Les évangéliſtes ſe contrediſent ſur le temps de la vie de JESUS, ſur les miracles, ſur le jour de la cène, ſur celui de ſa mort ; en un mot, ſur preſque tous les faits. Il y avait quarante-neuf évangiles faits par les chrétiens des premiers ſiècles, qui ſe contrediſaient tous encore davantage ; enfin l'on choiſit les quatre qui nous reſtent : mais quand même ils ſeraient tous d'accord, que d'inepties ! grands dieux, que de miſères ! que de choſes puériles et odieuſes !

La première aventure de JESUS, c'eſt-à-dire du fils de DIEU, c'eſt d'être enlevé par le diable ; car le diable, qui n'a point paru dans le livre de *Moïſe*, joue un grand rôle dans l'Evangile. Le diable donc emporte DIEU ſur une montagne dans le déſert ; il lui montre de là tous les royaumes de la terre. Quelle eſt cette montagne d'où l'on découvre tant de pays ? nous n'en ſavons rien.

Jean rapporte que JESUS va à une noce, et qu'il y change l'eau en vin, qu'il chaſſe du parvis du temple ceux qui vendaient des animaux pour les ſacrifices ordonnés par la loi.

Toutes les maladies étaient alors des poſſeſſions du diable ; et en effet JESUS donne pour miſſion à ſes apôtres de chaſſer les diables. Il délivre donc en paſſant un poſſédé qui avait une légion

de démons, et il fait entrer ces démons dans un troupeau de cochons qui se précipitent dans la mer de Thibériade : on peut croire que les maîtres de ces cochons, qui apparemment n'étaient pas juifs, ne furent pas contens de cette farce. Il guérit un aveugle, et cet aveugle voit des hommes comme si c'étaient des arbres. Il veut manger des figues en hiver, il en cherche sur un figuier, et n'en trouvant point, il maudit l'arbre et le fait sécher; et le texte ne manque pas d'ajouter prudemment : *Car ce n'était pas le temps des figues.*

Il se transforme durant la nuit, il fait venir *Moïse* et *Elie*... En vérité les contes de sorciers approchent ils de ces impertinences ? cet homme qui disait continuellement des injures aux pharisiens, qui les appellait *races vipères*, *sépulcres blanchis*, est enfin traduit par eux à la justice et supplicié avec deux voleurs; et les historiens ont le front de nous dire qu'à sa mort la terre a été couverte de ténèbres en plein midi, et en pleine lune, comme si tous les écrivains de ce temps-là n'auraient pas parlé d'un si étrange miracle.

Après cela il ne coûte rien de se dire ressuscité, et de prédire la fin du monde, qui n'est pourtant pas arrivée.

La secte de ce JESUS subsiste cachée, le fanatisme l'augmente; on n'ose pas d'abord faire de cet homme un Dieu, mais bientôt on s'encourage : je ne sais quelle métaphysique de *Platon* s'amalgame avec la secte nazaréenne, on fait

de JESUS le *logos*, le verbe-Dieu, puis consubstantiel à DIEU son père. On imagine la Trinité, et pour la faire croire on falsifie les premiers évangiles.

On ajoute un passage touchant cette vérité, de même qu'on falsifie l'historien *Josephe*, pour lui faire dire un mot de JESUS, quoique *Josephe* soit un historien trop grave pour avoir fait mention d'un tel homme. On va jusqu'à supposer des sibylles ; en un mot, point d'artifices, de fraudes, d'impostures que les nazaréens ne mettent en œuvre. Au bout de trois cents ans, ils viennent à bout de faire reconnaître ce JESUS pour un dieu ; et non contens de ce blasphème, ils poussent ensuite l'extravagance jusqu'à mettre ce dieu dans un morceau de pâte ; et tandis que leur dieu est mangé des souris, qu'on le digère, qu'on le rend avec les excrémens, ils soutiennent qu'il n'y a pas de pain dans leur hostie ; que c'est DIEU seul qui s'est mis à la place du pain, à la voix d'un homme. Toutes les superstitions viennent en foule inonder l'Eglise ; la rapine y préside ; on vend les indulgences ainsi que les bénéfices, et tout est à l'enchère.

Cette secte se partage en une multitude de sectes : dans tous les temps on se bat, on s'égorge, on s'assassine. A chaque dispute les rois, les princes sont massacrés.

Tel est le fruit, mes très-chers frères, de l'arbre de la croix, de la potence qu'on a divinisée.

Voilà donc pourquoi on ose faire venir DIEU sur la terre ! pour livrer l'Europe pendant des siècles au meurtre et au brigandage. Il est vrai que nos pères ont secoué une partie de ce joug affreux ; qu'ils se sont défaits de quelques erreurs, de quelques superstitions : mais, bon Dieu, qu'ils ont laissé l'ouvrage imparfait ! Tout nous dit qu'il est temps d'achever et de détruire de fond en comble l'idole dont nous avons à peine brisé quelques doigts. Déjà une foule de théologiens embrasse le socinianisme, qui approche beaucoup de l'adoration d'un seul Dieu, dégagée de superstition. L'Angleterre, l'Allemagne, nos provinces sont pleines de docteurs sages qui ne demandent qu'à éclater ; il y en a aussi un grand nombre dans d'autres pays ; pourquoi s'obstiner à enseigner ce qu'on ne croit pas, et se rendre coupable envers DIEU de ce péché énorme ?

On nous dit qu'il faut des mystères aux peuples, qu'il faut les tromper. Eh, mes frères, peut-on faire cet outrage au genre humain ! nos pères n'ont-ils pas déjà ôté aux peuples la transubstantiation, la confession auriculaire, les indulgences, les exorcismes, les faux miracles et les images ridicules ? Ce peuple n'est-il pas accoutumé à la privation de ces alimens de superstition ? il faut avoir le courage de faire quelques pas ; le peuple n'est pas si imbécille qu'on le pense ; il recevra, sans peine, un culte sage et simple, d'un Dieu unique, tel qu'on nous dit qu'*Abraham* et *Noé* le professaient, tel que tous les

sages de l'antiquité l'ont professé, tel qu'il est reçu à la Chine par tous les lettrés. Nous ne prétendons pas dépouiller les prêtres de ce que la libéralité des peuples leur a donné, mais nous voudrions que ces prêtres, qui se raillent presque tous secrétement des mensonges qu'ils débitent, se joignissent à nous pour prêcher la vérité. Qu'ils y prennent garde, ils offensent, ils déshonorent la Divinité, et alors ils la glorifieraient. Que de biens inestimables seraient produits par un si heureux changement! les princes et les magistrats en seraient mieux obéis, les peuples plus tranquilles, l'esprit de division et de haine dissipé. On offrirait à DIEU, en paix, les prémices de ses travaux; il y aurait certainement plus de probité sur la terre, car un grand nombre d'esprits faibles qui entendent tous les jours parler avec mépris de cette superstition chrétienne, qui savent qu'elle est tournée en ridicule par tant de prêtres même, s'imaginent, sans réfléchir, qu'il n'y a aucune religion, et sur ce principe ils s'abandonnent à des excès. Mais lorsqu'ils connaîtront que la secte chrétienne n'est en effet que le pervertissement de la religion naturelle; lorsque la raison, libre de ses fers, apprendra au peuple qu'il n'y a qu'un DIEU, que ce DIEU est le père commun de tous les hommes qui sont frères, que ces frères doivent être, les uns envers les autres, bons et justes, qu'ils doivent exercer toutes les vertus; que DIEU étant bon et juste, doit récompenser les vertus et punir les crimes; certe, mes frères, les hommes seront plus gens de bien en étant moins superstitieux.

Nous commençons par donner cet exemple en secret, et nous espérons qu'il sera suivi en public.

Puisse le grand DIEU qui m'écoute, et qui assurément ne peut être né d'une fille, ni être mort à une potence, ni être mangé dans un morceau de pâte, ni avoir inspiré ce livre rempli de contradictions, de démence et d'horreur; puisse ce DIEU créateur de tous les mondes, avoir pitié de cette secte de chrétiens qui le blasphèment. Puisse-t-il les ramener à la religion sainte et naturelle, et répandre sa bénédiction sur les efforts que nous fesons pour le faire adorer. *Amen.*

SERMON
DU RABIN AKIB,

Prononcé à Smyrne le 20 novembre 1761.

TRADUIT DE L'HEBREU. (*)

MES CHERS FRERES,

NOUS avons appris le sacrifice de quarante-deux victimes humaines, que les sauvages de Lisbonne ont fait publiquement au mois d'*Etanim*, (*a*) l'an 1691 depuis la ruine de Jérusalem. Ces sauvages appellent de telles exécutions des *actes de foi*. Mes frères, ce ne sont pas des actes de charité. Elevons nos cœurs à l'Eternel. (*b*)

Il y a eu dans cette épouvantable cérémonie trois hommes brûlés, de ceux que les Européens appellent *moines*, et que nous nommons *kalenders*; deux musulmans et trente-sept de nos frères condamnés.

Nous n'avons encore d'autres relations authentiques que l'*Accordao dos inquisidores contra o padre Gabriel Malagrida jesuita*. Le reste ne nous est connu que par les lettres lamentables de nos frères d'Espagne.

(*) On le croit de la même main que la *Défense du lord Bolingbroke*.

(*a*) C'est le mois d'Auguste des Hébreux, nommé *Août* chez les Francs.

(*b*) C'est un refrain usité dans les sermons des rabins.

Hélas! voyez d'abord par cet *Accordao*, à quelle dépravation DIEU abandonne tant de peuples de l'Europe. On accusait *Malgrida jesuita* d'avoir été le complice de l'assassinat du roi de Portugal. Le conseil de justice suprême, établi par le roi, avait déclaré ce kalender atteint et convaincu d'avoir exhorté, au nom de DIEU, les assassins à se venger, par le meurtre de ce prince, d'une entreprise contre leur honneur; d'avoir encouragé les coupables par le moyen de la confession, selon l'usage trop ordinaire d'une partie de l'Europe, et de leur avoir dit expressément qu'il n'y avait pas même un péché véniel à tuer leur souverain.

Dans quel pays de la terre un homme accusé d'un tel crime n'eût-il pas été solennellement jugé par la justice ordinaire du prince, confronté avec ses complices, et exécuté à mort selon les lois?

Qui le croirait, mes frères? le roi de Portugal n'a pas le droit de faire condamner par ses juges un kalender accusé de parricide! il faut qu'il en demande la permission à un rabin latin établi dans la ville de Rome; et ce rabin latin la lui a refusée! Ce roi a été obligé de remettre l'accusé à des kalenders portugais, qui ne jugent, disent-ils, que les crimes contre DIEU; comme si DIEU leur avait donné des patentes pour connaître souverainement de ce qui l'offense; et comme s'il y avait un plus grand crime contre DIEU même que d'assassiner un souverain, que nous regardons comme son image.

Sachez, mes frères, que les kalenders n'ont

pas

pas seulement interrogé *Malagrida* sur la complicité du parricide. C'est une petite faute mondaine, disent-ils, laquelle est absorbée dans l'immensité des crimes contre la majesté divine.

Malagrida a donc été convaincu d'avoir dit *qu'une femme, nommée Annah, avait été autrefois sanctifiée dans le ventre de sa mère; que sa fille lui parla avant de venir au monde, que Marie reçut plusieurs visions de l'ange messager Gabriel, qu'il y aura trois ante-christs, dont le dernier naîtra à Milan d'un kalender et d'une kalendresse, et que pour lui Malagrida, il est un Jean-B...* (c)

Voilà pourquoi ce pauvre jésuite, âgé de soixante-quinze ans, a été brûlé publiquement à Lisbonne. Elevons nos cœurs à l'Eternel!

S'il n'y avait eu que *Malagrida jesuita* de condamné aux flammes, nous ne vous en parlerions pas dans cette sainte synagogue. Peu nous importe que des kalenders aient ars un kalender jésuite. Nous savons assez que ces thérapeutes d'Europe ont souvent mérité ce supplice; c'est un des malheurs attachés aux sectes de ces barbares: leurs histoires sont remplies des crimes de leurs derviches; et nous savons assez combien leurs disputes fanatiques ont ensanglanté de trônes. Toutes les fois qu'on a vu des princes assassinés en Europe, la superstition de ces peuples a toujours aiguisé le poignard. Le savant aumônier de monsieur le consul de France à Smyrne, compte

(c) *Malagrida* s'est dit *Jean-Baptiste*, comme plusieurs convulsionnaires à Paris, et plusieurs prophètes à Londres se sont dits *Elie*.

quatre-vingt-quatorze rois, ou empereurs, ou princes, mis à mort par les querelles de ces malheureux, ou par les propres mains des faquirs, ou par celles de leurs pénitens. Pour le nombre de seigneurs et de citoyens que ces superstitions ont fait massacrer, il est immense; et de tant d'assassinats horribles, il n'en est aucun qui n'ait été médité, encouragé, sanctifié dans le sacrement qu'ils appellent de *Confession*.

Vous savez, mes frères, que les premiers chrétiens imitèrent d'abord notre louable coutume de nous accuser devant DIEU de nos fautes, de nous confesser pécheurs dans notre temple. Six siècles après la destruction de ce saint temple, les archimandrites d'Europe imaginèrent d'obliger leurs faquirs à se confesser à eux secrétement deux fois l'année. Quelques siècles après, on obligea des gens du monde à en faire autant. Figurez-vous quelle autorité dangereuse cette coutume donna à ceux qui voulurent en abuser. Les secrets des familles furent entre leurs mains, les femmes furent soustraites au pouvoir de leurs maris, les enfans à celui de leurs pères; le feu de la discorde fut allumé dans les guerres civiles par les confesseurs qui étaient d'un parti, et qui refusaient l'absolution à ceux du parti contraire.

Enfin, ils persuadèrent à leurs pénitens que DIEU leur commandait d'aller tuer les princes qui mécontentaient leurs archimandrites. Hier, mes frères, l'aumônier de monsieur le consul nous montra dans l'histoire de la petite nation des Franes, qui vit dans un coin du monde, au bout de l'Occident, et qui n'est pas sans mérite; il nous

montra, dis-je, un faquir nommé *Clément*, qui reçut de son prieur, nommé *Bourgoin*, l'ordre exprès en confession d'aller assassiner son roi légitime, qui s'appelait, je crois, *Henri III*. En vérité, dans le peu que j'ai lu moi-même de l'histoire des nations voisines, j'ai cru lire celle des anthropophages. Elevons nos cœurs à l'Eternel!

Mes frères, outre le moine *Malagrida* que les sauvages ont brûlé, il y a encore eu deux autres moines de brûlés, dont j'ignore le nom et les péchés. DIEU veuille avoir leur ame!

Puis on a brûlé deux musulmans. La charité nous ordonne de lever les épaules, d'être saisis d'horreur et de prier pour eux. Vous savez que quand les musulmans eurent conquis toute l'Espagne par leurs cimeterres, ils ne molestèrent personne, ne contraignirent personne à changer de religion, et qu'ils traitèrent les vaincus avec humanité, aussi-bien que nous autres Israélites. Vos yeux sont témoins avec quelle bonté les Turcs en usent aujourd'hui avec les chrétiens grecs, les chrétiens nestoriens, les chrétiens papistes, les disciples de Jean, les anciens parsis ignicoles, et nous humbles serviteurs de *Moïse*. Cet exemple d'humanité n'a pu attendrir les cœurs des sauvages qui habitent cette petite langue de terre du Portugal. Deux musulmans ont été livrés aux tourmens les plus cruels, parce que leurs pères et leurs grands-pères avaient un peu moins de prépuce que les Portugais; qu'ils se lavaient trois fois par jour, tandis que les Portugais ne se lavent qu'une fois par semaine; qu'ils nomment

Allah l'être éternel que les Portugais appellent *Dios*, et qu'ils mettent le pouce auprès de leurs oreilles quand ils récitent leurs prières. Ah! mes frères, quelle raiſon pour brûler des hommes!

L'aumônier de monſieur le conſul m'a fait voir une pancarte d'un grand rabin du pays des Francs, dont le nom finit en *ic*, (*) et qui réſide en un bourg ou ville appelé *Soiſſons*. Ce bon rabin dit dans ſa pancarte, intitulée *mandement*, qu'on doit regarder tous les hommes comme frères, et qu'un chrétien doit aimer un turc. Vive ce bon rabin!

Puiſſent tous les enfans d'*Adam*, blancs, rouges, noirs, gris, baſanés, barbus ou ſans barbe, entiers ou châtrés, penſer à jamais comme lui! et que les fanatiques, les ſuperſtitieux, les perſécuteurs deviennent hommes! Elevons nos cœurs à l'Eternel!

Mes frères, il eſt temps de répandre des larmes ſur nos trente-ſept iſraélites qu'on a aſſaſſinés dans l'acte de foi. Je ne dis pas qu'ils aient tous été brûlés à petit feu. On nous mande qu'il y en a eu trois de fouettés juſqu'à la mort, et deux de renvoyés en priſon. Reſte à trente-deux conſumés par les flammes dans ce ſacrifice des ſauvages.

Quel était leur crime? point d'autre que celui d'être nés. Leurs pères les engendrèrent dans la religion que leurs aïeux ont profeſſée depuis quatre mille ans. Ils ſont nés iſraélites, ils ont célébré le phaſé dans leurs caves; et voilà l'unique raiſon pour laquelle les Portugais les ont brûlés.

(*) *Berwic de ſitz-james.*

Nous n'apprenons pas que tous nos frères aient été mangés après avoir été jetés dans le bûcher : mais nous devons le préſumer de deux jeunes garçons de quatorze ans qui étaient fort gras, et d'une fille de douze qui avait beaucoup d'embonpoint et qui était très-appétiſſante.

Croiriez-vous que tandis que les flammes dévoraient ces innocentes victimes, les inquiſiteurs et les autres ſauvages chantaient nos propres prières ? Le grand inquiſiteur entonna lui-même le makib de notre bon roi *David*, qui commence par ces mots : *Ayez pitié de moi, ô mon* DIEU, *ſelon votre grande miſéricorde!*

C'eſt ainſi que ces monſtres impitoyables invoquaient le DIEU de la clémence et de la bonté, le DIEU pardonneur, en commettant le crime le plus atroce et le plus barbare, exerçant une cruauté que les démons dans leur rage ne voudraient pas exercer contre les démons leurs confrères. C'eſt ainſi que par une contradiction auſſi abſurde que leur fureur eſt abominable, ils offrent à DIEU nos makibs (nos pſeaumes) ; ils empruntent notre religion même, en nous puniſſant d'être élevés dans notre religion. Elevons nos cœurs à l'Eternel !

Ce qui précède peut être regardé comme le premier point du ſermon prononcé par le rabin Akib; ce qui ſuit, comme le ſecond.

O tigres dévots ! panthères fanatiques ! qui avez un ſi grand mépris pour votre ſecte, que vous penſez ne la pouvoir ſoutenir que par des bourreaux ! ſi vous étiez capables de raiſon je vous

interrogerais, je vous demanderais pourquoi vous nous immolez, nous qui ſommes les pères de vos pères?

Que pourriez-vous répondre, ſi je vous diſais: Votre Dieu était de notre religion? Il naquit juif; il fut circoncis comme tous les autres juifs, il reçut de votre aveu le baptême du juif *Jean*, lequel était une antique cérémonie juive, une ablution en uſage, une cérémonie à laquelle nous ſoumettons nos néophytes; il accomplit tous les devoirs de notre antique loi; il vécut juif, il mourut juif, et vous nous brûlez parce que nous ſommes juifs.

J'en atteſte vos livres mêmes: JESUS a-t-il dit dans un ſeul endroit que la loi de *Moïſe* était mauvaiſe ou fauſſe? l'a-t-il abrogée? ſes premiers diſciples ne furent-ils pas circoncis? *Pierre* ne s'abſtenait-il pas des viandes défendues par notre loi, lorſqu'il mangeait avec les Iſraélites? *Paul* étant apôtre ne circoncit-il pas lui-même quelques-uns de ſes diſciples? Ce *Paul* n'alla-t-il pas ſacrifier dans notre temple, ſelon vos propres écrits? Qu'étiez-vous autre choſe dans le commencement qu'une partie de nous-mêmes, qui s'en eſt ſéparée avec le temps.

Enfans dénaturés, nous ſommes vos pères, nous ſommes les pères des muſulmans. Une mère reſpectable et malheureuſe a eu deux filles, et ces deux filles l'ont chaſſée de la maiſon; et vous nous reprochez de ne plus habiter cette maiſon détruite! Vous nous faites un crime de notre infortune, vous nous en puniſſez. Mais ces Parſis,

ces mages plus anciens que nous, ces premiers Perſans qui furent autrefois nos vainqueurs et nos maîtres, et qui nous apprirent à lire et à écrire, ne ſont-ils pas diſperſés comme nous ſur la terre ? Les Banians, plus anciens que les Parſis, ne ſont-ils pas épars ſur les frontières des Indes, de la Perſe, de la Tartarie, ſans jamais ſe confondre avec aucune nation, ſans épouſer jamais de femmes étrangères ! Que dis-je ! vos chrétiens, gens vivans paiſiblement ſous le joug du grand padisha des Turcs, épouſent-ils jamais des muſulmanes ou des filles du rite latin ? Quels avantages prétendez-vous donc tirer de ce que nous vivons parmi les nations ſans nous incorporer à elles ?

Votre démence va juſqu'à dire que nous ne ſommes diſperſés que parce que nos pères condamnèrent au ſupplice celui que vous adorez. Ignorans que vous êtes ! pouvez-vous ne pas voir qu'il ne fut condamné que par les Romains ? nous n'avions point alors le droit du glaive ; nous étions gouvernés par *Quirinus*, par *Varus*, par *Pilatus* ; car, Dieu merci, nous avons preſque toujours été eſclaves. Le ſupplice de la croix était inuſité chez nous. Vous ne trouverez pas dans nos hiſtoires un ſeul exemple d'un homme crucifié, ni la moindre trace de ce châtiment. Ceſſez donc de perſécuter une nation entière pour un événement dont elle ne peut être reſponſable.

Je ne veux que vos propres livres pour vous confondre. Vous avouez que JESUS appelait publiquement nos phariſiens et nos prêtres,

races de vipères, *sépulcres blanchis*. Si quelqu'un parmi nous allait continuellement par les rues de Rome appeler le pape et les cardinaux *vipères et sépulcres*, le souffrirait-on ? Les pharisiens, il est vrai, dénoncèrent JESUS au gouverneur romain, qui le fit périr du supplice usité chez les Romains. Est-ce une raison pour brûler des négocians juifs et leurs filles dans Lisbonne ?

Je sais que les barbares, pour colorer leur cruauté, nous accusent d'avoir pu connaître la divinité de JESUS-CHRIST, et de ne l'avoir pas connue. J'en appelle aux savans de l'Europe, car il y en a quelques-uns : JESUS dans leur évangile s'appelle quelquefois *fils de* DIEU, *fils de l'homme*, mais jamais DIEU ; jamais *Paul* ne lui a donné ce titre.

Fils de l'homme est une expression très-ordinaire dans notre langue. Fils de DIEU signifie *homme juste*, comme *belial* signifie *méchant*. Pendant trois cents ans JESUS fut bien reçu par les chrétiens comme médiateur envoyé de DIEU, comme la plus parfaite des créatures. Ce ne fut qu'au concile de Nicée que la majorité des évêques constata sa divinité, malgré les oppositions des trois quarts de l'empire. Si donc les chrétiens eux-mêmes ont nié si long-temps sa divinité, s'il y a même encore des sociétés chrétiennes qui la nient, par quel étrange renversement d'esprit peut-on nous punir de la méconnaître ? Elevons nos cœurs à l'Eternel !

Nous ne récriminons point ici contre plusieurs sectes de chrétiens : nous laissons les reproches

qu'elles se font les unes aux autres d'avoir falsifié tant de livres et de passages, d'avoir supposé des oracles de sibylles, des lettres de JESUS, des lettres de *Pilate*, des lettres de *Sénèque* à *Paul*, et d'avoir forgé tant de miracles: leurs sectes se font sur toutes ces prévarications plus de reproches que nous ne pourrions leur en faire.

Je me borne à une seule question que je leur ferai. Si quelqu'un sortant d'un *auto-da-fé* me dit qu'il est chrétien, je lui demanderai en quoi il peut l'être? JESUS n'a jamais pratiqué ni fait pratiquer la confession auriculaire; sa pâque n'est certainement point celle d'un Portugais. Trouvera-t-on l'extrême-onction, l'ordre, etc. dans l'évangile? Il n'institua ni cardinaux, ni pape, ni dominicains, ni promoteurs, ni inquisiteurs; il ne fit brûler personne; il ne recommanda que l'observation de la loi, l'amour de DIEU et du prochain, à l'exemple de nos prophètes. S'il reparaissait aujourd'hui au monde, se reconnaîtrait-il dans un seul de ceux qui se nomment *chrétiens?*

Nos ennemis nous font aujourd'hui un crime d'avoir volé les Egyptiens, d'avoir égorgé plusieurs petites nations dans les bourgs dont nous nous emparâmes, d'avoir été d'infames usuriers, d'avoir aussi immolé des hommes, d'en avoir même mangé, comme dit *Ezéchiel*. Nous avons été un peuple barbare, superstitieux, ignorant, absurde, je l'avoue: mais serait-il juste d'aller aujourd'hui brûler le pape et tous les monsignori de Rome, parce que les premiers Romains

enlevèrent les Sabines et dépouillèrent les Samnites ?

Que les prévaricateurs, qui dans leur propre loi ont besoin de tant d'indulgence, cessent donc de persécuter, d'exterminer ceux qui comme hommes sont leurs frères, et qui comme Juifs sont leurs pères. Que chacun serve DIEU dans la religion où il est né sans vouloir arracher le cœur à son voisin pour des disputes où personne ne s'entend. Que chacun serve son prince et sa patrie, sans jamais employer le prétexte d'obéir à DIEU pour désobéir aux lois. O ! *Adonaï*, qui nous as créés tous, qui ne veux pas le malheur de tes créatures ! DIEU, père commun ; DIEU de miséricorde, fais qu'il n'y ait plus sur ce petit globe, sur ce moindre de tes mondes, ni fanatiques, ni persécuteurs. Elevons nos cœurs à l'Eternel ! *Amen.*

HOMELIES

Prononcées à Londres en 1765, dans une assemblée particulière.

PREMIERE HOMELIE.

Sur l'athéisme.

MES FRERES,

PUISSENT mes paroles passer de mon cœur dans le vôtre! puissé-je écarter les vaines déclamations, et n'être point un comédien en chaire, qui cherche à faire applaudir sa voix, ses gestes et sa fausse éloquence! je n'ai pas l'insolence de vous instruire; j'examine avec vous la vérité. Ce n'est ni l'espérance des richesses et des honneurs, ni l'attrait de la considération, ni la passion effrénée de dominer sur les esprits, qui anime ma faible voix. Choisi par vous pour m'éclairer avec vous, et non pour parler en maître, voyons ensemble dans la sincérité de nos cœurs ce que la raison, de concert avec l'intérêt du genre-humain, nous ordonne de croire et de pratiquer. Nous devons commencer par l'existence d'un DIEU. Ce sujet a été traité chez toutes les nations, il est épuisé; c'est par cette raison-là même que je vous en parle, car vous préviendrez tout ce que je vous dirai; nous nous affermirons ensemble dans la connaissance de notre premier devoir; nous sommes ici des enfans assemblés pour nous entretenir de notre père.

C'eſt une belle démarche de l'eſprit humain, un élancement divin de notre raiſon, ſi j'oſe ainſi parler, que cet ancien argument: *j'exiſte; donc quelque choſe exiſte de toute éternité.* C'eſt embraſſer tous les temps du premier pas et du premier coup d'œil. Rien n'eſt plus grand mais rien n'eſt plus ſimple: cette vérité eſt auſſi démontrée que les propoſitions les plus claires de l'arithmétique et de la géométrie; elle peut étonner un moment un eſprit inattentif, mais elle le ſubjugue invinciblement le moment d'après; enfin elle n'a été niée par perſonne; car à l'inſtant qu'on réflechit, on voit évidemment que ſi rien n'exiſtait de toute éternité, tout ſerait produit par le néant; notre exiſtence n'aurait nulle cauſe; ce qui eſt une contradiction abſurde.

Nous ſommes intelligens, donc il y a une intelligence éternelle. L'univers ne nous atteſte-t-il pas qu'il eſt l'ouvrage de cette intelligence? Si une ſimple maiſon bâtie ſur la terre, ou un vaiſſeau qui fait ſur les mers le tour de notre petit globe, prouve invinciblement l'exiſtence d'un ouvrier, le cours des aſtres et toute la nature démontrent l'exiſtence de leur auteur.

Non, me répond un partiſan de *Strabon* ou de *Zénon*, le mouvement eſt eſſentiel à la matière; toutes les combinaiſons ſont poſſibles avec le mouvement: donc dans un mouvement éternel il fallait abſolument que la combinaiſon de l'univers actuel eût ſa place. Jetez mille dés pendant l'éternité, il faudra que la chance de mille ſurfaces ſemblables arrive, et on aſſigne même ce qu'on doit parier pour et contre.

Ce sophisme a souvent étonné des esprits sages et confondu les superficiels. Mais voyons s'il n'est pas une illusion trompeuse.

Premièrement il n'y a nulle preuve que le mouvement soit essentiel à la matière; au contraire, tous les sages conviennent qu'elle est indifférente au mouvement et au repos, et un seul atome ne remuant pas de sa place, détruit l'opinion de ce mouvement essentiel.

Secondement, quand même il serait nécessaire que la matière fût en motion, comme il est nécessaire qu'elle soit figurée, cela ne prouverait rien contre l'intelligence qui dirige son mouvement et qui modèle ses diverses figures.

Troisièmement l'exemple de mille dés qui amènent une chance est bien plus étranger à la question qu'on ne croit. Il ne s'agit pas de savoir si le mouvement rangera différemment des cubes; il est sans doute très-possible que mille dés amènent mille *six* ou mille *as*; quoique cela soit très-difficile. Ce n'est-là qu'un arrangement de matière sans aucun dessein, sans organisation, sans utilité. Mais que le mouvement seul produise des êtres pourvus d'organes, dont le jeu est incompréhensible; que ces organes soient toujours proportionnés les uns aux autres; que des efforts innombrables produisent des effets innombrables dans une régularité qui ne se dément jamais; que tous les êtres vivans produisent leurs semblables; que le sentiment de la vue, qui au fond n'a rien de commun avec les yeux, s'exerce toujours quand les yeux reçoivent les rayons qui partent des objets;

que le sentiment de l'ouïe, qui est totalement étranger à l'oreille, nous fasse à tous entendre les mêmes sons quand l'oreille est frappée des vibrations de l'air; c'est-là le véritable nœud de la question; c'est-là ce que nulle combinaison ne peut opérer sans un artisan. Il n'y a nul rapport des mouvemens de la matière au sentiment, encore moins à la pensée. Une éternité de tous les mouvemens possibles ne donnera jamais ni une sensation ni une idée; et qu'on me le pardonne, il faut avoir perdu le sens ou la bonne foi, pour dire que le seul mouvement de la matière fait des êtres sentans et pensans.

Aussi *Spinosa*, qui raisonnait méthodiquement, avouait-il qu'il y a dans le monde une intelligence universelle.

Cette intelligence, dit-il avec plusieurs philosophes, existe nécessairement avec la matière; elle en est l'ame; l'une ne peut être sans l'autre. L'intelligence universelle brille dans les astres, nage dans les élémens, pense dans les hommes, végète dans les plantes: *Mens agitat molem et magno se corpore miscet.*

Ils sont donc forcés de reconnaître une intelligence suprême: mais ils la font aveugle et purement mécanique; ils ne la reconnaissent point comme un principe libre, indépendant, et puissant.

Il n'y a selon eux qu'une seule substance; et une substance n'en peut produire une autre. Cette substance est l'universalité des choses, qui est à la fois pensante, sentante, étendue, figurée.

Mais raisonnons de bonne foi: n'apercevons-

nous pas un choix dans tout ce qui existe? pourquoi y a-t-il un certain nombre d'espèces? ne pourrait-il pas évidemment en exister moins? ne pourrait-il pas en exister davantage? pourquoi, dit le judicieux *Clarke*, les planètes tournent-elles en un sens plutôt qu'en un autre? j'avoue que parmi d'autres argumens plus forts, celui-ci me frappe vivement: Il y a un choix; donc il y a un maître qui agit par sa volonté.

Cet argument est encore combattu par nos adversaires. Vous les entendez dire tous les jours: Ce que vous voyez est nécessaire, puisqu'il existe. Hé bien, leur répondrai-je, tout ce qu'on pourra déduire de votre supposition, c'est que pour former le monde il était nécessaire que l'intelligence suprême fît un choix; ce choix est fait; nous sentons, nous pensons en vertu des rapports que DIEU a mis entre nos perceptions et nos organes. Examinez d'un côté des nerfs et des fibres, de l'autre des pensées sublimes: et avouez qu'un être suprême peut seul allier des choses si dissemblables.

Quel est cet être? existe-t-il dans l'immensité? l'espace est-il un de ses attributs? est-il dans un lieu, ou en tous lieux, ou hors d'un lieu? puisse-t-il me préserver à jamais d'entrer dans ces subtilités métaphysiques! J'abuserais trop de ma faible raison, si je cherchais à comprendre pleinement l'être qui par sa nature et par la mienne doit m'être incompréhensible. Je ressemblerais à un insensé, qui sachant qu'une maison a été bâtie par un

architecte, croirait que cette seule notion suffit pour connaitre à fond sa personne.

Bornons donc notre insatiable et inutile curiosité; attachons-nous à notre véritable intérêt. L'artisan suprême qui a fait le monde et nous, est-il notre maître? est-il bienfesant? lui devons-nous de la reconnaissance?

Il est notre maître sans doute: nous sentons à tous momens un pouvoir aussi invisible qu'irrésistible. Il est notre bienfaiteur, puisque nous vivons. Notre vie est un bienfait, puisque nous aimons tous la vie, quelque misérable qu'elle puisse devenir. Le soutien de cette vie nous a été donné par cet être suprême et incompréhensible, puisque nul de nous ne peut former la moindre des plantes, dont nous tirons la nourriture qu'il nous donne, et puisque même nul de nous ne sait comment ces végétaux se forment.

L'ingrat peut dire qu'il fallait absolument que DIEU nous fournît des alimens, s'il voulait que nous existassions un certain temps. Il dira, nous sommes des machines qui se succèdent les unes aux autres, et dont la plupart tombent brisées et fracassées dès les premiers pas de leur carrière. Tous les élémens conspirent à nous détruire, et nous allons par les souffrances à la mort. Tout cela n'est que trop vrai. Mais aussi il faut convenir que s'il n'y avait qu'un seul homme qui eût reçu de la nature un corps sain et robuste, un sens droit, un cœur honnête, cet homme aurait de grandes grâces à rendre à son auteur. Or certainement, il y a beaucoup

d'hommes

d'hommes à qui la nature a fait ces dons : ceux-là du moins doivent regarder DIEU comme bienfesant.

A l'égard de ceux que le concours des lois éternelles, établies par l'être des êtres, a rendu misérables, que pouvons-nous faire, sinon les secourir ? Que pouvons-nous dire, sinon que nous ne savons pas pourquoi ils sont misérables ?

Le mal inonde la terre. Qu'en inférerons-nous par nos faibles raisonnemens ? qu'il n'y a point de DIEU ? mais il nous a été démontré qu'il existe. Dirons-nous que ce DIEU est méchant ? mais cette idée est absurde, horrible, contradictoire. Soupçonnerons-nous que DIEU est impuissant, et que celui qui a si bien organisé tous les astres, n'a pu bien organiser tous les hommes ? cette supposition n'est pas moins intolérable. Dirons-nous qu'il y a un mauvais principe qui altère les ouvrages d'un principe bienfesant, ou qui en produit d'exécrables ? mais pourquoi ce mauvais principe ne dérange-t-il pas le cours du reste de la nature ? pourquoi s'acharnerait-il à tourmenter quelques faibles animaux sur un globe si chétif, pendant qu'il respecterait les autres ouvrages de son ennemi ? comment n'attaquerait-il pas DIEU dans ces millions de mondes qui roulent régulièrement dans l'espace ? comment deux dieux, ennemis l'un de l'autre, seraient-ils chacun également l'être nécessaire ? comment subsisteraient-ils ensemble ?

Prendrons-nous le parti de l'optimisme ? ce n'est au fond que celui d'une fatalité désespérante.

Le lord *Shaftesbury*, l'un des plus hardis philosophes d'Angleterre, accrédita le premier ce triste système. *Les lois*, dit-il, *du pouvoir central et de la végétation ne seront point changées pour l'amour d'un chétif et faible animal, qui, tout protégé qu'il est par ces mêmes lois, sera bientôt réduit par elles en poussière.*

L'illustre lord *Bolingbroke* est allé beaucoup plus loin; et le célèbre *Pope* a osé redire que le bien général est composé de tous les maux particuliers.

Le seul exposé de ce paradoxe en démontre le fausseté. Il serait aussi raisonnable de dire que la vie est le résultat d'un nombre infini de morts, que le plaisir est formé de toutes les douleurs, et que la vertu est la somme de tous les crimes.

Le mal physique et le mal moral sont l'effet de la constitution de ce monde, sans doute; et cela ne peut être autrement. Quand on dit que *tout est bien*, cela ne veut dire autre autre chose sinon, que tout est arrangé suivant des lois physiques; mais assurément tout n'est pas bien pour la foule innombrable des êtres qui souffrent, et de ceux qui font souffrir les autres. Tous les moralistes l'avouent dans leurs discours; tous les hommes le crient dans les maux dont ils sont les victimes.

Quel exécrable soulagement prétendez-vous donner à des malheureux persécutés et calomniés, expirans dans les tourmens, en leur disant: *Tout est bien; vous n'avez rien à espérer de mieux.* Ce serait un discours à tenir à ces êtres qu'on suppose éternellement coupables, et qu'on

dit nécessairement condamnés avant le temps à des supplices éternels.

Le stoïcien qu'on prétend avoir dit dans un violent accès de goutte : *Non, la goutte n'est point un mal*, avait un orgueil moins absurde que ces prétendus philosophes, qui dans la pauvreté, dans la persécution, dans le mépris, dans toutes les horreurs de la vie la plus misérable, ont encore la vanité de crier : *Tout est bien.* Qu'ils aient de la résignation, à la bonne heure, puisqu'ils feignent de ne vouloir pas de compassion ; mais qu'en souffrant, et en voyant presque toute la terre souffrir, ils disent : *Tout est bien sans aucune espérance de mieux*, c'est un délire déplorable.

Supposerons-nous enfin qu'un être suprême, nécessairement bon, abandonne la terre à quelque être subalterne qui la ravage, à un géolier qui nous met à la torture ? Mais c'est faire de DIEU un tyran lâche, qui n'osant commettre le mal par lui-même, le fait continuellement commettre par ses esclaves.

Quel parti nous reste-t-il donc à prendre ? n'est-ce pas celui que tous les sages de l'antiquité embrassèrent dans les Indes, dans la Chaldée, dans l'Egypte, dans la Grèce, dans Rome ? celui de croire que DIEU nous fera passer de cette malheureuse vie à une meilleure, qui fera le développement de notre nature ? Car enfin il est clair que nous avons éprouvé déjà différentes sortes d'existence. Nous étions avant qu'un nouvel assemblage d'organes nous contînt dans

la matrice; notre être pendant neuf mois fut très-différent de ce qu'il était auparavant; l'enfance ne reſſembla point à l'embryon; l'âge mûr n'eut rien de l'enfance: la mort peut nous donner une manière différente d'exiſter.

Ce n'eſt-là qu'une eſpérance, me crient des infortunés qui ſentent et qui raiſonnent; vous nous renvoyez à la boîte de *Pandore;* le mal eſt réel, et l'eſpérance peut n'être qu'une illuſion; le malheur et le crime aſſiégent la vie que nous avons, et vous nous parlez d'une vie que nous n'avons pas, que nous n'aurons peut-être pas, et dont nous n'avons aucune idée. Il n'eſt aucun rapport de ce que nous ſommes aujourd'hui, avec ce que nous étions dans le ſein de nos mères: quel rapport pourrions-nous avoir dans le ſépulcre avec notre exiſtence préſente?

Les Juifs, que vous dites avoir été conduits par DIEU même, ne connurent jamais cette autre vie. Vous dites que DIEU leur donna des lois, et dans ces lois il ne ſe trouve pas un ſeul mot qui annonce les peines et les récompenſes après la mort. Ceſſez donc de préſenter une conſolation chimérique à des calamités trop véritables.

Mes frères, ne répondons point encore en chrétiens à ces objections douloureuſes; il n'eſt pas encore temps. Commençons à les réfuter avec les ſages, avant de les confondre par le ſecours de ceux qui ſont au-deſſus des ſages mêmes.

Nous ignorons ce qui penſe en nous, et par conſéquent nous ne pouvons ſavoir ſi cet être inconnu ne ſurvivra pas à notre corps; il ſe peut phyſiquement qu'il y ait en nous une monade

indestructible, une flamme cachée, une particule du feu divin, qui subsiste éternellement sous des apparences diverses. Je ne dirai pas que cela soit démontré; mais sans vouloir tromper les hommes, on peut dire que nous avons autant de raison de croire que de nier l'immortalité de l'être qui pense. Si les Juifs ne l'ont point connue autrefois, ils l'admettent aujourd'hui. Toutes les nations policées sont d'accord sur ce point. Cette opinion si ancienne et si générale est la seule peut-être qui puisse justifier la Providence. Il faut reconnaître un Dieu rémunérateur et vengeur, ou n'en point reconnaître du tout. Il ne paraît pas qu'il y ait de milieu: ou il n'y a point de Dieu, ou DIEU est juste. Nous avons une idée de la justice, nous, dont l'intelligence est si bornée: comment cette justice ne serait-elle pas dans l'intelligence suprême? Nous sentons combien il serait absurde de dire que DIEU est ignorant, qu'il est faible, qu'il est menteur: oserons-nous dire qu'il est cruel? Il vaudrait mieux s'en tenir à la nécessité fatale des choses: il vaudrait mieux n'admettre qu'un destin invincible, que d'admettre un Dieu qui aurait fait une seule créature pour la rendre malheureuse.

On me dit que la justice de DIEU n'est pas la nôtre. J'aimerais autant qu'on me dît que l'égalité de deux fois deux et quatre n'est pas la même pour DIEU et pour moi. Ce qui est vrai l'est à mes yeux comme aux siens. Toutes les propositions mathématiques sont démontrées pour l'être fini comme pour l'être infini. Il n'y a pas en cela deux différentes sortes de vrai. La seule différence est probablement, que l'intelligence suprême comprend

toutes les vérités à la fois, et que nous nous traînons à pas lents vers quelques-unes. S'il n'y a pas deux sortes de vérité dans la même proposition, pourquoi y aurait-il deux sortes de justice dans la même action? Nous ne pouvons comprendre la justice de DIEU que par l'idée que nous avons de la justice. C'est en qualité d'êtres pensans que nous connaissons le juste et l'injuste. DIEU infiniment pensant doit être infiniment juste.

Voyons du moins, mes frères, combien cette croyance est utile, combien nous sommes intéressés à la graver dans tous les cœurs.

Nulle société ne peut subsister sans récompense et sans châtiment. Cette vérité est si sensible et si reconnue, que des anciens juifs admettaient au moins des peines temporelles. *Si vous prévariquez*, dit leur loi, *le Seigneur vous enverra la faim et la pauvreté, de la poussière au lieu de pluie..... des démangeaisons incurables au fondement....des ulcères malins dans les genoux et dans les jambes ..... Vous épouserez une femme, afin qu'un autre couche avec elle etc.*

Ces malédictions pouvaient contenir un peuple grossier dans le devoir. Mais il pouvait arriver aussi, qu'un homme coupable des plus grands crimes n'eût point d'ulcères dans les jambes, et ne languît point dans la pauvreté et dans la famine. *Salomon* devint idolâtre, et il n'est point dit qu'il fut puni par aucun de ces fléaux. On sait assez que la terre est couverte de scélérats heureux, et d'innocens opprimés. Il fallut donc nécessairement recourir à la théologie des nations plus nombreuses et plus policées, qui long-temps auparavant

avaient posé pour fondement de leur religion des peines et des récompenses, dans le développement de la nature humaine, qui est probablement une vie nouvelle.

Il semble que cette doctrine soit un cri de la nature, que tous les anciens peuples avaient écouté, et qui ne fut étouffé qu'un temps chez les Juifs, pour retentir ensuite dans toute sa force.

Il y a chez tous les peuples qui font usage de leur raison, des opinions universelles, qui paraissent empreintes par le maître de nos cœurs. Telle est la persuasion de l'existence d'un DIEU, et de sa justice miséricordieuse : tels sont les premiers principes de morale, communs aux Chinois, aux Indiens et aux Romains, et qui n'ont jamais varié; tandis que notre globe a été bouleversé mille fois.

Ces principes sont nécessaires à la conservation de l'espèce humaine. Otez aux hommes l'opinion d'un DIEU vengeur et rémunérateur, *Sylla* et *Marius* se baignent alors avec délices dans le sang de leurs concitoyens. *Auguste*, *Antoine* et *Lépide* surpassent les fureurs de *Sylla*. *Néron* ordonne de sang-froid le meurtre de sa mère. Il est certain que la doctrine d'un DIEU vengeur était éteinte alors chez les Romains : l'athéisme dominait; et il ne serait pas difficile de prouver par l'histoire, que l'athéisme peut causer quelquefois autant de mal que les superstitions les plus barbares.

Pensez-vous en effet qu'*Alexandre VI* reconnût un DIEU, quand pour agrandir un fils incestueux, il employait tour à tour la trahison,

la force ouverte, le ſtilet, la corde, le poiſon; et qu'inſultant encore à la ſuperſtitieuſe faibleſſe de ceux qu'il aſſaſſinait, il leur donnait une abſolution et des indulgences au milieu des convulſions de la mort? certes il inſultait la Divinité, dont il ſe moquait, en même temps qu'il exerçait ſur les hommes ſes épouvantables barbaries. Avouons tous, quand nous liſons l'hiſtoire de ce monſtre et de ſon abominable fils, que nous ſouhaitons qu'ils ſoient châtiés. L'idée d'un Dieu vengeur eſt donc néceſſaire.

Il ſe peut, et il arrive trop ſouvent, que la perſuaſion de la juſtice divine n'eſt pas un frein à l'emportement d'une paſſion. On eſt alors dans l'ivreſſe: les remords ne viennent que quand la raiſon a repris ſes droits, mais enfin ils tourmentent le coupable. L'athée peut ſentir, au lieu de remords, cette horreur ſecrète et ſombre qui accompagne les grands crimes. La ſituation de ſon ame eſt importune et cruelle; un homme ſouillé de ſang n'eſt plus ſenſible aux douceurs de la ſociété; ſon ame devenue atroce eſt incapable de toutes les conſolations de la vie; il rugit en furieux, mais il ne ſe répent pas. Il ne craint point qu'on lui demande compte des proies qu'il a déchirées; il ſera toujours méchant, il s'endurcira dans ſes férocités. L'homme au contraire qui croit en DIEU, rentrera en lui-même. Le premier eſt un monſtre pour toute ſa vie, le ſecond n'aura été barbare qu'un moment. Pourquoi? c'eſt que l'un a un frein, l'autre n'a rien qui l'arrête.

Nous

Nous ne lisons point que l'archevêque *Troll*, qui fit égorger sous ses yeux tous les magistrats de Stockholm, ait jamais daigné seulement feindre d'expier son crime par la moindre pénitence. L'athée fourbe, ingrat, calomniateur, brigand, sanguinaire, raisonne et agit conséquemment, s'il est sûr de l'impunité de la part des hommes. Car s'il n'y a point de Dieu, ce monstre est son Dieu à lui-même; il s'immole tout ce qu'il désire, ou tout ce qui lui fait obstacle: les prières les plus tendres, les meilleurs raisonnemens ne peuvent pas plus sur lui que sur un loup affamé de carnage.

Lorsque le pape *Sixte IV* fesait assassiner les deux *Médicis* dans l'église de la Reparade, au moment où l'on élevait aux yeux du peuple le Dieu que ce peuple adorait, *Sixte IV* tranquille dans son palais n'avait rien à craindre, soit que la conjuration réussît, soit qu'elle échouât: il était sûr que les Florentins n'oseraient se venger, qu'il les excommunierait en pleine liberté; et qu'ils lui demanderaient pardon à genoux d'avoir osé se plaindre.

Il est très-vraisemblable que l'athéisme a été la philosophie de tous les hommes puissans, qui ont passé leur vie dans ce cercle de crimes que les imbécilles appellent *politique*, *coups d'état*, *art de gouverner*.

On ne me persuadera jamais qu'un cardinal ministre célèbre crût agir en la présence de DIEU, lorsqu'il fesait condamner à mort un des grands de l'Etat, par douze meurtriers en robe, esclaves

à ses gages, dans sa propre maison de campagne; et pendant qu'il se plongeait dans la dissolution avec ses courtisannes, à côté de l'appartement où ses valets, décorés du nom de *juges*, menaçaient de la torture un maréchal de France dont il savourait déjà la mort.

Quelques-uns de vous, mes frères, m'ont demandé si un prince juif avait une véritable notion de la Divinité, quand à l'article de la mort au lieu de demander pardon à DIEU de ses adultères, de ses homicides, de ses cruautés sans nombre, il persiste dans la soif du sang et dans la fureur atroce des vengeances; quand d'une bouche prête à se fermer pour jamais, il recommande à son successeur de faire assassiner le vieillard *Semei* son ministre, et son général *Joab*?

J'avoue avec vous que cette action dont *St Ambroise* voulut en vain faire l'apologie, est la plus horrible peut-être qu'on puisse lire dans les annales des nations. Le moment de la mort est pour tous les hommes le moment du repentir et de la clémence: vouloir se venger en mourant et ne l'oser, charger un autre par ses dernières paroles d'être un infame meurtrier, c'est le comble de la lâcheté et de la fureur réunies.

Je n'examinerai point ici si cette histoire révoltante est vraie, ni en quel temps elle fut écrite. Je ne discuterai point avec vous s'il faut regarder les chroniques des Juifs du même œil dont on lit les commandemens de leur loi, si on a eu tort dans des temps d'ignorance et de superstition de confondre ce qui était sacré chez les Juifs avec leurs livres

profanes. Les lois de *Numa* furent sacrées chez les Romains, et leurs historiens ne le furent pas. Mais si un juif a été barbare jusqu'à son dernier moment, que nous importe? sommes-nous juifs? quel rapport les absurdités et les horreurs de ce petit peuple ont-elles avec nous? On a consacré des crimes chez presque tous les peuples du monde: que devons-nous faire? les détester et adorer le Dieu qui les condamne.

Il est reconnu que les Juifs crurent DIEU corporel. Est-ce une raison pour que nous ayons cette idée de l'être suprême?

S'il est avéré qu'ils crurent DIEU corporel, il n'est pas moins clair qu'ils reconnaissaient un Dieu formateur de l'univers.

Long-temps avant qu'ils vinssent dans la Palestine, les Phéniciens avaient leur Dieu unique *Jabo*, nom qui fut sacré chez eux, et qui le fut ensuite chez les Egyptiens et chez les Hébreux. Ils donnaient à l'être suprême un nom plus commun, *El*. Ce nom était originairement chaldéen. C'est de-là que la ville appelée par nous *Babylone* fut nommée Babel, *la porte de* DIEU. C'est de-là que le peuple hébreu, quand il vint dans la suite des temps s'établir en Palestine, prit le surnom d'Israël, qui signifie *voyant* DIEU, comme nous l'apprend *Philon* dans son traité des récompenses et des peines, et comme nous le dit l'historien *Josephe* dans sa réponse à *Appion*.

Les Egyptiens reconnurent un Dieu suprême malgré toutes leurs superstitions; ils le nommaient *Knef*, et ils le représentaient sous la forme d'un globe.

L'ancien *Zerduſt* que nous nommons *Zoroaſtre*, n'enſeignait qu'un ſeul Dieu, auquel le mauvais principe était ſubordonné. Les Indiens, qui ſe vantent d'être la plus antique ſociété de l'univers, ont encore leurs anciens livres qu'ils prétendent avoir été écrits il y a quatre mille huit cents ſoixante et ſix ans. L'ange *Brama* ou *Abrama*, diſent-ils, l'envoyé de DIEU, le miniſtre de l'être ſuprême, dicta ce livre dans la langue du Hanſcrit. Ce livre ſaint ſe nomme *Chaſtabad*, et il eſt beaucoup plus ancien que le Védam même qui eſt depuis ſi long-temps le livre ſacré ſur les bords du Gange.

Ces deux volumes qui ſont la loi de toutes les ſectes des brames, l'Ezour-Védam qui eſt le commentaire de Védam, ne parlent jamais que d'un Dieu unique.

Le ciel a voulu qu'un de nos compatriotes qui a réſidé trente années à Bengale, et qui ſait parfaitement la langue des anciens brames, nous ait donné un extrait de ce *Chaſtabad*, écrit mille années avant le Védam. Il eſt diviſé en cinq chapitres. Le premier traite de DIEU et de ſes attributs, et il commence ainſi. " DIEU eſt un; il a formé tout „ ce qui eſt. Il eſt ſemblable à une ſphère parfaite „ ſans fin ni commencement. Il gouverne tout par „ une ſageſſe générale. Tu ne chercheras point „ ſon eſſence et ſa nature, cette entrepriſe ſerait „ vaine et criminelle. Qu'il te ſuffiſe d'admirer „ jour et nuit ſes ouvrages, ſa ſageſſe, ſa puiſſance, „ ſa bonté. Sois heureux en l'adorant. "

Le ſecond chapitre traite de la création des intelligences céleſtes.

Le troisième, de la chute de ces dieux secondaires.

Le quatrième, de leur punition.

Le cinquième, de la clémence de DIEU.

Les Chinois, dont les histoires et les rites attestent une antiquité si reculée, mais moins ancienne que celle des Indiens, ont toujours adoré le *Tien*, le *Chang-ti*, la *Vertu céleste*. Tous leurs livres de morale, tous les édits des empereurs recommandent de se rendre agréable au *Tien*, au *Chang-ti*, et de mériter ses bienfaits.

Confucius n'a point établi de religion chez les Chinois, comme les ignorans le prétendent. Longtemps avant lui les empereurs allaient au temple quatre fois par année présenter au *Chang-ti* les fruits de la terre.

Ainsi vous voyez que tous les peuples policés, indiens, chinois, égyptiens, persans, chaldéens, phéniciens, reconnurent un Dieu suprême. Je ne nierai pas que chez ces nations si antiques il n'y ait eu des athées; je sais qu'il y en a beaucoup à la Chine; nous en voyons en Turquie; il y en a dans notre patrie et chez toutes les nations de l'Europe. Mais pourquoi leur erreur ébranlerait-elle notre croyance? les sentimens erronés de tous les philosophes sur la lumière, nous empêcheront-ils de croire fermement aux découvertes de *Newton* sur cet élément incompréhensible? la mauvaise physique des Grecs, et leurs ridicules sophismes détruiront-ils dans nous la science intuitive que nous donne la physique expérimentale?

Il y a eu des athées chez tous les peuples connus ; mais je doute beaucoup que cet athéisme ait été une persuasion pleine, une conviction lumineuse, dans laquelle l'esprit se répose sans aucun doute, comme dans une démonstration géométrique. N'était-ce pas plutôt une demi-persuasion, fortifiée par la rage d'une passion violente et par l'orgueil qui tiennent lieu d'une conviction entière ? Les *Phalaris*, les *Busiris* (et il y en a dans toutes les conditions) se moquaient avec raison des fables de *Cerbère* et des *Euménides* : ils voyaient bien qu'il était ridicule d'imaginer que *Thésée* fût éternellement assis sur une escabelle, et qu'un vautour déchirât toujours le foie renaissant de *Prométhée*. Ces extravagances, qui déshonoraient la Divinité, l'anéantissaient à leurs yeux. Ils disaient confusément dans leur cœur : On ne nous a jamais dit que des inepties sur la Divinité ; cette Divinité n'est donc qu'une chimère. Ils foulaient aux pieds unevérité consolante et terrible, parce qu'elle était entourée de mensonges.

O malheureux théologiens de l'école, que cet exemple vous apprenne à ne pas annoncer DIEU ridiculement ! C'est vous qui par vos platitudes répandez l'athéisme que vous combattez ; c'est vous qui faites les athées de cour, auxquels il suffit d'un argument spécieux pour justifier toutes leurs horreurs. Mais si le torrent des affaires, et celui de leurs passions funestes leur avaient laissé le temps de rentrer en eux-mêmes, ils auraient dit : Les mensonges des prêtres d'*Isis* et des prêtres de *Cibèle* ne doivent m'irriter que

contr'eux, et non pas contre la Divinité qu'ils outragent. Si le Phlégéton et le Cocyte n'existent point, cela n'empêche pas que DIEU existe Je veux mépriser les fables, et adorer la vérité. Si on m'a peint DIEU comme un tyran ridicule; je ne le croirai pas moins sage et moins juste. Je ne dirai pas avec *Orphée*, que les ombres des hommes vertueux se promènent dans les champs Elysées; je n'admettrai point la métempsycose des pharisiens, encore moins l'anéantissement de l'ame avec les saducéens; je reconnaîtrai une providence éternelle, sans oser deviner quels seront les moyens et les effets de sa miséricorde et de sa justice. Je n'abuserai point de la raison que DIEU m'a donnée, je croirai qu'il y a du vice et de la vertu, comme il y a de la santé et de la maladie; et enfin, puisqu'un pouvoir invisible, dont je sens continuellement l'influence, m'a fait un être pensant et agissant, je conclurai que mes pensées et mes actions doivent être dignes de ce pouvoir qui m'a fait naître.

Ne nous dissimulons point ici qu'il y a eu des athées vertueux. La secte d'*Epicure* a produit de très-honnêtes gens: *Epicure* était lui-même un homme de bien, je l'avoue. L'instinct de la vertu, qui consiste dans un tempérament doux et éloigné de toute violence, peut très-bien subsister avec une philosophie erronée. Les épicuriens et les plus fameux athées de nos jours, occupés des agrémens de la société, de l'étude et du soin de posséder leur ame en paix, ont fortifié cet instinct qui les porte à ne jamais nuire, en renonçant au tumulte des affaires qui bouleversent l'ame, et à l'ambition

qui la pervertit. Il y a des lois dans la société qui sont plus rigoureusement observées que celles de l'Etat et de la religion. Quiconque a payé les services de ses amis par une noire ingratitude; quiconque a calomnié un honnête homme; quiconque aura mis dans sa conduite une indécence révoltante, ou qui sera connu par une avarice sordide et impitoyable, ne sera point puni par les lois, mais il le sera par la société des honnêtes gens, qui porteront contre lui un arrêt irrévocable de banniſſement; il ne sera jamais reçu parmi eux. Ainsi donc un athée de mœurs douces et agréables, retenu d'ailleurs par le frein que la société des hommes impose, peut très-bien mener une vie innocente, heureuse, honorée. On en a vu des exemples de siècle en siècle, depuis le célèbre *Atticus*, également ami de *César* et de *Cicéron*, jusqu'au fameux magistrat *Desbarreaux*, qui ayant fait attendre trop long-temps un plaideur dont il rapportait le procès, lui paya de son argent la somme dont il s'agissait.

On me citera encore, si l'on veut, le sophiste géométrique *Spinosa*, dont la modération, le désintéressement et la générosité ont été dignes d'*Epictète*. On me dira que le célèbre athée *la Métrie* était un homme doux et aimable dans la société, honoré pendant sa vie et après sa mort des bontés d'un grand roi, qui, sans faire attention à ses sentimens philosophiques, à récompensé en lui les vertus. Mais mettez ces doux et tranquilles athées dans des grandes places; jetez-les dans les factions; qu'ils aient à combattre

un *César Borgia*, ou un *Cromwell*, ou même un cardinal de *Retz*, penſez-vous qu'alors ils ne deviendront pas auſſi méchans que leurs adverſaires ? Voyez dans quelle alternative vous les jetez ; ils ſeront des imbécilles s'ils ne ſont pas des pervers. Leurs ennemis les attaquent par des crimes ; il faut bien qu'ils ſe défendent avec les mêmes armes, ou qu'ils périſſent. Certainement leurs principes ne s'oppoſeront point aux aſſaſſinats, aux empoiſonnemens qui leur paraîtront néceſſaires.

Il eſt donc démontré que l'athéiſme peut tout au plus laiſſer ſubſiſter les vertus ſociales, dans la tranquille apathie de la vie privée ; mais qu'il doit porter à tous les crimes dans les orages de la vie publique.

Une ſociété particulière d'athées, qui ne ſe diſputent rien et qui perdent doucement leurs jours dans les amuſemens de la volupté, peut durer quelque temps ſans trouble ; mais ſi le monde était gouverné par des athées, il vaudrait autant être ſous l'empire immédiat de ces êtres infernaux qu'on nous peint acharnés contre leurs victimes. En un mot, des athées qui ont en main le pouvoir, ſeraient auſſi funeſtes au genre-humain que des ſuperſtitieux. Entre ces deux monſtres la raiſon nous tend les bras : et ce ſera l'objet de mon ſecond diſcours.

SECONDE HOMELIE.

Sur la superstition.

MES FRERES,

Vous savez assez que toutes les nations bien connues ont établi un culte public. Si les hommes s'assemblèrent de tout temps pour traiter de leurs intérêts, pour se communiquer leurs besoins, il était bien naturel qu'ils commençassent ces assemblées par les témoignages de respect et d'amour qu'ils doivent à l'auteur de la vie. On a comparé ces hommages à ceux que des enfans présentent à un père, et des sujets à un souverain. Ce sont des images trop faibles du culte de DIEU : les relations d'homme à homme n'ont aucune proportion avec la relation de la créature à l'être suprême : l'infini les sépare. Ce serait même un blasphême que de rendre hommage à DIEU sous l'image d'un monarque. Un souverain de la terre entière, s'il en pouvait exister un, si tous les hommes étaient assez malheureux pour être subjugués par un homme, ne serait au fond qu'un ver de terre, commandant à d'autres vers de terre, et serait encore infiniment moins devant la Divinité. Et puis dans les républiques, qui sont incontestablement antérieures à toute monarchie, comment aurait-on pu concevoir DIEU sous l'image d'un roi ? S'il fallait se faire de DIEU une image sensible, celle d'un père, toute défectueuse qu'elle est, paraîtrait peut-être la plus convenable à notre faiblesse.

Mais les emblèmes de la Divinité furent une des premières sources de la superstition. Dès que nous eûmes fait DIEU à notre image, le culte divin fut perverti. Ayant osé représenter DIEU sous la figure d'un homme, notre misérable imagination, qui ne s'arrête jamais, lui attribua tous les vices des hommes. Nous ne le regardâmes que comme un maître puissant, et nous le chargeâmes de tous les abus de la puissance, nous le célébrâmes comme fier, jaloux, colère, vindicatif, bienfaiteur capricieux, destructeur impitoyable, dépouillant les uns pour enrichir les autres, sans autre raison que sa volonté. Nous n'avons d'idée que de proche en proche; nous ne concevons presque rien que par similitude; ainsi quand la terre fut couverte de tyrans, on fit DIEU le premier des tyrans. Ce fut bien pis quand la Divinité fut annoncée par des emblèmes tirés des animaux et des plantes. DIEU devint bœuf, serpent, crocodile, singe, chat et agneau, broutant, sifflant, bélant, dévorant et dévoré.

La superstition a été si horrible chez presque toutes les nations, que s'il n'en existait pas encore des monumens, il ne serait pas possible de croire ce qu'on nous en raconte. L'histoire du monde est celle du fanatisme.

Mais parmi les superstitions monstrueuses qui ont couvert la terre, y en a-t-il eu d'innocentes? ne pourrons-nous point distinguer entre des poisons dont on a su faire des remèdes, et des poisons qui ont conservé leur nature meurtrière? Cet examen mérite, si je ne me trompe, toute l'attention des esprits raisonnables.

Un homme fait du bien aux hommes ſes frères ; celui-là détruit des animaux carnaſſiers ; celui-ci invente des arts par la force de ſon génie. On les croit par conſéquent plus favorisés de DIEU que le vulgaire, on imagine qu'ils ſont enfans de DIEU ; on en fait des demi-dieux après leur mort, des dieux ſecondaires. On les propoſe non-ſeulement pour modèle au reſte des hommes, mais pour objet de leur culte. Celui qui adore *Hercule* et *Perſée* s'excite à les imiter. Des autels deviennent le prix du génie et du courage. Je ne vois-là qu'une erreur dont il réſulte du bien. Les hommes ne ſont trompés alors que pour leur avantage. Si les anciens Romains n'avaient mis au rang des dieux ſecondaires que des *Scipions*, des *Titus*, des *Trajans*, des *Marc-Aurèles*, qu'aurions-nous à leur reprocher ?

Il y a l'infini entre DIEU et un homme ; d'accord : mais ſi dans le ſyſtème des anciens on a regardé l'ame humaine comme une portion finie de l'intelligence infinie, qui ſe replonge dans le grand tout ſans l'augmenter ; ſi on ſuppoſe que DIEU habita dans l'ame de *Marc-Aurèle*, ſi cette ame fut ſupérieure aux autres par la vertu pendant ſa vie, pourquoi ne pas ſuppoſer qu'elle eſt encore ſupérieure quand elle eſt dégagée de ſon corps mortel ?

Nos frères les catholiques romains (car tous les hommes ſont nos frères) ont peuplé le ciel de demi-dieux, qu'ils appellent *ſaints*. S'ils avaient toujours fait d'heureux choix, avouons ſans détour que leur erreur eût été un ſervice rendu

à la nature humaine. Nous leur prodiguons les injures et les mépris, quand ils fêtent un *Ignace*, chevalier de la Vierge, un *Dominique*, perſécuteur, un *François*, fanatique en démence, qui marche tout nu, qui parle aux bêtes, qui catéchiſe un loup, qui ſe fait une femme de neige. Nous ne pardonnons pas à *Jérôme*, traducteur ſavant, mais fautif, de livres juifs, d'avoir dans ſon hiſtoire des pères du déſert, exigé nos reſpects pour un ſaint *Pacôme*, qui allait faire ſes viſites monté ſur un crocodile. Nous ſommes ſur-tout ſaiſis d'indignation en voyant qu'à Rome on a canoniſé *Grégoire VII*, l'incendiaire de l'Europe.

Mais il n'en eſt pas ainſi du culte qu'on rend en France au roi *Louis IX*, qui fut juſte et courageux. Et ſi c'eſt trop que l'invoquer, ce n'eſt pas trop de le révérer: c'eſt ſeulement dire aux autres princes: Imitez ſes vertus.

Je vais plus loin: je ſuppoſe qu'on ait placé dans une baſilique la ſtatue du roi *Henri IV*, qui conquit ſon royaume avec la valeur d'*Alexandre* et la clémence de *Titus*, qui fut bon et compatiſſant, qui ſut choiſir les meilleurs miniſtres, et fut ſon premier miniſtre lui-même: je ſuppoſe que malgré ſes faibleſſes, on lui paye des hommages au-deſſus des reſpects qu'on rend à la mémoire des grands hommes, quel mal pourra-t-il en réſulter? Il vaudrait certainement mieux fléchir le genou devant lui, que devant cette multitude de ſaints inconnus, dont les noms même ſont devenus un ſujet d'opprobre et de ridicule. Ce ſerait une ſuperſtition, j'en conviens; mais une ſuperſtition

qui ne pourrait nuire, un enthousiasme patriotique, et non un fanatisme pernicieux. Si l'homme est né pour l'erreur, souhaitons-lui des erreurs vertueuses.

La superstition qu'il faut bannir de la terre, est celle qui fesant de DIEU un tyran, invite les hommes à être tyrans. Celui qui dit le premier qu'on doit avoir les réprouvés en horreur, mit le poignard à la main de tous ceux qui osèrent se croire fidelles: celui qui le premier défendit toute communication avec ceux qui n'étaient pas de son avis, sonna le tocsin des guerres civiles dans toute la terre.

Je crois ce qui paraît impossible à la raison; c'est-à-dire, je crois ce que je ne crois pas: donc je dois haïr ceux qui se vantent de croire une absurdité contraire à la mienne. Telle est la logique des superstitieux, ou plutôt telle est leur exécrable démence. Adorer l'être suprême, l'aimer, le servir, être utile aux hommes, ce n'est rien; c'est même, selon quelques-uns, une fausse vertu qu'ils appellent un *péché splendide*. Ainsi depuis qu'on se fit un devoir sacré de disputer sur ce qu'on ne peut entendre, depuis qu'on plaça la vertu dans la prononciation de quelques paroles inexplicables, que chacun voulut expliquer, les pays chrétiens furent un théâtre de discorde et de carnage.

Vous me direz qu'on doit imputer cette peste universelle à la rage de l'ambition, plutôt qu'à celle du fanatisme. Je vous répondrai qu'on en est redevable à l'une et à l'autre. La soif de la domination s'est abreuvée du sang des imbécilles. Je

n'aſpire point à guérir les hommes puiſſans de cette paſſion furieuſe d'aſſervir les eſprits ; c'eſt une maladie incurable. Tout homme voudrait que les autres s'empreſſaſſent à le ſervir, et pour être ſervi mieux, il leur fera croire, s'il peut, que leur devoir et leur bonheur conſiſtent à être ſes eſclaves. Allez trouver un homme qui jouit de quinze à ſeize millions de revenu, et qui a dans l'Europe quatre ou cinq cents mille ſujets diſperſés, leſquels ne lui coûtent rien, ſans compter ſes gardes et ſa milice ; remontrez-lui que le CHRIST, dont il ſe dit le vicaire et l'imitateur, a vécu dans la pauvreté et dans l'humilité : il vous répond que les temps ſont changés ; et pour vous le prouver, il vous condamne à périr dans les flammes. Vous n'avez corrigé ni cet homme, ni un *cardinal de Lorraine*, poſſeſſeur de ſept évêchés à la fois. Que fait-on alors ? on s'adreſſe aux peuples, on leur parle, et tout abrutis qu'ils ſont, ils écoutent, ils ouvrent à demi les yeux ; ils ſecouent une partie du joug le plus aviliſſant qu'on ait jamais porté ; ils ſe défont de quelques erreurs, ils reprennent un peu de leur liberté, cet apanage ou plutôt cette eſſence de l'homme, dont on les avait dépouillés. Si on ne peut guérir les puiſſans de l'ambition, on peut donc guérir les peuples de la ſuperſtition ; on peut donc en parlant, en écrivant, rendre les hommes plus éclairés et meilleurs.

Il eſt bien aiſé de leur faire voir ce qu'ils ont ſouffert pendant quinze cents années. Peu de perſonnes liſent, mais toutes peuvent entendre. Ecoutez donc, mes chers frères, et voyez les calamités qui accablèrent les générations paſſées.

A peine les chrétiens, respirant en liberté sous *Constantin*, avaient trempé leurs mains dans le sang de la vertueuse *Valerie*, fille, femme et mère de césars, et dans le sang du jeune *Candidien* son fils, l'espérance de l'empire; à peine avaient-ils (*a*) égorgé le fils de l'empereur *Maximin*, âgé de huit ans, et sa fille âgée de sept; à peine ces hommes qu'on nous peint si patiens, pendant deux siècles, avaient-ils ainsi signalé leurs fureurs au commencement du quatrième, que la controverse fit naître des discordes civiles, qui se succédant les unes aux autres sans aucun moment de relâche, agitent encore l'Europe. Quels sont les sujets de ces querelles sanguinaires? des subtilités, mes frères, dont on ne trouve pas le moindre mot dans l'Evangile. On veut savoir si le Fils est engendré, ou fait; s'il est engendré dans le temps, ou avant le temps; s'il est consubstantiel, ou semblable au Père; si la *monade de* DIEU, comme dit *Athanase*, est trine en trois hypostases; si le St Esprit est engendré, ou procédant; ou s'il procède du Père seul, ou du Père et du Fils; si JESUS eut deux volontés ou une, ou deux natures, une ou deux personnes.

Enfin, depuis la *consubstantialité* jusqu'à la *transsubstantiation*, termes aussi difficiles à prononcer qu'à comprendre, tout a été sujet de dispute: et toute dispute a fait couler des torrens de sang.

Vous savez combien en fit verser notre superstitieuse *Marie*, fille du tyran *Henri VIII*, et digne épouse du tyran espagnol *Philippe II*. Le trône de

(*a*) En 313.

Charles

Charles I fut changé en échafaud ; et ce roi périt par le dernier supplice, après que plus de deux cents mille hommes eurent été égorgés pour une liturgie.

Vous connaissez les guerres civiles de France. Une troupe de théologiens fanatiques, appelée *la sorbonne*, déclare le roi *Henri III* déchu du trône, et soudain un apprenti théologien l'assassine. Elle déclare le grand *Henri IV*, notre allié, incapable de régner, et vingt meurtriers se succèdent les uns aux autres, jusqu'à ce qu'enfin, sur la seule nouvelle que ce héros va protéger ses anciens alliés contre les adhérens du pape, un moine feuillant, un maître d'école plonge le couteau dans le cœur du plus vaillant des rois et du meilleur des hommes, au milieu de sa capitale, aux yeux de son peuple, et dans les bras de ses amis. Et par une contradiction inconcevable sa mémoire est à jamais adorée, et la troupe de sorbonne qui le proscrivit, qui l'excommunia, qui excommunia ses sujets fidelles, et qui n'a droit d'excommunier personne, subsiste encore à la honte de la France.

Ce ne sont pas les peuples, mes frères, ce ne sont pas les cultivateurs, les artisans ignorans et paisibles, qui ont élevé ces querelles ridicules et funestes, sources de tant d'horreurs et de tant de parricides. Il n'en est malheureusement aucune dont les théologiens n'aient été les auteurs. Des hommes nourris de vos travaux, dans une heureuse oisiveté, enrichis de vos sueurs et de votre misère, combattirent à qui aurait le plus de partisans et le plus d'esclaves, ils vous inspirèrent un

fanatisme destructeur, pour être vos maîtres: ils vous rendirent superstitieux, non pas pour que vous craignissiez DIEU davantage, mais afin que vous les craignissiez.

L'Evangile n'a pas dit à *Jacques* et *Pierre*, à *Barthelemi*, nagez dans l'opulence; pavanez-vous dans les honneurs; marchez entourés de gardes. Il ne leur a pas dit non plus, troublez le monde par vos questions incompréhensibles. JESUS, mes frères, n'agita aucune de ces questions. Voudrions-nous être plus théologiens que celui que vous reconnaissez pour votre unique maître? Quoi! il vous a dit: Tout consiste à aimer DIEU, et son prochain, et vous rechercheriez autre chose?

Y a-t-il quelqu'un parmi vous? que dis-je, y a-t-il quelqu'un sur la terre qui puisse penser que DIEU le jugera sur des points de théologie, et non pas sur ses actions?

Qu'est-ce qu'une opinion théologique? c'est une idée qui peut être vraie ou fausse, sans que la morale y soit intéressée. Il est bien évident que vous devez être vertueux, soit que le St Esprit procède du Père par spiration, ou qu'il procède du Père et du Fils. Il n'est pas moins évident que vous ne comprendrez jamais aucune proposition de cette espèce. Vous n'aurez jamais la plus légère notion comment JESUS avait deux natures et deux volontés dans une personne. S'il avait voulu que vous en fussiez informés, il vous l'aurait dit. Je choisis ces exemples entre cent autres, et je passe sous silence d'autres disputes, pour ne pas réveiller des plaies qui saignent encore.

DIEU vous a donné l'entendement; il ne peut

vouloir que vous le pervertissiez. Comment une proposition dont vous ne pouvez jamais avoir d'idée pourrait-elle vous être nécessaire ? Que DIEU, qui donne tout, ait donné à un homme plus de lumière, plus de talens qu'à un autre, cela se voit tous les jours. Qu'il ait choisi un homme pour s'unir de plus près à lui qu'aux autres hommes, qu'il en ait fait le modèle de la raison et de la vertu, cela ne révolte point notre bon sens. Personne ne doit nier qu'il soit possible à DIEU de verser ses plus beaux dons sur un de ses ouvrages. On peut donc croire en JESUS, qui a enseigné la vertu et qui l'a pratiquée; mais craignons qu'en voulant aller trop au-delà, nous ne renversions tout l'édifice.

Le superstitieux verse du poison sur les alimens les plus salutaires, il est son propre ennemi et celui des hommes. Il se croira l'objet des vengeances éternelles, s'il a mangé de la viande un certain jour; il pense qu'une longue robe grise, avec un capuce pointu et une grande barbe, est beaucoup plus agréable à DIEU qu'un visage rasé et une tête qui porte ses cheveux; il s'imagine que son salut est attaché à des formules latines qu'il n'entend point; il a élevé sa fille dans ces principes; elle s'enterre dans un cachot dès qu'elle est nubile; elle trahit la postérité pour plaire à DIEU; plus coupable envers le genre-humain, que l'indienne qui se précipite dans le bûcher de son mari après lui avoir donné des enfans.

Anachorètes des parties méridionales de l'Europe, condamnés par vous-mêmes à une vie aussi abjecte qu'affreuse, ne vous comparez pas aux

pénitens du bord du Gange; vos auſtérités n'approchent pas de leurs ſupplices volontaires. Mais ne penſez pas que DIEU approuve dans vous ce que vous avouez qu'il condamne dans eux.

Le ſuperſtitieux eſt ſon propre bourreau: il eſt encore celui de quiconque ne penſe pas comme lui. La délation la plus infame, il l'appelle *correction fraternelle*; il accuſe la naïve innocence qui n'eſt pas ſur ſes gardes, et qui dans la ſimplicité de ſon cœur n'a pas mis le ſceau ſur ſes lèvres. Il la dénonce à ces tyrans des ames, qui rient en même temps de l'accuſé et de l'accuſateur.

Enfin le ſuperſtitieux devient fanatique, et c'eſt alors que ſon zèle eſt capable de tous les crimes au nom du Seigneur.

Nous ne ſommes plus, il eſt vrai, dans ces temps abominables où les parens et les amis s'égorgeaient, où cent batailles rangées couvraient la terre de cadavres pour quelques argumens de l'école: mais des cendres de ce vaſte incendie il renaît tous les jours quelques étincelles; les princes ne marchent plus aux combats à la voix d'un prêtre ou d'un moine; mais les citoyens ſe perſécutent encore dans le ſein des villes, et la vie privée eſt ſouvent empoiſonnée de la peſte de la ſuperſtition. Que diriez-vous d'une famille qui ſerait toujours prête à ſe battre, pour deviner de quelle manière il faut ſaluer ſon père? Eh! mes enfans, il s'agit de l'aimer: vous le ſaluerez comme vous pourrez. N'êtes-vous frères que pour être diviſés, et faudra-t-il que ce qui doit vous unir ſoit toujours ce qui vous ſépare?

Je ne connais pas une seule guerre civile entre les Turcs pour la religion. Que dis-je, une guerre civile ? l'histoire n'a remarqué aucune sédition, aucun trouble parmi eux, excité par la controverse. Est-ce parce qu'ils ont moins de prétextes de disputes ? Est-ce parce qu'ils sont nés moins inquiets et plus sages que nous ? Ils ne s'informent pas de quelle secte vous êtes, pourvu que vous payiez exactement un tribut léger. Chrétiens latins, chrétiens grecs, jacobites, monothélites, cophtes, protestans, réformés, tout est bien venu chez eux, tandis qu'il n'y a pas trois nations chez les chrétiens qui exercent cette humanité.

Enfin, mes frères, JESUS ne fut point superstitieux, il ne fut point intolérant; il n'a pas proféré une seule parole contre le culte des Romains, dont sa patrie était environnée. Imitons son indulgence, et méritons qu'on en ait pour nous.

Ne nous effrayons pas de cet argument barbare si souvent répété. Le voici je crois dans toute sa force :

" Vous croyez qu'un homme de bien peut
„ trouver grâce devant l'être des êtres, devant
„ le DIEU de justice et de miséricorde, dans
„ quelque temps, dans quelque lieu, dans quel-
„ que religion qu'il ait consumé sa courte vie; et
„ nous au contraire nous affirmons qu'on ne peut
„ plaire à DIEU qu'en étant né parmi nous, ou
„ ayant été enseigné par nous : il nous est démon-
„ tré que nous sommes les seuls dans le monde qui
„ ayons raison. Nous savons que DIEU étant
„ venu sur la terre et étant mort du dernier

„ ſupplice pour tous les hommes, il ne veut pour-
„ tant avoir pitié que de notre petite aſſemblée,
„ et que même dans cette aſſemblée il n'y a que
„ fort peu de perſonnes qui pourront échapper à
„ des peines éternelles. Prenez donc le parti le
„ plus ſûr; entrez dans notre petite aſſemblée,
„ et tâchez d'être élu chez nous."

Remercions nos frères qui tiennent ce langage; félicitons les d'être certains que tout l'univers eſt damné, hors un petit nombre d'entr'eux; et croyons que notre ſecte vaut mieux que la leur, par cela ſeul qu'elle eſt plus raiſonnable et plus compatiſſante. Quiconque me dit: *Penſe comme moi, ou* DIEU *te damnera*, me dira bientôt: *Penſe comme moi, ou je t'aſſaſſinerai.* Prions DIEU qu'il adouciſſe ces cœurs atroces, et qu'il inſpire à tous ſes enfans des ſentimens de frères. Nous voilà dans notre île où la ſecte épiſcopale domine depuis Douvres juſqu'à la petite rivière de Twede. De là juſqu'à la dernière des Orcades le presbytérianiſme eſt en crédit, et ſous ces deux religions régnantes il y en a dix ou douze autres particulières. Allez en Italie, vous trouverez le deſpotiſme papiſte ſur le trône. Ce n'eſt plus la même choſe en France; elle eſt traitée à Rome de demi-hérétique. Paſſez en Suiſſe, en Allemagne, vous couchez aujourd'hui dans une ville calviniſte, demain dans une papiſte, après demain dans une luthérienne. Allez juſqu'en Ruſſie, vous ne voyez plus rien de tout cela. C'eſt une ſecte toute différente. La cour y eſt éclairée, à la vérité, par une impératrice philoſo-

phe. L'auguſte *Catherine* a mis la raiſon ſur le trône, comme elle y a placé la magnificence et la généroſité ; mais le peuple de ſes provinces déteſte encore également et luthériens, et calviniſtes, et papiſtes. Il ne voudrait ni manger avec aucun d'eux, ni boire dans le même verre. Or je vous demande, mes frères, ce qui arriverait, ſi dans une aſſemblée de tous ces ſectaires chacun ſe croyait autoriſé par l'eſprit divin à faire triompher ſon opinion? Ne voyez-vous pas les épées tirées, les potences dreſſées, les bûchers allumés d'un bout de l'Europe à l'autre? Quel eſt donc celui qui a raiſon dans ce chaos de diſputes? le tolérant, le bienfeſant. Ne dites pas qu'en prêchant la tolérance nous prêchons l'indifférence. Non, mes frères; celui qui adore DIEU, et qui fait du bien aux hommes n'eſt point indifférent. Ce nom convient bien davantage au ſuperſtitieux qui penſe que DIEU lui ſaura gré d'avoir proféré des formules inintelligibles, tandis qu'il eſt en effet très-indifférent ſur le ſort de ſon frère qu'il laiſſe périr ſans ſecours, ou qu'il abandonne dans la diſgrace, ou qu'il flatte dans la proſpérité, ou qu'il perſécute s'il eſt d'une autre ſecte, s'il eſt ſans appui et ſans protection. Plus le ſuperſtitieux ſe concentre dans des pratiques et dans des croyances abſurdes, plus il a d'indifférence pour les vrais devoirs de l'humanité. Souvenons-nous à jamais d'un de nos charitables compatriotes. Il fondait un hôpital pour les vieillards dans ſa province; on lui demandait ſi c'était pour des papiſtes, des luthériens, des presbytériens, des quakers, des ſociniens, des anabaptiſtes, des métho-

distes, des memnonistes? Il répondit: Pour des hommes.

O mon DIEU! écarte de nous l'erreur de l'athéisme qui nie ton existence, et délivre-nous de la superstition qui outrage ton existence, et qui rend la nôtre affreuse.

TROISIEME HOMELIE

Sur l'interprétation de l'ancien testament.

MES FRÈRES,

Les livres gouvernent le monde, ou du moins toutes les nations qui ont l'usage de l'écriture; les autres ne méritent pas qu'on les compte. Le Zenda-Vesta, attribué au premier *Zoroastre*, fut la loi des Persans. Védam et le Chastabad sont encore celle des brames. Les Egyptiens furent régis par les livres de *Thot*, qu'on appela *le premier Mercure*. L'Alcoran ou le Koran gouverne aujoud'hui l'Afrique, l'Egypte, l'Arabie, les Indes, une partie de la Tartarie, la Perse entière, la Scythie dans la Chersonèse, l'Asie mineure, la Syrie, la Thrace, la Thessalie et toute la Grèce, jusqu'au détroit qui sépare Naples de l'Epire. Le Pentateuque gouverne les Juifs; et par une singulière providence il est aujourd'hui notre règle. Notre devoir est de lire ensemble cet ouvrage divin, qui est le fondement de notre foi.

Au commencement DIEU *créa les cieux et la terre. Et la terre était sans forme et vide; les ténèbres étaient sur la face de l'abyme, et l'esprit de* DIEU *se mouvait sur le dessus des eaux. Et*

DIEU

DIEU *dit: Que la lumière ſoit; et la lumière fut. Et* DIEU *vit que la lumière était bonne, et* DIEU *ſépara la lumière d'avec les ténèbres. Et* DIEU *nomma la lumière* jour; *et les ténèbres* nuit. *Ainſi fut le ſoir, ainſi fut le matin; ce fut le premier jour. Puis* DIEU *dit: Qu'il y ait une étendue entre les eaux, et qu'elle ſépare les eaux d'avec les eaux.* DIEU *donc fit l'étendue, et ſépara les eaux qui ſont au-deſſous de l'étendue, d'avec celles qui ſont au-deſſus de l'étendue; et il fut ainſi. Et* DIEU *nomma l'étendue* cieux. *Ainſi fut le ſoir, ainſi fut le matin, ce fut le ſecond jour. Puis* DIEU *dit: Que les eaux qui ſont au-deſſous des cieux ſoient raſſemblées en un lieu, et que le ſec paraiſſe; et il fut ainſi etc.*

Nous ſavons, mes frères, que DIEU en parlant ainſi aux Juifs daigna ſe proportionner à leur intelligence encore groſſière. Perſonne n'ignore que notre terre n'eſt qu'un point, en comparaiſon de l'eſpace que nous nommons improprement le *ciel*, dans lequel brille cette prodigieuſe quantité de ſoleils, autour deſquels roulent des planètes très-ſupérieures à la nôtre. On ſait que la lumière n'a pas été faite avant le jour, et que notre lumière vient du ſoleil. On ſait que l'étendue ſolide entre les eaux ſupérieures et les inférieures, étendue qui à la lettre ſignifie *firmament*, eſt une erreur de l'ancienne phyſique adoptée par les Grecs. Mais puiſque DIEU parlait aux Juifs, il daignait s'abaiſſer à parler leur langage. Perſonne ne l'aurait certainement entendu dans le déſert d'Oreb, s'il avait dit: *J'ai mis le*

soleil au centre de votre monde ; le petit globe de la terre roule avec les autres planètes autour de ce grand astre, par qui toutes les planètes sont illuminées ; et la lune tourne en un mois autour de la terre. Ces autres astres que vous voyez sont autant de soleils qui président à d'autres mondes, etc.

Si l'éternel géomètre s'était exprimé ainsi, il aurait parlé dignement, il est vrai, en maître qui connaît son ouvrage ; mais nul juif n'aurait compris un mot à ces sublimes vérités. Ce peuple était d'un col roide et dur d'entendement. Il fallut donner des alimens grossiers à un peuple grossier qui ne pouvait être nourri que par de tels alimens. Il semble que ce premier chapitre de la Genèse fut une allégorie, proposée par l'Esprit Saint, pour être expliquée un jour par ceux que DIEU daignerait remplir de ses lumières. C'est du moins l'idée qu'en eurent les principaux juifs ; puisqu'il fut défendu de lire ce livre avant vingt-cinq ans, afin que l'esprit des jeunes gens, disposé par les maîtres, pût lire l'ouvrage avec plus d'intelligence et de respect.

Les docteurs prétendaient donc qu'à la lettre, le Nil, l'Euphrate, le Tigre et l'Araxe n'avaient pas en effet leurs sources dans le paradis terrestre ; mais que ces quatre fleuves qui l'arrosaient, signifiaient évidemment quatre vertus nécessaires à l'homme. Il était visible, selon eux, que la femme formée de la côte de l'homme était l'allégorie la plus frappante de la concorde inaltérable qui doit régner dans le mariage, et que les ames des

époux doivent être unies comme leurs corps. C'eſt le ſymbole de la paix et de la fidélité qui doivent régner dans leur ſociété.

Le ſerpent qui ſéduiſit *Eve*, et qui était *le plus ruſé de tous les animaux de la terre*, eſt, ſi nous en croyons *Philon* lui-même et pluſieurs pères, une expreſſion figurée qui peint ſenſiblement nos déſirs corrompus. L'uſage de la parole, que l'Ecriture lui prête, eſt la voix de nos paſſions qui parle à nos cœurs. DIEU emploie l'allégorie du ſerpent, qui était très-commune dans tout l'Orient. Il paſſait pour ſubtil, parce qu'il ſe dérobe avec viteſſe à ceux qui le pourſuivent, et qu'il s'élance avec adreſſe ſur ceux qui l'attaquent. Son changement de peau était le ſymbole de l'immortalité. Les Egyptiens portaient un ſerpent d'argent dans leurs proceſſions. Les Phéniciens, voiſins des déſerts des Hébreux, avaient depuis long-temps la fable allégorique d'un ſerpent qui avait fait la guerre à l'homme et à DIEU. Enfin, le ſerpent qui tenta *Eve* a été reconnu pour le diable, qui veut toujours nous tenter et nous perdre.

Il eſt vrai que la doctrine du diable, tombé du ciel et devenu l'ennemi du genre-humain, ne fut connue des Juifs que dans la ſuite des ſiècles; mais le divin auteur, qui ſavait bien que cette doctrine ſerait un jour répandue, daignait en jeter la ſemence dans les premiers chapitres de la Geneſe.

Nous ne connaiſſons, à la vérité, l'hiſtoire de la chute des mauvais anges, que par ce peu de mots de l'épître de *St Jude: Des étoiles errantes, à qui l'obſcurité des ténèbres eſt réſervée éternelle-*

ment ; desquelles Enoch , septième homme après Adam , a prophétisé. On a cru que ces étoiles errantes étaient les anges transformés en démons malfesans ; et on supplée aux prophéties d'*Enoch* septième homme après *Adam*, lesquelles nous n'avons plus. Mais dans quelque labyrinthe que se perdent les savans, pour expliquer ces choses incompréhensibles, il en résulte toujours que nous devons entendre dans un sens édifiant tout ce qui ne peut être entendu à la lettre.

Les anciens brachmanes avaient, comme nous l'avons dit, cette théologie plusieurs siècles avant que la nation juive existât. Les anciens Persans avaient donné des noms aux diables long-temps avant les Juifs. Et vous savez que dans le Pentateuque on ne trouve le nom d'aucun bon ou mauvais ange. On ne connut ni *Gabriel*, ni *Raphaël*, ni *Satan*, ni *Asmodée* dans les livres juifs, que très-long-temps après, et lorsque ce petit peuple eut appris ces noms dans son esclavage à Babylone. Tout cela prouve au moins que la doctrine des êtres célestes et des êtres infernaux a été commune à de grandes nations. Vous la retrouverez dans le livre de *Job*, précieux monument de l'antiquité. *Job* est un personnage arabe; c'est en arabe que cette allégorie fut écrite. Il reste encore dans la traduction hébraïque des phrases entières arabes. Voilà donc les Indiens, les Persans, les Arabes et les Juifs, qui les uns après les autres admettent à peu près la même théologie. Elle est donc digne d'une grande attention.

Mais ce qui en est bien plus digne, c'est la morale qui doit résulter de toute cette théologie antique.

Les hommes qui ne ſont point nés pour être meurtriers, puiſque DIEU ne les a point armés contre les lions et les tigres; qui ne ſont point nés pour l'impoſture, puiſqu'ils aiment tous néceſſairement la vérité; qui ne ſont point nés pour être des brigands raviſſeurs, puiſque DIEU leur a donné également à tous les fruits de la terre et les toiſons des brebis, mais qui cependant ſont devenus raviſſeurs, parjures, et homicides, ſont réellement les anges transformés en démons.

Cherchons toujours, mes frères, dans la ſainte écriture ce qui nous enſeigne la morale et non la phyſique.

Que l'ingénieux *Calmet* emploie ſa profonde ſagacité et ſa pénétrante dialectique à trouver la place du paradis terreſtre; contentons-nous de mériter, ſi nous pouvons, le paradis céleſte, par la juſtice, par la tolérance, par la bienfeſance.

Et quant à l'arbre de la ſcience du bien et du mal, tu n'en mangeras point; car le jour que tu en mangeras tu mourras de mort. (*b*)

Les interprètes avouent qu'on n'a jamais connu aucun arbre qui donnât de la ſcience. *Adam* ne mourut point de mort le jour qu'il en mangea; il vécut encore neuf cents trente années, dit la ſainte écriture. Hélas! que ſont neuf ſiècles entre deux éternités! ce n'eſt pas même une minute dans le temps, et nos jours paſſent comme l'ombre. Mais cette allégorie ne nous dit-elle pas clairement que la ſcience mal entendue eſt capable de nous perdre? L'arbre de la ſcience porte ſans

(*b*) Gen. II, 17.

doute des fruits bien amers, puisque tant de savans théologiens ont été persécuteurs ou persécutés, et que plusieurs sont morts d'une mort épouvantable. Ah ! mes frères, l'Esprit saint a voulu nous faire voir combien une fausse science est dangereuse, combien elle enfle le cœur, et à quel point un docteur est souvent absurde.

C'est de ce passage que *St Augustin* conclut l'imputation faite à tous les hommes de la désobéissance du premier. C'est lui qui développa la doctrine du péché originel, soit que la souillure de ce péché ait corrompu nos corps, soit que les ames qui entrent dans nos corps en soient abreuvées; mystère en tout point incompréhensible, mais qui nous avertit du moins de ne point vivre dans le crime, si nous sommes nés dans le crime.

Et l'Eternel mit une marque sur Caïn, afin que quiconque le trouverait ne le tuât point. (c) C'est ici sur-tout, mes frères, que les pères sont opposés les uns aux autres. La famille d'*Adam* n'était pas encore nombreuse; l'écriture ne lui donne d'autres enfans qu'*Abel* et *Caïn*, dans le temps que ce premier fut assassiné par son frère. Comment DIEU est-il obligé de donner une sauvegarde à *Caïn* contre tous ceux qui pourront le punir ? Remarquons seulement que DIEU pardonne à *Caïn* un fratricide, après lui avoir donné sans doute des remords. Profitons de cette leçon; ne condamnons pas nos frères aux plus épouvantables supplices, pour des causes légères. Quand DIEU daigne avoir de l'indulgence pour un meurtre

(c) Gen. IV.

abominable, imitons le Dieu de miséricorde. On nous objecte que DIEU, en pardonnant à un cruel meurtrier, damne à jamais tous les hommes pour la transgression d'*Adam* qui n'était coupable que d'avoir mangé d'un fruit défendu. Il semble à notre faible raison que DIEU soit injuste en flétrissant éternellement tous les enfans de ce coupable, non pas pour expier un fratricide, mais pour une désobéissance qui semble excusable. C'est, dit-on, une contradiction intolérable qu'on ne peut admettre dans l'être infiniment bon; mais cette contradiction n'est qu'apparente. DIEU, en nous livrant, nous, nos pères et nos enfans aux flammes pour la désobéissance d'*Adam*, nous envoie, quatre mille ans après, JESUS-CHRIST pour nous délivrer, et il conserve la vie à *Caïn* pour peupler la terre; ainsi il est par-tout le Dieu de justice et de miséricorde. *St Augustin* appelle la faute d'*Adam* une faute heureuse; mais celle de *Caïn* fut plus heureuse encore, puisque DIEU prit soin de lui mettre lui-même un signe qui était une marque de sa protection.

Tu feras le comble de l'arche d'une coudée de hauteur, etc. (*d*) Nous voici parvenus au plus grand des miracles, devant lequel il faut que la raison s'humilie, et que le cœur se brise. Nous savons assez avec quelle audace dédaigneuse les incrédules s'élèvent contre le prodige d'un déluge universel.

C'est en vain qu'ils objectent, que dans les années les plus pluvieuses, il ne tombe pas trente

(*d*) Gen. VI, 16 etc.

pouces d'eau sur la terre pendant une année ; que même pendant cette année il y a autant de terrains qui n'ont point reçu la pluie, qu'il y en a d'inondés ; que la loi de la gravitation empêche l'Océan de franchir ses bornes ; que s'il couvrait la terre il laisserait son lit à sec ; qu'en couvrant la terre il ne pourrait surpasser le sommet des montagnes de quinze coudées ; que les animaux qui entraient dans l'arche ne pouvaient venir d'Amérique ni des terres australes ; que sept paires d'animaux purs, et deux paires d'animaux impurs pour chaque espèce, n'auraient pu être contenues seulement dans vingt arches ; que ces vingt arches n'auraient pu contenir tout le fourrage qu'il leur fallait, non-seulement pendant dix mois, mais pendant l'année suivante, année pendant laquelle la terre trop abreuvée ne pouvait rien produire ; que les animaux voraces, qui se nourrissent de chair, seraient péris faute de nourriture ; que huit personnes qui étaient dans l'arche n'auraient pu suffire à distribuer aux animaux leur pâture journalière. Enfin ils ne tarissent point sur les difficultés ; mais on lève toutes ces difficultés en leur fesant voir que ce grand événement est un miracle : et dès-lors toute dispute est finie.

Or ça, bâtissons une ville et une tour de laquelle le sommet soit jusqu'aux cieux, et acquérons-nous de la réputation, de peur que nous ne soyons dispersés par toute la terre. (*e*)

Les incrédules prétendent qu'on peut avoir de la réputation et être dispersé. Ils demandent si les hommes ont pu jamais être assez insensés pour

(*e*) Gen. XI, 4.

vouloir bâtir une tour qui s'élevât jusqu'au ciel. Ils disent que cette tour ne s'élève que dans l'air ; et que si par l'air on entend le ciel, elle sera nécessairement dans le ciel, ne fût-elle haute que de vingt pieds : que si tous les hommes alors parlaient la même langue, ce qu'ils pouvaient faire de plus sage était de se réunir dans la même ville, et de prévenir la corruption de leur langage. Ils étaient apparemment tous dans leur patrie, puisqu'ils étaient tous d'accord pour y bâtir. Les chasser de leur patrie est tyrannique ; leur faire parler de nouvelles langues tout d'un coup est absurde. Par conséquent, disent-ils, on ne peut regarder l'histoire de la tour de Babel que comme un conte oriental.

Je réponds à ce blasphème que ce miracle, étant écrit par un auteur qui a rapporté tant d'autres miracles, doit être cru comme les autres. Les œuvres de DIEU ne doivent ressembler en rien aux œuvres des hommes. Les siècles des patriarches et des prophètes ne doivent tenir en rien des siècles des hommes ordinaires. DIEU, qui ne descend plus sur la terre, y descendait alors souvent pour voir lui-même ses ouvrages. C'est la tradition de toutes les grandes nations anciennes. Les Grecs qui n'eurent aucune connaissance des livres juifs que long-temps après la traduction faite dans Alexandrie par les juifs hellénistes, les Grecs avaient cru, avant *Homère* et *Hésiode*, que le grand *Zeus* et tous les autres dieux descendaient de l'air pour visiter la terre. Quel fruit pouvons-nous tirer de cette idée généralement établie ? que nous sommes toujours en

préſence de DIEU, et que nous ne devons nous livrer à aucune action, à aucune penſée qui ne ſoit conforme à ſa juſtice. En un mot, la tour de Babel n'eſt pas plus extraordinaire que tout le reſte. Le livre eſt également authentique dans toutes ſes parties: on ne peut nier un fait ſans nier tous les autres: il faut ſoumettre ſa raiſon orgueilleuſe, ſoit qu'on liſe cette hiſtoire comme véridique, ſoit qu'on la regarde comme un emblème.

Et en ce jour, le Seigneur traita alliance avec Abraham, en diſant: J'ai donné à ta poſtérité ce pays, depuis le fleuve d'Egypte juſqu'à l'Euphrate. (*f*)

Les incrédules triomphent de voir que les Juifs n'ont jamais poſſédé qu'une partie de ce que DIEU leur a promis. Ils trouvent même injuſte que le Seigneur leur ait donné cette portion. Ils diſent que les Juifs n'y avaient pas le moindre droit; qu'un voyage fait autrefois par un chaldéen, dans un pays barbare, ne pouvait être un prétexte légitime d'envahir ce petit pays; qu'un homme qui ſe dirait aujourd'hui deſcendant de *St Patrick* ſerait mal reçu à venir ſaccager l'Irlande, en diſant qu'il en a reçu l'ordre de DIEU. Mais conſidérons toujours combien les temps ſont changés; reſpectons les livres juifs, en nous gardant d'imiter jamais ce peuple. DIEU ne commande plus ce qu'il commandait autrefois.

On demande quel eſt cet *Abraham*, et pourquoi on fait remonter le peuple juif à un chaldéen fils d'un potier idolâtre, qui n'avait aucun rapport

(*f*) Gen. XV, 18.

avec les gens du pays de Canaan, et qui ne pouvait entendre leur idiome? Ce chaldéen va jusqu'à Memphis avec sa femme courbée sous le poids des ans, et cependant belle encore. Pourquoi de Memphis ce couple se transporte-t-il dans le désert de Guerar? comment y a-t-il un roi dans cet horrible désert? comment le roi d'Egypte et le roi de Guerar sont-ils tous deux amoureux de la vieille épouse d'*Abraham*? ce ne sont-là que des difficultés historiques; l'essentiel est d'obéir à DIEU. La sainte écriture nous représente toujours *Abraham* comme soumis sans réserve aux volontés du Très-haut: songeons à l'imiter plutôt qu'à disputer.

Or sur le soir deux anges vinrent à Sodome etc. (g)

C'est ici une pierre de scandale pour les examinateurs qui n'écoutent que leur raison. Deux anges, c'est-à-dire deux créatures spirituelles, deux ministres célestes de DIEU, qui ont un corps terrestre, qui inspirent des désirs infames à toute une ville, et même aux vieillards; un père de famille qui veut prostituer ses deux filles, pour sauver l'honneur de ces deux anges; une ville changée en un lac par le feu; une femme métamorphosée en une statue de sel; deux filles qui trompent et qui enivrent leur père pour commettre un inceste avec lui, de peur, disent-elles, que sa race ne périsse; tandis qu'elles ont tous les habitans de la ville de Thsoar, parmi lesquels elles peuvent choisir! Tous ces événemens rassemblés

(g) Gen. XIX tout entier.

forment une image révoltante. Mais si nous sommes raisonnables, nous conviendrons avec *S. Clément d'Alexandrie*, et avec tous les pères qui l'ont suivi, que tout est ici allégorique.

Souvenons-nous que c'était la manière d'écrire de tout l'Orient. Les paraboles furent si longtemps en usage, que l'auteur de toute vérité, quand il vint sur la terre, ne parla aux Juifs qu'en paraboles.

Les paraboles composent toute la théologie profane de l'antiquité. *Saturne* qui dévore ses enfans est visiblement le temps qui détruit ses propres ouvrages. *Minerve* est la sagesse; elle est formée dans la tête du maître des Dieux. Les flèches de l'enfant *Cupidon* et son bandeau ne sont que des figures trop sensibles. La chute de *Phaëton* est un emblème admirable des ambitieux. Tout n'est pas allégorie dans la théologie païenne, tout ne l'est pas non plus dans l'histoire sacrée du peuple juif. Les pères distinguent ce qui est purement historique ou purement parabole, et ce qui est mêlé de l'un et de l'autre. Il est difficile, j'en conviens, de marcher dans ces chemins escarpés; mais pourvu que nous apprenions à nous conduire dans le chemin de la vertu, qu'importe celui de la science?

Le crime que DIEU punit ici est horrible; que cela nous suffise. La femme de *Loth* est changée en statue de sel pour avoir regardé derrière elle. Modérons les emportemens de notre curiosité; en un mot, que toutes les histoires de l'Ecriture servent à nous rendre meilleurs, si elles ne nous rendent pas plus éclairés.

Il y a, ce me semble, mes frères, deux manières d'interpréter figurément et dans un sens mystique les saintes écritures. La première, qui est incontestablement la meilleure, est celle de tirer de tous les faits des instructions pour la conduite de la vie. Si *Jacob* fait une cruelle injustice à son frère *Esaü*, s'il trompe son beau-père *Laban*, conservons la paix dans nos familles, et agissons avec justice envers nos parens. Si le patriarche *Ruben* déshonore le lit de son père *Jacob*, ayons cet inceste en horreur. Si le patriarche *Juda* commet un inceste encore plus odieux avec *Thamar* sa belle-fille, n'en ayons que plus d'aversion pour ces iniquités. Quand *David* ravit la femme d'*Uriah* et qu'il assassine son mari; quand *Salomon* assassine son frère; quand presque tous les petits rois juifs sont des meurtriers barbares, adoucissons nos mœurs en lisant cette suite affreuse de crimes. Lisons enfin toute la Bible dans cet esprit; elle inquiète celui qui veut être savant, elle console celui qui ne veut être qu'homme de bien.

L'autre manière de développer le sens caché des Ecritures est celle de regarder chaque événement comme un emblème historique et physique. C'est la méthode qu'ont employée *St Clément*, le grand *Origène*, le respectable *St Augustin*, et tant d'autres pères. Selon eux le morceau de drap rouge que la prostituée *Rahab* pend à sa fenêtre est le sang de JESUS-CHRIST. *Moïse* étendant les bras annonce le signe de la croix. *Juda* liant son ânon à la vigne figure l'entrée de JESUS-CHRIST dans Jérusalem. *St Augustin* compare

l'arche de *Noé* à JESUS. *St Ambroise*, dans son livre septième *de Arca*, dit que la petite porte de dégagement pratiquée dans l'arche signifie l'ouverture par laquelle l'homme jette la partie grossière des alimens. Quand même toutes ces explications seraient vraies, quel fruit en pourrions-nous retirer? les hommes en seront-ils plus justes, quand ils sauront ce que signifie la petite porte de l'arche? Cette méthode d'expliquer l'écriture sainte n'est qu'une subtilité de l'esprit, et elle peut nuire à la simplicité du cœur.

Ecartons tous les sujets de dispute qui divisent les nations, et pénétrons-nous des sentimens qui les réunissent. La soumission à DIEU, la résignation, la justice, la bonté, la compassion, la tolérance, voilà les grands principes. Puissent tous les théologiens de la terre vivre ensemble comme les commerçans qui, sans examiner dans quel pays ils sont nés, dans quelles pratiques ils ont été nourris, suivent entr'eux les règles inviolables de l'équité, de la fidélité, de la confiance réciproque: ils sont par ces principes les liens de toutes les nations. Mais ceux qui ne connaissent que leurs opinions, et qui condamnent toutes les autres; ceux qui croient que la lumière ne luit que pour eux, et que les autres hommes marchent dans les ténèbres; ceux qui se feraient un scrupule de communiquer avec les religions étrangères, ceux-là ne méritent-ils pas le titre d'ennemis du genre-humain?

Je ne dissimulerai point que les plus savans hommes assurent que le Pentateuque n'est point

de *Moïse*. *Newton*, le grand *Newton*, qui seul a découvert le premier principe de la nature, qui seul a connu la lumière, cet étonnant génie qui avait tant approfondi l'histoire ancienne, attribue le Pentateuque à *Samuel*. D'autres savans respectables croient qu'il fut fait du temps d'*Osias* par le scribe *Saphan*; d'autres enfin prétendent qu'*Esdras* en fut l'auteur, au retour de la captivité. Tous s'accordent avec quelques juifs modernes à ne point croire que cet ouvrage soit de *Moïse*. Cette grande objection n'est pas si terrible qu'elle le paraît. Nous révérons certainement le Décalogue, par quelque main qu'il ait été écrit. Nous sommes en disputes sur la date de plusieurs lois que les uns attribuent à *Edouard III*, les autres à *Edouard II*; mais nous n'en adoptons pas moins ces lois, parce que nous les trouvons justes et utiles. Si même dans le préambule il y a des faits qu'on révoque en doute, si nos compatriotes rejettent ces faits, ils ne rejettent point la loi qui subsiste.

Distinguons toujours l'histoire du dogme, et le dogme de la morale, de cette morale éternelle que tous les législateurs ont enseignée, et que tous les peuples ont reçue.

O morale sainte! ô mon DIEU qui en êtes le créateur, je ne vous enfermerai point dans les limites d'une province; vous régnez sur tous les êtres pensans et sensibles. Vous êtes le Dieu de *Jacob*, mais vous êtes le Dieu de l'univers.

Je ne puis finir ce discours, mes chers frères, sans vous parler des prophètes. C'est un des grands

objets sur lesquels nos ennemis pensent nous accabler : ils disent que dans l'antiquité tout peuple avait ses prophètes, ses devins, ses voyans. Mais si les Egyptiens, par exemple, avaient anciennement de faux prophètes, s'ensuit-il que les Juifs ne pussent en avoir de véritables? On prétend qu'ils n'avaient aucune mission, aucun grade, aucune autorisation légale; cela est vrai, mais ne pouvaient-ils pas être autorisés par DIEU même? Ils s'anathématisaient les uns les autres, ils se traitaient réciproquement de fourbes et d'insensés; et le prophète *Sedekia* ose même donner un soufflet au prophète *Michée* en présence du roi *Josaphat*: nous n'en disconvenons pas. Les Paralipomènes rapportent ce fait. Mais un ministère est il moins saint quand les ministres le déshonorent? et nos prêtres n'ont-ils pas fait cent fois pis que de se donner des soufflets?

DIEU ordonne à *Ezéchiel* de manger un livre de parchemin, de mettre des excrémens humains sur son pain; de partager ensuite ses cheveux en trois parties, et d'en jetter une dans le feu; de se faire lier, de coucher trois cents quatre-vingt-dix jours sur le côté gauche, et quarante sur le côté droit. DIEU commande expressément au prophète *Osée* de prendre une fille de fornication, et d'en avoir des enfans de fornication. DIEU veut ensuite qu'*Osée* couche avec une femme adultère pour quinze drachmes et un boisseau et demi d'orge. Tous ces commandemens de DIEU scandalisent les esprits qui se disent sages; mais ne seront-ils pas plus sages s'ils voient que ce sont des allé-

allégories, des types, des paraboles conformes aux mœurs des Israélites; qu'il ne faut ni demander compte à un peuple de ses usages, ni demander compte à DIEU des ordres qu'il a donnés en conséquence de ces usages reçus?

DIEU n'a pu ordonner sans doute à un prophète d'être débauché et adultère; mais il a voulu faire connaître qu'il réprouvait les crimes et les adultères de son peuple chéri. Si nous ne lisions pas la Bible dans cet esprit, hélas! nous serions révoltés et indignés à chaque page.

Edifions-nous de ce qui fait le scandale des autres; tirons une nourriture salutaire de ce qui leur sert de poison. Quand le sens propre et littéral d'un passage paraît conforme à notre raison, tenons-nous-en à ce sens naturel. Quand il paraît contraire à la vérité, aux bonnes mœurs, cherchons un sens caché dans lequel la vérité et les bonnes mœurs se concilient avec la sainte écriture. C'est ainsi qu'en ont usé tous les pères de l'Eglise; c'est ainsi que nous agissons tous les jours dans le commerce de la vie: nous interprétons toujours favorablement les discours de nos amis et de nos partisans. Traiterons-nous avec plus de dureté les saints livres des Juifs qui sont l'objet de notre foi? Enfin, lisons les livres juifs pour être chrétiens; et s'ils ne nous rendent pas plus savans, qu'ils servent au moins à nous rendre meilleurs.

QUATRIEME HOMELIE.

Sur l'interprétation du nouveau teſtament.

MES FRERES,

IL eſt dans le nouveau teſtament, comme dans l'ancien, des profondeurs qu'on ne peut ſonder, et des ſublimités où la faible raiſon ne peut atteindre. Je ne prétends ici ni concilier les évangiles qui ſemblent quelquefois ſe contredire, ni expliquer des myſtères qui, de cela même qu'ils ſont myſtères, doivent être inexplicables. Que des hommes plus ſavans que moi examinent ſi la Ste Famille ſe tranſporta en Egypte après le maſſacre des enfans de Bethléem ſelon *ſaint Matthieu*, ou ſi elle reſta en Judée, ſelon St *Luc*; qu'ils recherchent ſi le père de *Joſeph* s'appellait *Jacob*, ſon grand-père *Matham*, ſon biſaïeul *Eléaſar*; ou bien ſi ſon biſaïeul était *Lévi*, ſon grand père *Matat*, et ſon père *Héli*; qu'ils diſpoſent ſelon leurs lumières de cet arbre généalogique; c'eſt une étude que je reſpecte. J'ignore ſi elle éclairera mon eſprit; mais je ſais bien qu'elle ne peut parler à mon cœur. La ſcience n'eſt pas la vertu. *Paul* apôtre dit lui-même, dans ſa première épître à *Timothée*, qu'il ne faut pas s'occuper des généalogies. Nous n'en ſerons pas plus gens de bien quand nous ſaurons préciſément quels étaient les aïeux de *Joſeph*; dans quelle année JESUS vint au monde, et ſi *Jacques* était ſon frère ou ſon couſin-germain. Que nous ſervira d'avoir conſulté ce qui

nous reste des annales romaines, pour voir si en effet *Auguste* ordonna qu'on fit un dénombrement des peuples de toute la terre, quand *Marie* était enceinte de JESUS, quand *Quirinus* etait gouverneur de la Syrie, et qu'*Hérode* régnait encore en Judée. *Quirinus*, que *St Luc* appelle *Cirénius*, (disent les savans) ne fut gouverneur de Syrie que dix ans après; ce n'était pas du temps d'*Hérode*, c'était du temps d'*Archelaüs*, et jamais *Auguste* n'ordonna un dénombrement de l'empire romain.

On nous crie que l'Epître aux Hébreux attribuée à *Paul* n'est point de *Paul*; que ni l'Apocalypse ni l'Evangile de *Jean* ne sont de *Jean*; que le premier chapitre de cet Evangile est évidemment d'un grec platonicien; qu'il est impossible que ce livre soit d'un juif; que jamais un juif n'aurait fait prononcer ces paroles à JESUS: *Je vous fais un commandement nouveau; c'est que vous vous aimiez les uns les autres.* Certes, disent-ils, ce commandement n'était point nouveau. Il est énoncé expressément, et en termes plus énergiques dans les lois du Lévitique: *Tu aimeras ton* DIEU *plus que toute autre chose, et ton prochain comme toi-même.* Un homme tel que JESUS-CHRIST, disent ils; un homme savant dans les écritures, et qui confondait les docteurs à l'âge de douze ans; un homme qui parle toujours de la loi, ne pouvait ignorer la loi, et son disciple bien-aimé ne peut lui avoir imputé une erreur si palpable.

Mes frères, ne nous troublons point, songeons que JESUS parlait un idiome peu intelligible aux

Grecs, composé du syriaque et du phénicien ; que nous n'avons l'Evangile de *St Jean* qu'en grec ; que cet Evangile fut écrit plus de cinquante ans après la mort de JESUS ; que les copistes peuvent aisément avoir altéré le texte ; qu'il est plus probable que le texte portait : *Je vous fais un commandement qui n'est pas nouveau*, qu'il n'est probable qu'il portât en effet ces mots: *Je vous fais un commandement nouveau.* Enfin, revenons à notre grand principe ; le précepte est bon ; c'est à nous à le suivre si nous pouvons ; soit que *Zoroastre* l'ait annoncé le premier, soit que *Moïse* l'ait écrit, soit que JESUS l'ait renouvelé.

Irons-nous pénétrer dans les plus épaisses ténèbres de l'antiquité, pour voir si les ténèbres qui couvrirent toute la terre à la mort de JESUS furent une éclipse de soleil dans la pleine lune ; si un astronome nommé *Phlégon*, que nous n'avons plus, a parlé de ce phénomène, ou si quelqu'autre a jamais observé l'étoile des trois mages. Ces difficultés peuvent occuper un antiquaire ; mais en consumant un temps précieux à débrouiller ce chaos, il ne l'aura pas employé en bonnes œuvres ; il aura plus de doutes que de piété. Mes frères, celui qui partage son pain avec le pauvre vaut mieux que celui qui a comparé le texte hébreu avec le grec, et l'un et l'autre avec le samaritain.

Ce qui ne regarde que l'histoire fait naître mille disputes : ce qui concerne nos devoirs n'en souffre aucune. Vous ne comprendrez jamais comment le diable emporta DIEU dans le désert ; comment il le tenta pendant quarante jours ; comment

il le transporta au haut d'une colline d'où l'on découvrait tous les royaumes de la terre. Le diable qui offre à DIEU tous ces royaumes pourvu que DIEU l'adore, pourra révolter votre esprit; vous chercherez quel mystère est caché sous ces paraboles et sous tant d'autres; votre entendement se fatiguera en vain; chaque parole vous plongera dans l'incertitude et dans les angoisses d'une curiosité inquiète, qui ne peut se satisfaire. Mais si vous vous bornez à la morale, cet orage se dissipe, vous reposez dans le sein de la vertu.

J'ose me flatter, mes frères, que si les plus grands ennemis de la religion chrétienne nous entendaient dans ce temple écarté où l'amour de la vertu nous rassemble; si les lords *Herbert*, *Shaftesbury*, *Bolingbroke*; si les *Tindal*, les *Toland*, les *Collins*, les *Whilston*, les *Trenchard*, les *Gordon*, les *Swift*, étaient témoins de notre douce et innocente simplicité, ils auraient pour nous moins de mépris et d'horreur. Ils ne cessent de nous reprocher un fanatisme absurde. Nous ne sommes point fanatiques en étant de la religion de JESUS; il adorait un DIEU, et nous l'adorons. Il méprisait de vaines cérémonies, et nous les méprisons. Aucun Evangile n'a dit que sa mère fût mère de DIEU, aucun n'a dit qu'il fût consubstantiel à DIEU, ni qu'il eût deux natures et deux volontés dans une même personne, ni que le St Esprit procédât du Père et du Fils. Vous ne trouverez dans aucun Evangile que les disciples de JESUS doivent s'arroger le titre de *St Père*, de

milord, de *monseigneur*; que douze mille pièces d'or doivent être le revenu d'un prêtre qui demeure à Lambeth, tandis que tant de cultivateurs utiles ont à peine de quoi ensemencer les trois ou quatre acres de terre qu'ils labourent et qu'ils arrosent de pleurs. L'Evangile n'a point dit aux évêques de Rome : Forgez une donation de *Constantin*, pour vous emparer de la ville des *Scipions* et des *Césars*; pour oser être souzerains du royaume de Naples. Evêques allemands, profitez d'un temps d'anarchie pour envahir la moitié de l'Allemagne. JESUS fut un pauvre qui prêcha des pauvres. Que dirions-nous des disciples de *Penn* et de *Fox*, ennemis du faste, ennemis des honneurs, amoureux de la paix, s'ils marchaient une mitre d'or en tête entourés de soldats; s'ils raviffaient la subsistance des peuples; s'ils voulaient commander aux rois; si leurs satellites, suivis de bourreaux, criaient à haute voix : Nations imbécilles, croyez à *Fox* et à *Penn*, ou vous allez expirer dans les supplices?

Vous savez mieux que moi quel funeste contraste tous les siècles ont vu entre l'humilité de JESUS, et l'orgueil de ceux qui se sont parés de son nom; entre leur avarice, et sa pauvreté; entre leur débauches, et sa chasteté; entre sa soumission, et leur sanguinaire tyrannie.

De toutes ses paroles, mes frères, j'avoue que rien ne m'a fait plus d'impression que ce qu'il répondit à ceux qui eurent la brutalité de le frapper, avant qu'on le conduisît au supplice : *Si j'ai mal dit, rendez témoignage du mal; et si j'ai*

bien dit, pourquoi me frappez-vous ? Voilà ce qu'on a dû dire à tous les persécuteurs. Si j'ai une opinion différente de la vôtre, sur des choses qu'il est impossible d'entendre ; si je vois la miséricorde de DIEU là où vous ne voulez voir que sa puissance ; si j'ai dit que tous les disciples de JESUS étaient égaux, quand vous avez cru les devoir fouler à vos pieds ; si je n'ai adoré que DIEU seul, quand vous lui avez donné des associés ; enfin si j'ai mal dit en n'étant pas de votre avis, rendez témoignage du mal ; et si j'ai bien dit, pourquoi m'accablez-vous d'injures et d'opprobre ? pourquoi me poursuivez-vous, me jetez-vous dans les fers, me livrez-vous aux tortures, aux flammes, m'insultez-vous encore après ma mort ? Hélas ! si j'avais mal dit, vous ne deviez que me plaindre et m'instruire. Vous êtes sûrs que vous êtes infaillibles ; que votre opinion est divine ; que les portes de l'enfer ne pourront jamais prévaloir contr'elle ; que toute la terre embrassera un jour votre opinion ; que le monde vous sera soumis ; que vous règnerez du mont Atlas aux îles du Japon. En quoi mon opinion peut-elle donc vous nuire ? Vous ne me craignez pas, et vous me persécutez ! Vous me méprisez, et vous me faites périr !

Que répondre, mes frères, à ces modestes et puissans reproches ? ce que répond le loup à l'agneau : *Tu as troublé l'eau que je bois.* C'est ainsi que les hommes se sont traités les uns les autres, l'Evangile et le fer à la main ; prêchant le désintéressement, et accumulant des trésors ;

annonçant l'humilité, et marchant sur les têtes des princes prosternés; recommandant la miséricorde, et fesant couler le sang humain.

Si ces barbares trouvent dans l'Evangile quelque parabole dont le sens puisse être détourné en leur faveur, par quelque interprétation frauduleuse, ils s'en saisissent comme d'une enclume sur laquelle ils forgent leurs armes meurtrières.

Est-il parlé de deux glaives suspendus à un plafond? ils s'arment de cent glaives pour frapper. S'il est dit qu'un roi a tué ses bêtes engraissées, a forcé des aveugles, des estropiés de venir à son festin, et a jeté celui qui n'avait pas sa robe nuptiale dans les ténèbres extérieures; est-ce une raison, mes frères, qui les mette en droit de vous enfermer dans des cachots comme ce convive, de vous disloquer les membres dans les tortures, de vous arracher les yeux pour vous rendre aveugles comme ceux qui ont été traînés à ce festin; de vous tuer, comme ce roi a tué ses bêtes engraissées? C'est pourtant sur de telles équivoques que l'on s'est fondé si souvent pour désoler une grande partie de la terre.

Ces terribles paroles: *Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive*, ont fait périr plus de chrétiens, que la seule ambition n'en a jamais immolés.

Les Juifs dispersés et malheureux se consolent de leur abjection, quand ils nous voient toujours opposés les uns aux autres, depuis les premiers jours du christianisme, toujours en guerre ou publique ou secrète, persécutés et persécuteurs,

oppresseurs

oppreſſeurs et opprimés ; ils ſont unis entr'eux, et ils rient de nos querelles éternelles. Il ſemble que nous n'ayons été occupés que du ſoin de les venger.

Miſérables que nous ſommes, nous inſultons les païens, et ils n'ont jamais connu nos querelles théologiques ; ils n'ont jamais verſé une goutte de ſang pour expliquer un dogme ; et nous en avons inondé la terre. Je vous dirai ſur-tout dans l'amertume de mon cœur : JESUS a été perſécuté, quiconque penſera comme lui, ſera perſécuté comme lui. Car enfin, qu'était JESUS aux yeux des hommes, qui ne pouvaient certainement ſoupçonner ſa divinité ? C'était un homme de bien, qui, né dans la pauvreté, parlait aux pauvres contre les ſuperſtitions des riches phariſiens et des prêtres inſolens ; c'était le *Socrate* de la Galilée. Vous ſavez qu'il dit à ces phariſiens : *Malheur à vous, guides aveugles, qui coulez le moucheron et qui avalez le chameau ! Malheur à vous, parce que vous nettoyez les dehors de la coupe et du plat, et que vous êtes au dedans pleins de rapines et d'impuretés !* (*h*)

Il les appelle ſouvent, *Sépulcres blanchis, races de vipères.* Ils étaient pourtant des hommes conſtitués en dignité. Ils ſe vengèrent par le dernier ſupplice. *Arnaud de Breſcia*, *Jean Hus*, *Jérôme de Prague* en dirent beaucoup moins des pontifes de leurs jours, et ils furent ſuppliciés de même. Ne choquez jamais la ſuperſtition dominante, ſi vous n'êtes aſſez puiſſans pour lui

(*h*) *Matthieu* XXIII.

réſiſter, ou aſſez habiles pour échapper à ſa pourſuite. La fable de *Notre-Dame de Lorette* eſt plus extravagante que toutes les métamorphoſes d'*Ovide*, il eſt vrai : le miracle de *San-Gennaro* à Naples eſt plus ridicule que celui d'*Egnatia* dont parle *Horace*, j'en conviens; mais dites hautement à Naples, à Lorette ce que vous penſez de ces abſurdités, il vous en coûtera la vie. Il n'en eſt pas ainſi chez quelques nations plus éclairées : le peuple y a ſes erreurs, mais moins groſſières; et le peuple le moins ſuperſtitieux eſt toujours le plus tolérant.

Rejetons donc toute ſuperſtition, afin de devenir plus humains; mais en parlant contre le fanatiſme, n'irritons point les fanatiques; ce ſont des malades en délire qui veulent battre leurs médecins. Adouciſſons leurs maux, ne les aigriſſons jamais; et feſons couler goutte à goutte dans leur ame ce baume divin de la tolérance, qu'ils rejetteraient avec horreur, ſi on le leur préſentait à pleine coupe.

CINQUIEME HOMELIE,

SUR LA COMMUNION,

Prononcée le jour de Pâques.

Nous voici aſſemblés, mes frères, pour la plus auguſte et la plus ſainte cérémonie de l'année, pour la communion.

Qu'eſt-ce que la communion; c'eſt mettre en commun ſes devoirs; c'eſt ſe communiquer

l'esprit fraternel qui doit animer les hommes. Nous fesons ici la commémoration d'une cène que fit avec ses disciples le CHRIST que nous reconnaissons pour notre législateur. Il ordonna *qu'on fit ces choses en mémoire de lui;* nous obéissons. Il est vrai que nous ne mangeons pas un agneau cuit avec des laitues, ainsi qu'il le mangea, selon les rites de la loi juive qu'il observa depuis sa naissance jusqu'au dernier moment de sa vie; il est vrai que notre léger repas n'est plus une cène comme il l'était autrefois; il est vrai que nous n'envoyons point chez un inconnu pour lui dire, comme dans *St Matthieu: Le maître vous envoie dire, je viens faire la pâque chez vous avec mes disciples:* nous nous assemblons le matin avec recueillement, nous mangeons le même pain consacré, nous buvons le même vin.

Mais à quoi nous servirait cette communauté de nourriture, si nous n'avions une communauté de charité, de bienfesance, de tolérance, de toutes les vertus sociales?

Je ne vous parlerai point ici de la manducation spirituelle, différente de la réelle; je n'entrerai dans aucune des distinctions de l'école, elles sont trop au-dessus de notre heureuse simplicité. Que le pape *Innocent III*, dans son quatrième livre des mystères, épuise son grand génie pour deviner ce que deviendrait le corps mystique ou réel de JESUS, s'il prenait un flux de ventre à un communiant, et de quelle matière seraient ses excrémens; ces matières sont trop relevées pour moi.

Que *Durand*, dans son Rational, (*a*) décide que ces matières ne seraient engendrées que par les accidens ; que *Tolet*, (*b*) dans son instruction sacerdotale, affirme qu'un prêtre pourrait consacrer et transsubstantier tout le pain d'un boulanger et tout le vin d'un cabaretier ; que le concile de Trente ajoute que ce changement ne se fait point, à moins que le prêtre n'en ait l'intention expresse ; que plusieurs docteurs disent que dans l'eucharistie il y a quantité sans *quantum*, et accident sans substance ; qu'ils déclarent qu'on peut être camus sans avoir de nez, et boiteux sans avoir de jambes, *similitas sine naso*, *claudicatio sine crure* : je ne vois pas que la connaissance de ces questions sublimes serve beaucoup à rendre les hommes meilleurs, et qu'on acquière une vertu de plus pour avoir approfondi comment on peut être camus sans nez.

Ce qu'il y a de déplorable, Messieurs, ce qu'il y a d'horrible, c'est que le sang a coulé pendant deux siècles pour ces questions théologiques, et que notre reine *Marie*, fille de *Henri VIII*, a fait brûler plus de huit cents citoyens qui ne voulaient pas convenir que la rondeur existât sans un corps rond, et qu'il y eût de la blancheur sans un corps blanc. Nous ne pouvons que tremper de nos larmes le peu de pain que nous allons manger ensemble, en nous rappelant la mémoire des calamités et des horreurs qui ont inondé presque toute l'Europe pour des choses dont les Cafres, les

(*a*) Liv. IV, chap. 41.
(*b*) *Tolet*, *de instructione sacerdotali*, liv. II, chap. 25.

Hottentots rougiraient et concevraient pour nous autant d'indignation que de mépris.

On appelle la sainte cérémonie que nous allons faire un *sacrement*; à la bonne heure: je ne viens pas ici pour disputer sur des mots. Nous ne savons ni vous ni moi ce que c'est qu'un sacrement; c'est un mot latin qui signifiait *serment* chez les Romains: je ne vois pas que nous fassions ici aucun serment. On nous dit aujourd'hui que sacrement veut dire *mystère*, j'y consens encore, sans savoir le moins du monde ce que c'est qu'un mystère: ce mot signifiait chez les Grecs une chose cachée. Mais pourquoi faut-il qu'il y ait des choses cachées dans la religion? tout ne doit-il pas être public, tout ne doit-il pas être commun à tous les hommes que le même Dieu a fait naître, et que le même soleil éclaire?

Si on venait nous dire que l'adoration de DIEU, l'amour du prochain, la justice, la modestie, la compassion, l'aumône sont des mystères, nul de nous ne pourrait le croire. Les hommes ne cachent jamais leurs projets, leurs sentimens, leur conduite, que dans l'idée de mal faire, et dans la crainte d'être reconnus. Pourquoi donc mettrions-nous dans la religion ce que nous abhorrons dans la vie civile? Que dirions-nous d'une loi cachée, d'une loi qui ne pourrait à peine être entendue que d'un très-petit nombre de jurisconsultes? comment pourrions-nous suivre cette loi, sur-tout si ses interprètes ne s'étaient jamais accordés. Toute loi qui n'est pas claire, précise, intelligible à tous les esprits, n'est qu'un piége tendu par la fourberie à

la ſimplicité. Une ordonnance myſtérieuſe d'un ſouverain ſerait même quelque choſe de ſi abſurde et de ſi intolérable, que je ne crois pas qu'il y en ait un ſeul exemple ſur la terre. Accuſerons-nous DIEU d'avoir fait ce que les tyrans les plus inſenſés n'ont jamais eu la démence de faire? DIEU n'aurait-il parlé qu'en énigmes au genre-humain? que dis-je? à la plus petite partie du genre-humain, pour ſe cacher entièrement à tout le reſte, et pour ne ſe montrer qu'à demi à ce petit nombre de favoris qui ſe ſont diſputé par tant de crimes les bonnes grâces de leur maître? *Merſit-ne hoc pulvere verum ut caneret paucis*?

DIEU a dit à tous les hommes: Aimez-moi et ſoyez juſtes. Voilà une loi claire, et ſur laquelle il eſt impoſſible de diſputer. Lorſque nous trouvons dans nos codes des paſſages équivoques, ce qui eſt un grand fléau du genre-humain, nous tâchons de les ramener au ſens le plus raiſonnable; nous nous en tenons à la partie de la loi qui eſt la plus clairement énoncée. Or qu'y a-t-il, je vous prie, de plus raiſonnable et de plus lumineux que ces mots: *faites ceci en mémoire de moi?* C'eſt donc une vertu de ces paroles que nous ſommes aſſemblés. Nous nous acquittons d'une cérémonie que nous croyons néceſſaire, parce qu'elle eſt ordonnée, parce qu'elle nous inſpire la concorde, parce qu'elle nous rend plus chers les uns aux autres.

Mais en nous uniſſant plus étroitement, nous ne regardons pas comme nos ennemis ces chré-

tiens appelés quakers, ou anabaptiſtes, ou memnoniſtes, qui ne communient point; les presbytériens qui communient en mangeant ſpirituellement JESUS-CHRIST; les luthériens et les anglicans qui mangent à la fois le corps et le pain, et boivent à la fois le ſang et le vin; et les papiſtes même qui prétendent manger le corps et boire le ſang, en ne touchant ni au pain ni au vin. Nous ne comprenons rien aux idées ou plutôt aux paroles des uns et des autres, mais nous les regardons comme des frères dont nous n'entendons pas le langage. Nous prions pour eux ſans les comprendre; nous nous uniſſons à eux malgré eux-mêmes dans cet eſprit de charité qui fait du monde entier une grande famille diſperſée: *caritas humani generis*, dit *Cicéron*, s'il m'eſt permis de citer ici un profane qui était un homme de bien.

Malheur à toute ſecte qui dit: Je ſuis ſeule ſur la terre; la lumière ne luit que pour moi; une profonde nuit couvre les yeux de tous les autres hommes; ce n'eſt que pour moi que les vaſtes cieux ont été créés; c'eſt-là ma demeure, tout le reſte eſt condamné à un ſéjour d'horreur et de déſolation éternelle.

Ce cruel langage eſt bien moins celui d'un cœur reconnaiſſant qui remercie DIEU de l'avoir diſtingué de la foule des êtres, que l'expreſſion d'un orgueil inſenſé qui ſe complaît dans ſes illuſions téméraires. La dureté accompagne néceſſairement un tel orgueil. Comment un homme malheureuſement pénétré d'une ſi abominable croyance aurait-il des entrailles de pitié pour ceux qu'il

penſe être en horreur à DIEU de toute éternité, et pour toute l'éternité? Il ne les peut enviſager que du même œil dont il croit voir les démons qu'on lui a peints comme ſes ennemis ſous des formes différentes. Si quelquefois il leur témoigne un peu d'humanité, c'eſt que la nature, plus forte en lui que ſes préjugés, amollit malgré lui ſon cœur que ſa ſecte endurciſſait; et la vertu naturelle que DIEU lui a donnée l'emporte ſur la religion qu'il a reçue des hommes.

Sachez, Meſſieurs, que le chef de la ſecte papiſte n'eſt pas le ſeul qui ſe diſe infaillible; ſachez que tous ceux qui ſont de ſa ſecte intolérante penſent être infaillibles comme lui, et cela ne peut être autrement; ils ont adopté tous ſes dogmes. Ce chef, ſelon eux, ne peut être dans l'erreur, donc ils ne peuvent errer en croyant tout ce que leur maître enſeigne, en feſant tout ce qu'il ordonne. Cet excès de démence s'eſt perpétué ſurtout dans les cloîtres. C'eſt là que dominent la perſuaſion ennemie de l'examen, et le fanatiſme enfant furieux de cette perſuaſion; c'eſt là que rampe l'aveugle obéiſſance, brûlant du déſir de commander aux autres; c'eſt là que ſe forgent les fers qui ont enchaîné de proche en proche tant de nations. Le petit nombre qui a découvert la fraude, et qui en gémit en ſecret, n'en eſt ſouvent que plus ardent à la répandre; il jouit du plaiſir infame de faire croire ce qu'il ne croit pas, et ſon hypocriſie eſt quelquefois plus perſécutrice que le fanatiſme lui-même.

Voilà le joug ſous lequel une partie de l'Europe

baisse encore la tête, le joug que nous détestons, mais que nous-mêmes nous avons long-temps porté lorsqu'un légat venait dans notre île ouvrir et fermer le ciel à prix d'or; vendre des indulgences, et recueillir des décimes; effrayer les peuples, ou les exciter à des guerres qu'il appelait saintes. Ces temps ne reviendront plus, je le crois, mes frères; mais c'est afin qu'ils ne reviennent plus, qu'il faut en rappeler souvent la mémoire.

Profitons de cette cérémonie sacrée qui nous inspire la charité, pour ne souffrir jamais que la religion nous inspire la tyrannie et la discorde. Ici nous sommes tous égaux; ici nous participons tous au même pain et au même vin; ici nous rendons à l'être des êtres les mêmes actions de grâce. Ne souffrons donc jamais que des étrangers aient l'insolence de nous prescrire en maîtres, ni la manière dont nous devons adorer le maître universel, ni celle dont nous devons nous conduire, ni celle dont nous devons penser. Un étranger n'a pas plus de droit sur nos consciences que sur nos bourses. Il est cependant un de nos trois royaumes dans lequel cet étranger domine encore secrétement. Il y envoie des ministres inconnus qui sont les espions des consciences. Ce sont-là en effet des mystères, c'est-là une religion cachée. Elle insinue tout bas la discorde, tandis que nous annonçons hautement la paix; sa communion n'est que la réjection des autres hommes; tout est à ses yeux ou hérétique ou infidelle. Depuis qu'elle a usurpé le trône des *Césars*, elle n'a point changé de maximes; et quoique les yeux de presque toutes les nations se

soient enfin ouverts sur ses prétentions absurdes et sur ses déprédations, elle conserve dans sa décadence le même orgueil qui la possédait quand elle voyait tant de rois à ses genoux. C'est en vain que notre premier législateur a dit: *Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier.* L'évêque de Rome se dit toujours le premier des hommes, parce qu'il siège dans une ville qui fut autrefois la première de l'Occident.

Que penseriez-vous, mes chers frères, d'un géomètre de Londres qui se croirait le souverain de tous les géomètres de nos provinces, sous prétexte qu'il exercerait l'arpentage dans la capitale? Ne le ferait-on pas enfermer comme un fou, s'il s'avisait d'ordonner qu'on ne crût à aucune propriété des triangles, sans un édit émané de son porte-feuille? C'est-là cependant ce qu'a fait l'Eglise romaine, à cela près que les opinions qu'elle enseigne ne sont pas tout-à-fait des vérités géométriques.

Cependant nous prions ici pour elle, pourvu qu'elle ne soit point persécutante, et nous regardons les papistes comme nos frères, quoiqu'ils ne veuillent point être nos frères. Jugez qui de nous approche le plus de la grande loi de la nature. Ils nous disent: Vous êtes dans l'erreur, et nous vous réprouvons. Nous leur répondons: Vous nous paraissez être dans l'esclavage, dans l'ignorance, dans la démence; nous vous plaignons et nous vous chérissons.

Que le fruit de notre communion soit donc toujours, mes frères, de voir les faiblesses et les misères humaines sans aversion et sans colère, et d'aimer,

s'il se peut, ceux que nous jugeons déraisonnables, autant que ceux qui nous semblent être dans le chemin de la vérité quand ils pensent comme nous.

Après nous être affermis dans ce premier devoir de tous les hommes, de quelque religion qu'ils puissent être, d'adorer DIEU et d'aimer son prochain, que nous servirait d'examiner quel jour JESUS fit le souper de la pâque; et s'il était couché sur un lit en mangeant comme les seigneurs romains, ou s'il mangea debout un bâton à la main, comme l'ordonnait la loi des Juifs? La morale qui doit diriger toutes nos actions en sera-t-elle plus pure lorsque nous aurons discuté si JESUS fut crucifié la veille ou l'avant-veille de la pâque juive? Si cela n'est pas clair dans les Evangiles, il est très-clair que nous devons être gens de bien tous les jours de l'année qui précèdent et qui suivent cette cérémonie.

Plusieurs savans s'inquiètent que l'Evangile de *St Jean* ne dise pas un seul mot de l'institution de l'eucharistie, de la bénédiction du pain, et de ces paroles mystérieuses qui ont causé tant de malheurs: *Ceci est mon corps, ceci est le calice de mon sang.* Ils s'étonnent que le disciple bien-aimé garde le silence sur le principal point de la mission de son maître.

On dispute sur l'heure de sa mort, sur les femmes qui assistèrent à son supplice; *St Matthieu* disant qu'elles étaient loin, et *St Jean* affirmant au contraire qu'elles étaient auprès de la croix, et que JESUS leur parla.

On dispute sur sa résurrection, sur ses apparitions, sur son ascension dans les airs. Ces paroles même qu'on trouve dans *St Jean* : *Je vais à mon père qui est votre père, à mon Dieu qui est votre Dieu*, ont fourni à l'Eglise de ceux qu'on appelle sociniens un prétexte qu'ils ont cru plausible, de soutenir que JESUS n'était pas Dieu, mais seulement envoyé de DIEU.

On ne s'accorde pas sur le lieu duquel il monta au ciel. *St Luc* dit que ce fut en Béthanie, *St Marc* ne dit pas en quel endroit ; *St Matthieu*, *St Jean* n'en parlent pas. *St Luc* même, dans son évangile, nous fait entendre que JESUS monta au ciel le lendemain de sa résurrection ; et dans les Actes des apôtres, il est dit que ce fut après quarante jours. Toutes ces contradictions exercent l'esprit des savans, mais elles ne les rendent ni plus modestes, ni plus doux, ni plus compatissans.

La naissance, la vie et la mort de JESUS sont l'éternel sujet de disputes interminables. *St Luc* nous dit qu'*Auguste* ordonna un dénombrement de toute la terre, et que *Joseph* et *Marie* vinrent se faire dénombrer à Bethléem, quoique *Joseph* ne fût pas natif de Bethléem, mais de la Galilée. Cependant ni aucun auteur romain, ni *Flavien Josephe* lui-même ne parlent de ce dénombrement. *Luc* dit que *Joseph* et *Marie* furent dénombrés sous *Cirinius* ou *Quirinius* gouverneur de Syrie, mais il est avéré par *Tacite* que ce *Cirinius* ou *Quirinius* ne gouverna la Syrie que dix ans après, et que c'était alors *Quintilius Varus*

qui était gouverneur. *Luc* donne pour grand-père à JESUS *Héli* père de *Joseph*; *Matthieu* donne à *Joseph*, *Jacob* pour père; et tous deux, en donnant chacun à *Joseph* une généalogie absolument différente, disent que JESUS n'était pas son fils. *Luc* assure que *Joseph* et *Marie* emmenèrent JESUS en Galilée, *Matthieu* dit qu'ils l'emmenèrent en Egypte.

Quand un ange, mes frères, descendrait de la voie lactée pour venir concilier ces contrariétés, quand il nous apprendrait le véritable nom du père de *Joseph*, que nous en reviendrait-il? quel fruit en retirerions-nous? en serions-nous plus gens de bien? n'est-il pas évident que nous devons être bons pères, bons maris, bons fils, bons citoyens, soit que le père de *Joseph* s'appelât *Héli* ou *Jacob*, soit qu'on ait emmené l'enfant JESUS en Galilée ou en Egypte? Que *Luc* s'accorde ou ne s'accorde pas avec *Matthieu*, les gros bénéficiers d'Allemagne n'en seront pas moins riches, et nous ne leur envierons pas leurs richesses.

Il n'y a pas une page dans l'Ecriture qui n'ait été un sujet de contestation, et par conséquent de haine. Que faut-il donc faire, mes très-chers frères, dans les ténèbres où nous marchons? Je vous l'ai déjà dit, et vous le pensez comme moi. Nous devons rechercher la justice plus que la lumière, et tolérer tout le monde, afin que nous soyons tolérés.

SERMON

PRECHÉ A BASLE,

LE PREMIER JOUR DE L'AN 1768,

Par JOSIAS ROSSETTE.

COMMENÇONS l'année, Meſſieurs, par rendre grâces à DIEU du plus grand événement qui ait ſignalé le ſiècle où nous vivons; ce n'eſt pas une bataille gagnée par les meurtriers aux gages d'un roi qui demeure vers la Sprée, contre les meurtriers aux gages des ſouverains qui habitent les bords du Danube, ou contre ceux qui ſortent des bords de la Garonne, de la Loire et du Rhône, pour aller en grand nombre porter la dévaſtation enGermanie et pour revenir en très-petit nombre dans leurs foyers.

Je n'ai point à vous entretenir de ces fureurs qui ont uſurpé le nom de gloire, et qui ſont plus déteſtés par les ſages qu'elles ne ſont vantées par les inſenſés. S'il eſt une conquête dans l'auguſte entrepriſe que nous célébrons, c'eſt une conquête ſur le fanatiſme; c'eſt la victoire de l'eſprit pacificateur ſur l'eſprit de perſécution; c'eſt le genre-humain rétabli dans ſes droits, des bords de la Viſtule aux rivages de la mer Glaciale et aux montagnes du Caucaſe, dans une étendue de terre deux fois plus grande que le reſte de l'Europe.

Deux têtes couronnées ſe ſont unies pour rendre aux hommes ce bien précieux que la nature

leur à donné, la liberté de conſcience. Il ſemble que dans ce ſiècle DIEU ait voulu qu'on expiât le crime de quatorze cents ans de perſécutions chrétiennes, exercées preſque ſans interruption, pour noyer dans le ſang humain la liberté naturelle. L'impératrice de Ruſſie non-ſeulement établit la tolérance univerſelle dans ſes vaſtes Etats, mais elle envoie une armée en Pologne, la première de cette eſpèce depuis que la terre exiſte, une armée de paix qui ne ſert qu'à protéger les droits des citoyens, et à faire trembler les perſécuteurs. O roi ſage et juſte, qui avez préſidé à cette conciliation fortunée! ô primat éclairé, prince ſans orgueil, et prêtre ſans ſuperſtition, ſoyez bénis et imités dans tous les ſiècles!

C'était beaucoup, mes frères, pour la conſolation du genre-humain, que les jéſuites, ces grands prédicateurs de l'intolérance, euſſent été chaſſés de la Chine et des Indes, du Portugal et de l'Eſpagne, de Naples et du Mexique, et ſurtout de la France qu'ils avaient ſi long-temps troublée; mais enfin, ce ne ſont que des victimes ſacrifiées à la haine publique. Elles ne l'ont point été à la raiſon univerſelle. Tant de princes chrétiens n'ont point dit: Chaſſons les jéſuites, afin que nos peuples ſoient délivrés du joug monacal, afin qu'on rende à l'Etat les biens immenſes engloutis dans tant de monaſtères, et à la ſociété tant d'eſclaves inutiles ou dangereux. Les jéſuites ſont exterminés; mais leurs rivaux ſubſiſtent. Il ſemble même que ce ſoit à leurs rivaux qu'on les immole. Les diſciples de l'inſenſé *Ignace*, de ce chevalier

errant de la Vierge, eux-mêmes chevaliers errans de l'évêque de Rome, disparaissent sur la terre ; mais les disciples d'un fou beaucoup plus dangereux, d'un *François d'Assise*, couvrent une partie de l'Europe ; les enfans du persécuteur *Dominique* triomphent. On n'a dit encore ni en France, ni en Espagne, ni en Portugal, ni à Naples : Citoyens qui ne reconnaissez pas l'évêque de Rome pour le maître du monde, sujets qui n'êtes soumis qu'à votre roi, chrétiens qui ne croyez qu'à l'évangile, vivez en paix ; que vos mariages confirmés par les lois, repeuplent nos provinces dévastées par tant de malheureuses guerres; occupez dans nos villes les charges municipales ; hommes, jouissez des droits des hommes. On a fait le premier pas dans quelques royaumes, et on tremble au second ; la raison est plus timide que la vengeance.

C'était autrefois, mes frères, une opinion établie chez les Grecs, que la sagesse viendrait d'Orient, tandis que sur les bords de l'Euphrate et de l'Indus on disait qu'elle viendrait d'Occident. On l'a toujours attendue. Enfin elle arrive du Nord. Elle vient nous éclairer ; elle tient le fanatisme enchaîné ; elle s'appuie sur la tolérance qui marche toujours auprès d'elle, suivie de la paix consolatrice du genre-humain.

Il faut que vous sachiez que l'impératrice du Nord a rassemblé dans la grande salle du kremelin à Moscou, six cents quarante députés de ses vastes Etats d'Europe et d'Asie pou rétablir une nouvelle législation qui soit également avantageuse à

toutes

toutes ses provinces. C'est là que le musulman opine à côté du grec, le païen auprès du papiste, et que l'anabaptiste confère avec l'évangélique et le réformé, tous en paix, tous unis par l'humanité, quoique la religion les sépare.

Enfin donc, grâces au ciel, il s'est trouvé un génie supérieur, qui au bout de près de dix-huit siècles s'est souvenu que tous les hommes sont frères. Déjà un anglais en France, un *Berwick*, évêque de Soissons, avait osé dire dans son célèbre mandement de 1757, que les Turcs sont nos frères, ce que ni *Bossuet*, ni *Massillon* n'avaient jamais eu le courage de dire. Déjà cent mille voix s'élevaient de tous côtés dans l'Europe en faveur de la tolérance universelle; mais aucun souverain ne s'était encore déclaré si ouvertement; aucun n'avait posé cette loi bienfesante pour la base des lois de l'Etat; aucun n'avait dit à la tolérance en présence des nations: Asseyez-vous sur mon trône.

Elevons nos voix pour célébrer ce grand exemple, mais élevons nos cœurs pour en profiter. Vous tous qui m'écoutez, souvenez-vous que vous êtes hommes avant d'être citoyens d'une certaine ville, membres d'une certaine société, professant une certaine religion. Le temps est venu d'agrandir la sphère de nos idées et d'être citoyens du monde. Que de petites nations apprennent donc leur devoir des grandes.

Nous sommes tous de la même religion sans le savoir. Tous les peuples adorent un DIEU des extrémités du Japon aux rochers du mont Atlas; ce

sont des enfans qui crient à leur père en différens langages. Cela est si vrai et si avéré, que les Chinois, en signant la paix avec les Russes le 8 septembre 1689, la signèrent au nom du même DIEU. Le marbre qui sert de bornes aux deux empires, montre encore aux voyageurs ces paroles gravées dans les deux langues: *Nous prions le* DIEU, *seigneur de toutes choses, qui connaît les cœurs, de punir les traitres qui rompraient cette paix sacrée.*

Malheur à un habitant de Lucerne ou de Fribourg, qui dirait à un réformé de Berne ou de Genève: Je ne vous connais pas: j'invoque des saints, et vous n'invoquez que DIEU: je crois au concile de Trente, et vous à l'évangile: aucune correspondance ne peut subsister entre nous; votre fils ne peut épouser ma fille, vous ne pouvez posséder une maison dans notre cité: *vous n'avez point écouté mon assemblée, vous êtes pour moi comme un païen et comme un receveur des deniers de l'Etat.*

Voilà pourtant les termes dans lesquels nous sommes, nous qui accusons sans cesse d'intolérance des nations plus hospitalières. Nous sommes treize républiques confédérées, et nous ne sommes pas compatriotes. La liberté nous a unis, et la religion nous divise. Qu'aurait-on dit dans l'antiquité si un grec de Thèbes ou de Corinthe avait été banni de la communion d'Athènes et de Sparte? en quelque endroit de la Grèce qu'ils allassent, ils se trouvaient chez eux; celui dont la cité était sous la protection d'*Hercule* allait sacrifier dans Athènes à *Minerve*; on les voyait associés aux mêmes

myſtères comme aux mêmes jeux. Le droit le plus ſacré, le plus beau lien qui ait jamais joint les hommes, l'hoſpitalité, rendait au moins pour quelque temps le ſcythe concitoyen de l'athénien. Jamais il n'y eut entre ces peuples aucune querelle de religion. La république romaine ne connut jamais cette fureur abſurde. On ne vit pas depuis *Romulus* un ſeul citoyen romain inquiété pour ſa manière de penſer; et tous les jours le ſtoïcien, l'académicien, le platonicien, l'épicurien, l'éclectique, goûtaient enſemble les douceurs de la ſociété; leurs diſputes n'étaient qu'inſtructives. Ils penſaient, ils parlaient, ils écrivaient dans une ſécurité parfaite.

On l'a dit cent fois à notre confuſion; nous n'avons qu'à rougir, nous qui étant frères par nos traités, ſommes encore ſi étrangers les uns aux autres par nos dogmes; nous qui, après avoir eu la gloire de chaſſer nos tyrans, avons eu l'horreur et la honte de nous déchirer par des guerres civiles pour des chimères ſcolaſtiques.

Je ſais bien que nous ne voyons plus renaître ces jours déplorables où cinq cantons, enivrés du fanatiſme qui empoiſonnait alors l'Europe entière, s'armèrent contre le canton de Zurich, parce qu'ils étaient de la religion romaine, et Zurich de la religion réformée. S'ils verſèrent le ſang de leurs compatriotes après avoir récité cinq *Pater* et cinq *Ave Maria* dans un latin qu'ils n'entendaient pas; s'ils firent après la bataille de Capel écarteler par le bourreau de Lucerne le corps mort du célèbre paſteur *Zuingle*; s'ils firent

en priant DIEU, jeter ses membres dans les flammes, ces abominations ne se renouvellent plus. Mais il reste toujours entre le romain et le protestant, un levain de haine que la raison et l'humanité n'ont pu encore détruire

Nous n'imitons pas, il est vrai, les persécutions excitées en Hongrie, à Saltzbourg, en France, mais nous avons vu depuis peu dans une ville étroitement alliée à la Suisse un pasteur doux et charitable, forcé de renoncer à sa patrie pour avoir soutenu que l'être créateur est bon, et qu'il est le DIEU de miséricorde encore plus que le DIEU des vengeances. Qu'un homme savant et modéré avance parmi nous que JESUS-CHRIST n'a jamais pris le nom de DIEU, qu'il n'a jamais dit qu'il eût deux natures et deux volontés, que ces dogmes n'ont été connus que long temps après lui; n'entendez-vous pas aussitôt cent ignorans crier au blasphème et demander son châtiment? nous voulons passer pour tolérans; que nous sommes encore loin, mes chers frères, de mériter ce beau titre!

A notre honte, ce sont les anabaptistes qui sont aujourd'hui les vrais tolérans, après avoir été au seizième siècle aussi barbares que les autres chrétiens. Ce sont ces primitifs appelés *quakers* qui sont tolérans, eux qui au nombre de plus de quatre-vingts mille dans la Pensilvanie, admettent parmi eux toutes les religions du monde, eux qui seuls de tous les peuples transplantés en Amérique, n'ont jamais ni trompé ni égorgé les naturels du pays si indignement appelés *sauvages*.

C'était le grand philosophe *Locke* qui était tolérant, lui qui, dans le code des lois qu'il donna à la Caroline, posa pour fondement de la législation que sept pères de famille, fussent-ils turcs ou juifs, suffiraient pour établir une religion dont tous les adhérens pourraient parvenir aux charges de l'Etat.

Que dis-je ! l'esprit de tolérance commence enfin à s'introduire chez les Français, qui ont passé long-temps pour aussi volages que cruels. Ils ont leur St Barthelemi en horreur ; ils rougissent de l'outrage fait au grand *Henri IV*, par la révocation de l'édit de Nantes : on venge la cendre de *Calas* ; on adoucit l'affreuse destinée de la famille *Sirven*. On ne l'eût pas fait sous le ministère du cardinal de *Fleuri*. On chasse les jésuites, les plus intolérans des hommes : on réprime doucement la brutale animosité des jansénistes. On impose silence à la sorbonne sur l'article de la tolérance, lorsqu'en osant censurer les maximes humaines de *Bélisaire* ; elle a le malheur de s'attirer l'indignation de toutes les nations de l'Europe. Enfin, la haute prudence de *Louis XV* a plongé dans un oubli général cette scandaleuse bulle *Unigenitus*, et ces billets de confession plus scandaleux encore. Le gouvernement devenu plus éclairé apaise avec le temps toutes les querelles dangereuses qui étaient le fruit de cet exécrable intolérantisme.

Quand serons-nous donc véritablement tolérans à notre tour ; nous qui demandons, qui crions sans cesse qu'on le soit ailleurs pour les protestans nos frères ?

Disons aux nations, mais disons sur-tout à nous-mêmes : JESUS-CHRIST a daigné converser également avec la courtisanne de Jérusalem, et avec la courtisanne de Samarie ; il s'est fait parfumer les pieds par l'une parce qu'elle l'avait beaucoup aimé, il s'est arrêté long-temps avec l'autre sur le bord d'un puits.

S'il a dit anathème aux receveurs des deniers publics, il a soupé chez eux, il a appelé l'un d'eux à l'apostolat. S'il a séché un figuier pour n'avoir pas porté du fruit quand ce n'était pas le temps des figues, il a changé de l'eau en vin à des noces, où les convives, déjà trop échauffés, semblaient le mettre en droit de ne pas exercer cette condescendance. S'il rebute d'abord sa mère avec des paroles dures, il fait incontinent le miracle qu'elle demande. S'il fait jeter en prison le serviteur qui n'a pas fait profiter l'argent de son maître à cent pour cent chez les changeurs, il fait payer l'ouvrier de la vigne, venu à la dernière heure, comme ceux qui ont travaillé dès la première. S'il dit en un endroit qu'il est venu apporter le glaive et la dissention dans les familles, il dit dans un autre, avec tous les anciens législateurs, qu'il faut aimer son prochain. Ainsi, tempérant toujours la sévérité par l'indulgence, il nous apprend à tout supporter. Si toutes les nations ont péché en *Adam*, ô mystère incompréhensible ! JESUS quatre mille ans après a subi le dernier supplice en Palestine pour racheter toutes les nations ; ô mystère plus incompréhensible encore ! S'il a dit en un endroit qu'il n'était venu que pour les Juifs, pour les enfans de la maison, il

dit ailleurs qu'il était venu pour les étrangers. Il appelle à lui toutes les nations, quoique l'Europe seule semble être aujourd'hui son partage. Il n'y a donc point d'étranger pour un véritable disciple de JESUS-CHRIST; il doit être concitoyen de tous les hommes.

Pourquoi nous resserrer dans le cercle étroit d'une petite société isolée, quand notre société doit être celle de l'univers? Quoi! le citoyen de Berne ne pourra être le citoyen de Lucerne? Quoi! un Français, parce qu'il est de la communion romaine et qu'il ne communie qu'avec du pain azyme, ne pourra acheter chez nous un domaine, tandis que tout suisse, de quelque secte qu'il puisse être, peut acheter en France la terre la plus seigneuriale?

Avouons que malgré la révocation de l'édit de Nantes, malgré le funeste édit de 1724, que la haine languedocienne arracha au cardinal de *Fleuri* contre les pasteurs évangéliques; c'est pourtant en France, c'est dans la société française, dans les mœurs françaises, dans la politesse française qu'est la vraie liberté de la vie sociale; nous n'en avons que l'ombre.

Mes frères, il faut vous le dire; vous êtes chrétiens et vous aimez votre intérêt; mais entendez-vous votre intérêt et le christianisme? Ce christianisme vous ordonne l'hospitalité, et rien n'est moins hospitalier que vous. Votre intérêt est que l'étranger s'établisse dans votre patrie. Car assurément il n'y viendra pas chercher les honneurs et la fortune, comme vous les allez chercher ailleurs. Un étranger ne pourrait acheter dans votre territoire

un domaine que pour partager avec vous ſes revenus. Le bonheur ineſtimable de vivre ſans maître, de ne jamais dépendre du caprice d'un ſeul homme, de n'être ſoumis qu'aux lois, attirerait dans vos cantons, comme en Hollande, cent riches étrangers dégoûtés des dangers des cours, plus funeſtes encore à l'innocence qu'à la fortune. Mais vous écartez ceux à qui vous devez tendre les bras; vous les rebutez par des uſages que l'inimitié et la crainte établirent autrefois, et qui ne doivent plus ſubſiſter aujourd'hui. Ce qui n'a été inventé que dans des temps de trouble et de terreur, doit être aboli dans les jours de paix et de ſécurité.

Le proteſtant a craint autrefois que le catholique n'apportât la tranſubſtantiation, les reliques, les taxes romaines et l'eſclavage dans ſa ville. Le catholique a craint que le proteſtant ne vînt attriſter la ſienne par ſa manière d'expliquer l'Evangile, et par le pédantiſme reproché aux conſiſtoires. Pour avoir la paix il fallut renoncer à l'humanité. Mais les temps ſont changés; la controverſe, les diſputes de l'école qui ont ſi long-temps allumé partout la diſcorde, ſont aujourd'hui l'objet du mépris de tous les honnêtes gens de l'Europe.

S'il eſt encore des fanatiques, il n'eſt point de bourgeois, de cultivateur, d'artiſan qui les écoute. La lumière ſe répand de proche en proche, et la religion ne fait preſque plus de mal.

Qui eſt celui d'entre vous qui n'affermera pas ſon champ et ſa vigne à un anabaptiſte, à un quaker, à un ſocinien, à un memnoniſte, à un

piétiſte,

piétiſte, à un morave, à un papiſte, s'il eſt ſûr qu'il fera un meilleur marché avec cet étranger qu'avec un homme de votre ville, fermement attaché au ſyſtème de *Zuingle?* Les terres de Genève ne ſont cultivées que par des papiſtes ſavoyards: ce ſont des papiſtes lombards qui labourent les champs des cantons que nous poſſédons dans le Milanais; et plus d'un proteſtant fabrique des toiles, dont la vente enfle le tréſor de l'abbé de St Gall.

Or, ſi la malheureuſe diviſion que les différentes ſectes du chriſtianiſme ont miſe entre les hommes, n'empêchent pas qu'ils ne travaillent les uns pour les autres, dans le ſeul but de gagner quelque argent, pourquoi empêchera-t-elle qu'ils ne fraterniſent enſemble, pour jouir des charmes de la vie civile? N'eſt-il pas abſurde que vous puiſſiez avoir un fermier catholique, et que vous ne puiſſiez pas avoir un concitoyen catholique?

Je ne vous propoſe pas de recevoir parmi vous des prêtres romains, des moines romains; ils ſe ſont fait un devoir cruel d'être nos ennemis; ils ne vivent que de la guerre ſpirituelle qu'ils nous font, et ils nous en feraient bientôt une réelle: ce ſont les janiſſaires du ſultan de Rome.

Je vous propoſe d'augmenter vos richeſſes et votre liberté, en admettant parmi vous tout ſéculier à ſon aiſe, que l'amour de cette liberté appellerait dans vos contrées. J'oſe aſſurer qu'il y a même en Italie plus d'un père de famille qui aimerait mieux vivre avec vous dans l'égalité, à l'ombre de vos lois, que d'être l'eſclave d'un prêtre ſouverain. Non, il n'y a pas un ſeul ſéculier italien,

il n'y a pas dans Rome un seul romain (j'excepte toujours la populace) qui ne frémisse dans le fond de son cœur de ne pouvoir lire l'Evangile en sa langue maternelle; de ne pouvoir acheter un seul livre sans la permission d'un jacobin; de se voir à la fois compatriote des *Scipions* et esclave d'un successeur de *Simon-Pierre*. Soyez sûrs que ce contraste bizarre et odieux d'un filet de pêcheur et d'une triple couronne révolte tous les esprits. Soyez certains qu'il n'y a pas un seul seigneur romain, qui, en voyant JESUS monté sur un âne, et le pape porté sur les épaules des hommes; en voyant d'un côté JESUS qui n'a pas seulement de quoi payer une demi-dragme pour le korban qu'il devait au temple des Juifs, et de l'autre la chambre de la daterie, occupée sans cesse à compter l'argent des nations, ne conçoive une indignation d'autant plus forte qu'il en faut dissimuler toutes les apparences. Il la cache à ses maîtres; il la manifeste dans le secret de l'amitié.

Je vais plus loin, mes frères, je soutiens que dans toute la chrétienté il n'y a pas aujourd'hui un seul homme un peu instruit qui soit véritablement papiste; non, le pape ne l'est pas lui-même; non, il n'est pas possible qu'un faible mortel se croie infaillible, et revêtu d'un pouvoir divin.

Je n'entre point ici dans l'examen des dogmes qui séparent la communion romaine et la nôtre; je prêche la charité et non la controverse; j'annonce l'amour du genre-humain et non la haine; je parle de ce qui réunit tous les hommes et non de ce qui les rend ennemis.

Aujourd'hui, malgré les cris de l'Eglise romaine, aucune puissance n'attente à la liberté de conscience établie chez ses voisins. Vous avez vu dans la dernière guerre six cents mille hommes en armes, sans qu'un seul soldat ait été envoyé pour faire changer un seul homme de croyance. L'Espagne même, l'Espagne appelle dans ses provinces une foule d'artisans protestans pour ranimer sa vie, que la barbarie insensée de l'inquisition fesait languir dans la misère; un sage ministre brave le monstre de l'inquisition pour l'intérêt de sa patrie.

Ne craignez donc point que le joug papiste, imposé dans des temps d'ignorance, puisse jamais s'appesantir sur vous. Ne craignez point qu'on vous remette au gland, lorsque vous avez connu l'agriculture. La tyrannie peut bien empêcher la raison, pendant quelques siècles, de pénétrer chez les hommes; mais quand elle y est parvenue, nul pouvoir ne peut l'en bannir.

Etres pensans, ne redoutez plus rien de la superstition. Vous voyez tous les jours les conseils éclairés des princes catholiques, mutiler eux-mêmes petit-à-petit ce colosse autrefois adoré. On le réduira enfin à la taille ordinaire. Tous les gouvernemens sentiront que l'Eglise est dans l'Etat, et non l'Etat dans l'Eglise. Le sacerdoce à la longue, mis à sa véritable place, fera gloire enfin comme nous d'obéir à la magistrature. En attendant, conservons les deux biens qui appartiennent essentiellement à l'homme, la liberté et l'humanité. Que les cantons catholiques s'éclairent,

que les cantons proteſtans ne réſiſtent point par préjugé à leur raiſon éclairée ; vivons en frères avec quiconque voudra être notre frère. Cultivons également notre eſprit et nos campagnes. Souvenons-nous toujours que nous ſommes une république, non pas en vertu de quelques argumens de théologie, non pas comme zuingliens ou comme œcolompadiens, mais en qualité d'hommes. Si la religion n'a ſervi qu'à nous diviſer, que la nature humaine nous réuniſſe. C'eſt aux cantons proteſtans à donner l'exemple, puiſqu'ils ſont plus floriſſans que les autres, plus peuplés, plus inſtruits dans les arts et dans les ſciences. N'emploierons-nous nos talens que pour les concentrer dans notre petite ſphère? L'homme iſolé eſt un ſauvage, un être informe qui n'a pas encore reçu la perfection de ſa nature. Une cité iſolée, inhoſpitalière, eſt parmi les ſociétés ce que le ſauvage eſt à l'égard des autres hommes. Enfin, en adorant le Dieu qui a créé tous les mortels, qu'aucun mortel ne ſoit étranger parmi nous.

TRADUCTION

DE L'HOMELIE DU PASTEUR BOURN,

Prêchée à Londres le jour de la pentecôte 1768.

VOICI le premier jour, mes frères, où la doctrine et la morale de JESUS fut manifestée par ses disciples. Vous n'attendez pas de moi que je vous explique comment le St Esprit descendit sur eux en langues de feu. Tant de miracles ont précédé ce prodige qu'on ne peut en nier un seul sans les nier tous. Que d'autres consument leur temps à rechercher pourquoi *Pierre*, en parlant tout d'un coup toutes les langues de l'univers à la fois, était cependant dans la nécessité d'avoir *Marc* pour son interprète; qu'ils se fatiguent à trouver la raison pour laquelle ce miracle de la pentecôte, celui de la résurrection, tous enfin furent ignorés de toutes les nations qui étaient alors à Jérusalem; pourquoi aucun auteur profane, ni grec, ni romain, ni juif, n'a jamais parlé de ces événemens si prodigieux et si publics, qui devaient long-temps occuper l'attention de la terre étonnée? En effet, dit-on, c'est un miracle incompréhensible que JESUS ressuscité montât lentement au ciel dans une nuée à la vue de tous les Romains qui étaient sur l'horizon de Jérusalem, sans que jamais aucun Romain ait fait la moindre mention de cette ascension, qui aurait dû faire plus de bruit que la mort de *César*, les batailles de Pharsale et d'Actium, la mort d'*Antoine* et de

Cléopâtre. Par quelle providence DIEU ferma-t-il les yeux à tous les hommes qui ne virent rien de ce qui devait être vu d'un million de ſpectateurs? Comment DIEU a-t-il permis que les récits des chrétiens fuſſent obſcurs, inconnus pendant plus de deux cents années, tandis que ces prodiges, dont eux ſeuls parlent, avaient été ſi publics? Pourquoi le nom même d'*évangile* n'a-t-il été connu d'aucun auteur grec ou Romain? Toutes ces queſtions, qui ont enfanté tant de volumes, nous détourneraient de notre but unique, celui de connaître la doctrine et la morale de JESUS, qui doit être la nôtre.

Quelle eſt la doctrine prêchée le jour de la pentecôte?

Que DIEU a rendu JESUS célèbre et lui a donné ſon approbation. (*a*)

Qu'il a été ſupplicié. (*b*)

Que DIEU l'a reſſuſcité et l'a tiré de l'enfer; c'eſt-à-dire, ſi l'on veut, de la foſſe. (*c*)

Qu'il a été élevé par la puiſſance de DIEU, et que DIEU a envoyé enſuite ſon S^t Eſprit. (*d*)

C'eſt ainſi que *Pierre* s'explique à cent mille juifs obſtinés, et il en convertit huit mille en deux ſermons; tandis que nous autres nous n'en pouvons pas convertir huit en mille années.

Il eſt donc inconteſtable, mes frères, que la première fois que les apôtres parlent de JESUS, ils en parlent comme de l'envoyé de DIEU, ſupplicié par les hommes, élevé en grâce devant

(*a*) *Actes* ch. XXIX, verſ. 22. (*b*) Verſ. 23.
(*c*) Verſ. 24. (*d*) Verſ. 33.

DIEU, glorifié par DIEU même. *St Paul* n'en parle jamais autrement. Voilà, sans contredit, le christianisme primitif, le christianisme véritable. Vous ne verrez, comme je vous l'ai déjà dit dans mes autres discours, ni dans aucun Evangile, ni dans les Actes des apôtres, que JESUS eût deux natures et deux volontés; que *Marie* fût mère de DIEU; que le St Esprit procède du Père et du Fils; qu'il établit sept sacremens; qu'il ordonna qu'on adorât des reliques et des images. Tout ce vaste amas de controverses était entièrement ignoré. Il est constant que les premiers chrétiens se bornaient à adorer DIEU par JESUS, à exorciser les possédés par JESUS, à chasser les diables par JESUS, à guérir les malades par JESUS.

Nous ne chassons plus les diables, mes frères; nous ne guérissons pas plus les maladies mortelles que ne font les médecins; nous ne rendons pas plus la vue aux aveugles que le chevalier *Tailor*. Mais nous adorons DIEU; nous le bénissons; nous suivons la loi qu'il nous a donnée lui-même par la bouche de JESUS en Galilée. Cette loi est simple parce qu'elle est divine: *Tu aimeras* DIEU *et ton prochain*. JESUS n'a jamais recommandé autre chose. Ce peu de paroles comprend tout. Elles sont si divines que toutes les nations les entendirent dans tous les temps, et qu'elles furent gravées dans tous les cœurs. Les passions les plus funestes ne purent jamais les effacer. *Zoroastre* chez les Persans, *Thaut* chez les Egyptiens, *Brama* chez les Indiens, *Orphée* chez les Grecs, criaient aux hommes: *Aimez* DIEU *et le prochain*.

Cette loi observée eut fait le bonheur de la terre entière.

JESUS ne vous a pas dit: *Le diable chassé du ciel, et plongé dans l'enfer, en sortit malgré* DIEU, *pour se déguiser en serpent, et pour venir persuader une femme de manger du fruit de l'arbre de la science. Les enfans de cette femme ont été en conséquence coupables en naissant du plus horrible crime, et punis à jamais dans des flammes éternelles, tandis que leurs corps sont pourris sur la terre. Je suis venu pour racheter des flammes ceux qui naîtront après moi; et cependant je ne rachèterai que ceux à qui j'aurai donné une grâce efficace qui peut n'être point efficace.* Cet épouvantable galimatias, mes frères, ne se trouve heureusement dans aucun évangile; mais vous y trouvez qu'il faut *aimer* DIEU *et son prochain.*

Quand toutes les langues de feu qui descendirent sur le galetas où étaient les disciples, auraient parlé, quand elles descendraient pour parler encore, elles ne pourraient annoncer une doctrine plus humaine à la fois et plus céleste.

JESUS adorait DIEU et aimait son prochain en Galilée; adorons DIEU et aimons notre prochain à Londres.

Les Juifs nous disent: JESUS était juif; il fut présenté au temple comme juif; circoncis comme juif; baptisé comme juif par le juif *Jean*, qui baptisait les Juifs selon l'ancien rit juif; et par une œuvre de surérogation juive, il payait le korban juif; il allait au temple juif; il judaïsa toujours; il accomplit toutes les cérémonies juives. S'il accabla les prêtres juifs d'injures, parce

qu'ils étaient des prévaricateurs scélérats pétris d'orgueil et d'avarice, il n'en fut que meilleur juif. Si la vengeance des prêtres le fit mourir, il mourut juif. O chrétiens! soyez donc juifs.

Je réponds aux Juifs: Mes amis, (car toutes les nations sont mes amis) JESUS fut plus que Juif; il fut homme, il embrassa tous les hommes dans sa charité. Votre loi mosaïque ne connaissait d'autre prochain pour un juif qu'un autre juif. Il ne vous était pas permis seulement de vous servir des ustensiles d'un étranger. Vous étiez immondes, si vous aviez fait cuire une longe de veau dans une marmite romaine. Vous ne pouviez vous servir d'une fourchette et d'une cuiller qui eût appartenu à un citoyen romain; et supposé que vous vous soyez jamais servi d'une fourchette à table, ce dont je ne trouve aucun exemple dans vos histoires, il fallait que cette fourchette fût juive. Il est bien vrai, du moins selon vous, que vous volâtes les assiettes, les fourchettes et les cuillers des Egyptiens, quand vous vous enfuites d'Egypte comme des coquins, mais votre loi ne vous avait pas encore été donnée. Dès que vous eûtes une loi, elle vous ordonna d'exterminer toutes les nations, et de ne réserver que les petites filles pour votre usage. Vous fesiez tomber les murs au bruit des trompettes, vous fesiez arrêter le soleil et la lune; mais c'était pour tout égorger. Voilà comme vous aimiez alors votre prochain.

Ce n'était pas ainsi que JESUS recommandait cet amour. Voyez la belle parabole du samaritain. Un juif est volé et blessé par d'autres voleurs juifs. Il est laissé dans le chemin dépouillé, sanglant et

demi-mort. Un prêtre orthodoxe passe, le considère et poursuit sa route sans lui donner aucun secours. Un autre prêtre orthodoxe passe et témoigne la même dureté. Vient un pauvre laïque samaritain, un hérétique ; il panse les plaies du blessé ; il le fait transporter, il le fait soigner à ses dépens. Les deux prêtres sont des barbares. Le laïque hérétique et charitable est l'homme de DIEU. Voilà la doctrine, voilà la morale de JESUS, voilà sa religion.

Nos adversaires nous disent que *Luc* qui était un laïque, et qui a écrit le dernier de tous les évangélistes, est le leul qui ait rapporté cette parabole, qu'aucun des autres n'en parle ; qu'au contraire, *St Matthieu* dit que JESUS (*c*) recommanda expressément de ne rien enseigner aux Samaritains et aux Gentils ; qu'ainsi son amour pour le prochain ne s'étendait que sur la tribu de *Juda*, sur celle de *Lévi* et la moitié de *Benjamin*, et qu'il n'aimait point le reste des hommes. S'il eût aimé son prochain, ajoutent-ils, il n'eût point dit qu'il est venu apporter le glaive et non la paix, qu'il est venu pour diviser le père et le fils, le mari et la femme, et pour mettre la discorde dans les familles. Il n'aurait point prononcé le funeste *contrains-les d'entrer*, dont on a tant abusé ; il n'aurait point privé un marchand forain du prix de deux mille cochons, qui était une somme considérable, et n'aurait pas envoyé le diable dans le corps de ces cochons pour les noyer dans le lac de Génézareth ; il n'aurait pas séché le figuier d'un pauvre homme, pour n'avoir pas porté des figues

(*c*) *Matth.* chap. X, vers. 5.

quand *ce n'était pas le temps des figues* : il n'aurait pas dans ses paraboles enseigné qu'un maître agit justement quand il charge de fers son esclave, pour n'avoir pas fait profiter son argent à l'usure de cinq cents pour cent.

Nos ennemis continuent leurs objections effrayantes en disant que les apôtres ont été plus impitoyables que leur maître; que leur première opération fut de se faire apporter tout l'argent des frères, et que *Pierre* fit mourir *Ananiah* et sa femme pour n'avoir pas tout apporté. Si *Pierre*, disent-ils, les fit mourir de son autorité privée, parce qu'il n'avait pu avoir tout leur argent, il méritait d'être roué en place publique : si *Pierre* pria DIEU de les faire mourir, il méritait que DIEU le punît : si DIEU seul ordonna leur mort, heureusement il prononce très-rarement de ces jugemens terribles qui dégoûteraient de faire l'aumône.

Je passe sous silence toutes les objections des incrédules, tant sur la morale et la doctrine de JESUS, que sur tous les événemens de sa vie diversement rapportés. Il faudrait vingt volumes pour réfuter tout ce qu'on nous objecte ; et une religion qui aurait besoin d'une si longue apologie ne pourrait être la vraie religion. Elle doit entrer dans le cœur de tous les hommes comme la lumière dans les yeux, sans effort, sans peine, sans pouvoir laisser le moindre doute sur la clarté de cette lumière. Je ne suis pas venu ici pour disputer, je suis venu ici pour m'édifier avec vous.

Que d'autres saisissent tout ce qu'ils ont pu trouver dans les Evangiles, dans les Actes des

apôtres, dans les Epîtres de *Paul*, de contraire aux notions communes, aux clartés de la raison, aux règles ordinaires du sens commun; je les laisserai triompher sur des miracles qui ne paraissent pas nécessaires à leur faible entendement, comme celui de l'eau changée en vin à des noces en faveur de convives déjà ivres, celui de la transfiguration, celui du diable qui emporte le fils de DIEU sur une montagne dont on découvre tous les royaumes de la terre, celui du figuier, celui de deux mille cochons. Je les laisserai exercer leur critique sur les paraboles qui les scandalisent, sur la prédiction faite par JESUS même au chapitre XXI de *Luc*, qu'il viendrait dans les nuées avec une grande puissance et une grande majesté, avant que la génération devant laquelle il parlait fût passée. Il n'y a point de page qui n'ait produit des disputes. Je m'en tiens donc à ce qui n'a jamais été disputé, à ce qui a toujours emporté le consentement de tous les hommes, avant JESUS et après JESUS; à ce qu'il a confirmé de sa bouche, et qui ne peut être nié par personne. *Il faut aimer* DIEU *et son prochain.*

Si l'Ecriture offre quelquefois à l'ame une nourriture que la plupart des hommes ne peuvent digérer, nourrissons-nous des alimens salubres qu'elle présente à tout le monde; *Aimons* DIEU *et les hommes*, fuyons toutes les disputes. Les premiers chapitres de la Genèse effarouchaient les esprits des Hébreux, il fut défendu de les lire avant vingt-cinq ans; les prophéties d'*Ezéchiel* scandalisaient, on en défendit de même la lecture; le Cantique des cantiques pouvait porter les

jeunes hommes et les jeunes filles à l'impureté, *Théodore* de Mopsuète, les rabins, *Grotius*, *Châtillon* et tant d'autres nous apprennent qu'il n'était permis de lire ce cantique qu'à ceux qui étaient sur le point de se marier.

Enfin, mes frères, combien d'actions rapportées dans les livres hébreux qu'il serait abominable d'imiter ! Où serait aujourd'hui la femme qui voudrait agir comme *Jahel*, laquelle trahit *Sizara* pour lui enfoncer un clou dans la tête, comme *Judith* qui se prostitua à *Holoferne* pour l'assassiner, comme *Esther* qui, après avoir obtenu de son mari que les Juifs massacrassent cinq cents persans dans Suze, lui en demanda encore trois cents, outre les soixante et quinze mille égorgés dans les provinces ? Quelle fille voudrait imiter les filles de *Loth* qui couchèrent avec leur père ? Quel père de famille se conduirait comme le patriarche *Juda* qui coucha avec sa belle-fille, et *Ruben* qui coucha avec sa belle-mère ? Quel vaivode imitera *David* qui s'associa quatre cents brigands perdus, dit l'Ecriture, de débauches et de dettes, avec lesquels il massacrait tous les sujets de son allié *Achis* jusqu'aux enfans à la mamelle, et qui enfin, ayant dix-huit femmes, ravit *Betzabée* et fit tuer son mari ?

Il y a dans l'Ecriture, je l'avoue, mille traits pareils, contre lesquels la nature se soulève. Tout ne nous a pas été donné pour une règle de mœurs. Tenons-nous-en donc à cette loi incontestable, universelle, éternelle, de laquelle seule dépend la pureté des mœurs dans toute nation : *Aimons* DIEU *et le prochain.*

S'il m'était permis de parler de l'Alcoran dans une assemblée de chrétiens, je vous dirais que les sonnites représentent ce livre comme un chérubin qui a deux visages, une face d'ange et une face de bête. Les choses qui scandalisent les faibles, disent-ils, sont le visage de bête, et celles qui édifient sont la face d'ange.

Edifions-nous et laissons à part tout ce qui nous scandalise: car enfin, mes frères, que DIEU demande-t-il de nous? que nous confrontions *Matthieu* avec *Luc*, que nous concilions deux généalogies qui se contredisent, que nous discutions quelques passages? Non, il demande que nous l'aimions et que nous soyons justes.

Si nos pères l'avaient été, les disputes sur la liturgie anglicane n'auraient pas porté la tête de *Charles I* sur un échafaud, on n'aurait pas osé tramer la conspiration des poudres, quarante mille familles n'auraient pas été massacrées en Irlande, le sang n'aurait pas ruisselé, les bûchers n'auraient pas été allumés sous le règne de la reine *Marie*. Que n'est-il pas arrivé aux autres nations pour avoir argumenté en théologie? Dans quels gouffres épouvantables de crimes et de calamités les disputes chrétiennes n'ont-elles pas plongé l'Europe pendant des siècles? la liste en serait beaucoup plus longue que mon sermon. Les moines disent que la vérité y a beaucoup gagné, qu'on ne peut l'acheter trop cher, que c'est ce qui a valu à leur saint père tant d'annates et tant de pays; que si l'on s'était contenté d'aimer DIEU et son prochain, le pape ne se

ſerait pas emparé du duché d'Urbin, de Ferrare, de Caſtro, de Bologne, de Rome même, et qu'il ne ſe dirait pas ſeigneur ſuzerain de Naples; qu'une Egliſe qui répand tant de bien ſur la tête d'un ſeul homme eſt ſans doute la véritable Egliſe; que nous avons tort puiſque nous ſommes pauvres et que DIEU nous abandonne viſiblement. Mes frères, il eſt peut-être difficile d'aimer des gens qui tiennent ce langage; cependant *aimons* DIEU *et notre prochain.* Mais comment aimerons-nous les hauts bénéficiers qui, du ſein de l'orgueil, de l'avarice et de la volupté, écraſent ceux qui portent le poids du jour et de la chaleur, et ceux qui, parlant avec abſurdité, perſécutent avec inſolence? Mes frères, c'eſt les aimer ſans doute que de prier DIEU qu'il les convertiſſe.

DISCOURS

DE

Me BELLEGUIER,

ANCIEN AVOCAT,

Sur le texte proposé par l'université de la ville de Paris, pour le sujet du prix de l'année 1773.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

L'UNIVERSITÉ de Paris est dans l'usage de proposer chaque année un prix pour un discours latin. La langue française qu'on y appelle poliment *lingua vernacula* (la langue des laquais) ne paraît point à nos maîtres d'éloquence valoir la peine d'être encouragée. Il est évident que nos colonels, nos magistrats, nos évêques ne parlant jamais que français, on ne peut se dispenser d'employer les trois quarts du temps de leur éducation à leur apprendre à faire des phrases en latin; sans cette précaution, ils ne parleraient cette langue de leur vie.

Le prix ne peut être disputé que par des maîtres-ès-arts: il fut fondé dans un temps où

où les jésuites existaient encore, et on sait quel scandale se serait élevé dans l'université, si, par mégarde, elle avait couronné le latin du collége de Clermont.

Cependant M. *Cogé*, professeur de rhétorique au collége Mazarin, s'avisa, vers 1768, de faire un livre contre le XVe chapitre de Bélisaire, où il prouva doctement que pour éviter d'être brûlé pendant toute l'éternité, il faut croire que *Trajan*, *Marc-Aurèle* et *Titus* sont dans l'enfer pour jamais, et de plus contribuer de toutes ses forces à faire brûler de leur vivant ceux qui pensent comme ces hommes abominables, soit en portant des fagots à leur bûcher comme le roi d'Espagne *St Ferdinand*, soit en écrivant contr'eux des libelles comme monsieur le professeur. Des philosophes prirent la peine de se moquer des libelles et de *Cogé*, qui se trouvant, quelques années après, recteur de l'université, imagina pour se venger de faire proposer pour sujet du prix, la question suivante:

Non magis Deo quàm regibus infensa est ista quæ vocatur hodiè philosophia.

Il voulait dire que la philosophie n'est pas *moins* ennemie des rois que de DIEU: et il disait au contraire, qu'elle n'est pas *plus* ennemie de DIEU que des rois.

C'était précisément la même aventure que celle qui arriva jadis au prophète *Balaam*, lorsqu'il dit la vérité malgré lui.

On rit beaucoup, même dans l'université, du programme de *Cogé*. De tous les discours composés alors, celui de Me *Belleguier* est le seul dont on ait jamais parlé, quoiqu'il fût écrit en français, et que l'auteur eût étudié chez les jésuites.

L'archevêque de Paris *Beaumont*, s'étant fait expliquer le latin de *Cogé* par son secrétaire, qui ne manqua pas de traduire *magis* par *moins*, promit au savant recteur la place de grand inquisiteur pour la foi qu'il avait résolu de faire créer aussitôt que les prophéties qui annonçaient le rétablissement des jésuites seraient accomplies.

DISCOURS

DE

Me BELLEGUIER.

Non magis DEO *quàm regibus infensa est ista quæ vocatur hodiè philosophia.*

Cette qu'on nomme aujourd'hui philosophie, n'est pas plus ennemie de DIEU que des rois.

Je ne compose pas pour le prix de l'université : je n'ai pas tant d'ambition ; mais ce sujet me paraît si beau et si bien énoncé, que je ne puis résister à l'envie d'en faire mon thème.

Non sans doute, la philosophie n'est et ne peut être l'ennemie de DIEU ni des rois, s'il est permis de mettre des hommes à côté de l'être éternel et suprême. La philosophie est expréssement l'amour de la sagesse ; ce serait le comble de la folie d'être l'ennemi de DIEU qui nous donne l'existence, et des rois qui nous sont donnés par lui pour rendre cette existence heureuse ou du moins tolérable. Osons d'abord dire un petit mot de DIEU, nous parlerons ensuite des rois. Il y a l'infini entre ces deux objets.

De DIEU.

Socrate fut le martyr de la Divinité, et *Platon* en fut l'apôtre. *Zaleucus*, *Carondas*, *Pythagore*, *Solon* et *Locke*, tous philosophes et législateurs ont recommandé dans leurs lois l'amour de DIEU et du gouvernement sous lequel il nous a fait naître.

Les beaux vers du véritable *Orphée*, que nous trouvons épars dans *Clément* d'Alexandrie, parlent de la grandeur de DIEU avec sublimité. *Zoroastre* l'annonçait à la Perse, et *Confutzée* à la Chine. Quoi qu'en ait dit l'ignorance appuyée de la malignité, la philosophie fut dans tous les temps la mère de la religion pure et des lois sages.

S'il y eut tant d'athées chez les Grecs trop subtils, et chez les Romains leurs imitateurs, n'imputons qu'à des menteurs publics, avares, cruels et fourbes, aux prêtres de l'antiquité l'excès monstrueux où ces athées tombèrent. Les uns nièrent la Divinité, parce que les sacrificateurs la rendaient odieuse, et que les oracles la rendaient ridicule. Les autres, comme les épicuriens, indignés du rôle qu'on fesait jouer aux Dieux dans le gouvernement du monde, prétendaient qu'ils ne daignaient pas se mêler des misérables occupations des hommes. Le char de la fortune allait si mal, qu'il parut impossible que des êtres bienfesans en tinssent les rènes. *Epicure* et ses disciples, d'ailleurs aimables et honnêtes gens, étaient si mauvais physiciens qu'ils avouaient sans difficulté qu'il y a un dieu dans le soleil et dans chaque planète; mais ils croyaient que ces dieux passaient tout leur temps à boire, à se réjouir et à ne rien faire. Ils en fesaient des chanoines d'Allemagne.

Les véritables philosophes ne pensaient pas ainsi. Les *Antonins* si grands sur le trône du monde alors connu, *Epictète* dans les fers, reconnaissaient, adoraient un Dieu tout-puissant et juste; ils tâchaient d'être justes comme lui.

Ils n'auraient pas prétendu, comme l'auteur du *Système de la nature*, que le jésuite *Needham* avait créé des anguilles, et que DIEU n'avait pas pu créer l'homme. *Needham* ne leur eût pas paru philosophe, et l'auteur du *Système de la nature* n'eût été regardé que comme un discoureur par l'empereur *Marc-Antonin*.

L'astronome qui voit le cours des astres établi selon les lois de la plus profonde mathématique, doit adorer l'éternel géomètre. Le physicien qui observe un grain de blé ou le corps d'un animal, doit reconnaître l'éternel artisan. L'homme moral qui cherche un point d'appui à la vertu, doit admettre un être aussi juste que suprême. Ainsi DIEU est nécessaire au monde en tout sens, et l'on peut dire avec l'auteur de l'épître au griffonneur du plat livre des *Trois imposteurs* :

Si DIEU n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Je conclus de-là que *ista quæ vocatur hodiè philosophia*, cette qu'on nomme aujourd'hui philosophie, est le plus digne soutien de la Divinité, si quelque chose peut en être digne sur la terre. Le ciel me préserve de faire des phrases pour énerver une vérité si importante.

Du gouvernement.

LES philosophes qui ont reconnu un DIEU, et les sophistes qui l'ont nié, ont tous, sans aucune exception, avoué cette autre vérité reconnue de tout le monde, qu'un citoyen doit être soumis aux lois de sa patrie; qu'il faut être bon républicain à Venise et en Hollande, bon sujet à Paris et à Madrid; sans quoi ce monde serait un coupe gorge, comme il a été trop souvent, grâces à ceux qui n'étaient pas philosophes.

Lorsque l'ancien parlement de Paris et l'université de Paris vinrent reconnaître à genoux l'anglais *Henri V* pour roi de France, qui fut fidelle à son roi légitime? ..... *Gerson*, le philosophe *Gerson*, l'honneur éternel de l'université; cet homme qui osait s'opposer d'une main aux fureurs de quatre antipapes également coupables, et présenter l'autre pour relever, s'il le pouvait, le trône renversé de son maître. Il mourut à Lyon dans un exil qui le rendait encore plus vénérable aux sages tandis que ses confrères les théologiens, arrachés à leur saint ministère par la rage des guerres civiles, faisaient leur cour aux Anglais, et n'en recevaient que des mépris, des outrages et des chaînes.

Hélas! était il bien occupé des propriétés de la matière, de l'antiquité du monde et des lois de la gravitation, celui qui justifia, qui canonisa publiquement le meurtre abominable du duc d'*Orléans*, frère de *Charles VI le bien-aimé?* C'était un docteur en théologie: c'était *Jean Petit*, très-dévot à la Vierge pour laquelle il avait composé une prière dans le goût de l'oraison des trente jours. Etaient-ils platoniciens ou académiciens, ou stratoniciens ceux qui, sous le même règne, firent rejaillir sur le dauphin le sang de deux maréchaux de France, et qui massacrèrent dans les rues de Paris trois mille cinq cents gentilshommes? On les nommait les *Maillotins*, les *Cabochiens*. Ce n'est pas là une secte de philosophie.

Si lorsqu'on brûla vive dans Rouen l'héroïne champêtre qui sauva la France, il s'était trouvé dans la faculté de théologie un philosophe, il n'eût pas souffert que cette fille, à qui l'antiquité

eût dressé des autels, fût brûlée vive dans un bûcher élevé sur une plateforme de dix pieds de haut, afin que son corps jeté nu dans les flammes pût être contemplé du bas en haut par les dévots spectateurs. Cette exécrable barbarie fut ordonnée sur une requête de la sacrée faculté, par sentence de *Cauchon* évêque de Beauvais, de frère *Martin* vicaire général de l'inquisition, de neuf docteurs de sorbonne, de trente-cinq autres docteurs en théologie. Ces barbares n'auraient pas abusé du sacrement de la confession pour condamner la guerrière vengeresse du trône au plus affreux des supplices. Ils n'auraient pas caché deux prêtres derrière le confessional pour entendre ses péchés, et pour en former contr'elle une accusation ; ils n'auraient pas comme on l'a déjà dit, été sacriléges pour être assassins.

Ce crime si horrible et si lâche ne fut point commis par les Anglais, il le fut uniquement par des théologiens de France payés par le duc de *Bedfort*. Deux de ces docteurs, à la vérité, furent condamnés depuis à périr par le même supplice, quand *Charles VII* fut victorieux ; mais la plus belle expiation de la sorbonne fut son repentir et sa fidélité pour nos rois, quand les conjonctures devinrent plus favorables.

Je passe à regret aux horreurs de la ligue contre *Henri III* et le grand *Henri IV*. Ces temps, depuis *François II*, furent abominables, mais il est doux de pouvoir dire que le philosophe *Montagne*, le philosophe *Charon*, le philosophe chancelier de l'*Hospital*, le philosophe de *Thou*,

le philosophe *Ramus* ne trempèrent jamais dans les factions. Leur vertu demande grâce pour leur siècle.

La journée de la St Barthelemi, dont la mémoire durera autant que le monde, ne leur sera jamais imputée.

J'avouerai encore, si l'on veut, aux jésuites, éternels et déplorables ennemis du parlement et de l'université, que l'ancien parlement de Paris, qui n'était pas philosophe, commença un procès criminel contre *Henri III* son roi, et nomma pour informer les conseillers *Courtin* et *Michon*, qui n'étaient pas philosophes non plus.

Je ne dissimulerai point que le docteur *Rose*, le docteur *Guincestre*, le docteur *Boucher*, le docteur *Aubri*, le docteur *Pelletier*, condamnés depuis à la roue, furent les trompettes du meurtre et du carnage. On a souvent dit que le docteur *Bourgoin* fit descendre une statue de la Ste Vierge, pour encourager frère *Jacques Clément* au parricide; je l'accorde en gémissant. On me répète que soixante et dix docteurs de sorbonne déclarèrent, au nom du St Esprit, tous les sujets déliés de leur serment de fidélité; j'en conviens avec horreur.

On me crie que dans le temps où *Henri IV* préparait son abjuration, et lorsque les citoyens présentèrent requête pour faire quelque accommodement avec ce grand-homme, ce bon roi, ce conquérant et ce père de la France, toute la faculté de théologie assemblée, condamna la requête comme *inepte*, *séditieuse*, *impie*, *absurde*, *inutile*, *attendu qu'on connait l'obstination de*

Henri

Henri le relaps. La faculté déclare expreſſément tous ceux qui parlent d'engager le roi à profeſſer la religion catholique, *parjures*, *ſéditieux*, *perturbateurs du royaume*, *hérétiques*, *fauteurs d'hérétiques*, *ſuſpects d'héréſie*, *ſentant l'héréſie*, *et qu'ils doivent être chaſſés de la ville, de peur que ces bêtes peſtiférées n'infectent tout le troupeau.*

Ce décret du premier novembre 1592, eſt tout au long dans le journal de *Henri IV*, page 260. Le reſpectable de *Thou* rapporte des décrets encore plus horribles, et qui font dreſſer les cheveux.

Béniſſons les philoſophes qui ont appris aux hommes qu'il faut prodiguer ſes biens et ſa vie pour ſon roi, fût-il de la religion de *Mahomet*, de *Confucius*, de *Brama*, ou de *Zoroaſtre*.

Mais je répondrai toujours que la ſorbonne s'eſt repentie de ces écarts, et qu'on ne doit les imputer qu'au malheur des temps. Une compagnie peut s'égarer; elle eſt compoſée d'hommes: mais auſſi ces hommes réparent leurs fautes. La raiſon, la ſaine doctrine, la modeſtie, la défiance de ſoi-même reviennent ſe mettre à la place de l'ignorance, de l'orgueil, de la démence et de la fureur. On n'oſe plus condamner perſonne après avoir été ſi condamnable. On devient meilleur pour avoir été méchant. On eſt l'édification d'une patrie dont on fut l'horreur et le ſcandale.

Les jéſuites ont fatigué la France du récit de tant de crimes: mais l'univerſité de ſon côté a reproché aux frères jéſuites d'avoir mis le couteau à la main de *Jean Châtel*, d'avoir forcé le grand *Henri IV* à dire au duc de *Sulli* qu'il aimait mieux

les rappeler et s'en faire des amis, que de craindre continuellement le poignard et le poison. Elle les a peints dans tous ses procès contr'eux comme des soldats en robe, d'une puissance dangereuse, comme des espions de toutes les cours, des ennemis de tous les rois, des traitres à toutes les patries.

Combien de fois le docteur *Arnaud*, le docteur *Boileau*, le docteur *Petit-pied*, et tant d'autres docteurs, n'ont-ils pas reproché à ces ci-devant jésuites, la banqueroute de Séville, qui précéda d'un siècle la banqueroute de frère *la Vallette*; leurs calomnies contre le bienheureux dom *Juan de Palafox*, et après huit volumes entiers de pareils reproches, ne leur ont-ils pas remis sous les yeux la conspiration des poudres, et trois jésuites écartelés pour ce crime inconcevable? Les jésuites en ont-ils été moins fiers? non; tout écrasés qu'ils sont, il leur reste trois doigts dont ils se servent pour imprimer dans Avignon que les docteurs de sorbonne sont des ignorans insolens, et pour répéter en plagiaires ce que M. *Deslandes*, de l'académie des sciences, a mis en note dans son troisième tome, (*) page 299: *Que la sorbonne est aujourd'hui le corps le plus méprisable du royaume.*

Ces outrages, ces injures réciproques n'ont rien de philosophique. Je dirai plus; elles n'ont rien de chrétien.

J'observerai avec la satisfaction d'un bon sujet que dans les troubles de la fronde, non moins affreux peut-être que la conspiration des poudres, mais infiniment plus ridicules, ce ne fut ni

(*) *Histoire critique de la philosophie.* Edit de 1737.

Descartes ni *Gassendi*, ni *Pascal*, ni *Fermat*, ni *Roberval*, *ni Méziriac*, ni *Rohaut*, ni *Chapelle*, ni *Bernier*, ni *St Evremond*, ni aucun autre philosophe, qui mit à prix la tête du cardinal premier ministre. Nul d'eux ne vola l'argent du roi pour payer cette tête; nul ne força *Louis XIV* et sa mère de s'enfuir du louvre, et d'aller coucher sur la paille à St Germain; nul ne fit la guerre à son roi, et ne leva contre lui le régiment des Portes-cochères, et le régiment de Corinthe, etc. etc.

Je conviendrai avec le jésuite auteur du petit livre: *Tout se dira.* " que ces petites fautes „ commises à bonne intention, l'étaient par „ maître *Quatre hommes*, maître *Quatre sous*, „ maître *Bitaud*, maître *Pitaut*, maîtres „ *Boissau*, *Gratau*, *Martinau*, *Boux*, *Crépin*, „ *Cullet*, etc.... etc.... " tous tuteurs des rois, et qui avaient acheté la tutelle: ils n'étaient pas philosophes. Ce n'est pas moi qui parle, c'est le jésuite auteur de *Tout se dira*, et de l'*Appel à la raison*. Je ne sais s'il est plus philosophe que MM. *Cullet* et *Crépin*. Ce que je sais certainement avec l'Europe, c'est que tant que *Gondi-Rets* fut archevêque de Paris, il fut vain, insolent, débauché, factieux, criminel de lèse-majesté. Quand il devint philosophe, il fut bon sujet, bon citoyen; il fut juste.

Je repondrai sur-tout aux détracteurs de l'ancien parlement de Paris, comme à ceux de l'université; je dirai: Il se répentit, il fut fidelle à *Louis XIV*.

On a prétendu que *Malagrida*, et l'assassin du roi de Pologne, et ceux de deux autres grands

princes, avaient une teinture de philosophie; mais à l'examen cette accusation a été reconnue fausse. Enfin, si nous remontons du temps présent aux temps antérieurs, dans les autres pays de l'Europe, nous trouverons que la philosophie ne fut soupçonnée par personne de l'assassinat de *Farnèse*, duc de Parme, bâtard du pape *Paul III*; de l'assassinat de *Galeas Sforze* dans une église; de l'assassinat des *Médicis* dans une autre église, pendant l'élévation de l'eucharistie, afin que le peuple, prosterné, ne vît pas le crime, et que DIEU seul en fût témoin.

La philosophie ne fut point complice des assassinats et des empoisonnemens nombreux, commis par le pape *Alexandre VI*, et par son bâtard *César Borgia*. Allez jusqu'au pape *Sergius III*; je vous défie de trouver aucun philosophe coupable du moindre trouble, pendant tant de siècles où l'Italie fut troublée sans cesse.

On a vendu dans les Etats d'Italie, appartenans au roi d'Espagne, cette fameuse bulle de la cruzade, qui moyennant deux réaux de plate, sauve une ame du feu éternel de l'enfer, et permet à son corps de manger de la viande le samedi. On trafiquait de cette autre bulle de la componende, qui permet aux voleurs de garder une partie de ce qu'ils ont volé, pourvu qu'ils en mettent une partie en œuvres pies; mais cette bulle vaut dix ducats. On achetait des dispenses de tout à tout prix. Les *Phrinés* et les *Gitons* triomphaient depuis Milan jusqu'à Tarente. Les bénéfices, institués pour nourrir les pauvres, se vendaient publiquement

pour nourrir le luxe ; et les bénéficiers employaient le ſtylet et la cantarella contre les bénéficiers qui leur dérobaient leurs *Gitons* et leurs *Phrinés*. Rien n'égalait les débauches, les perfidies, les ſacriléges de certains moines. Cependant *Galilée*, le reſtaurateur de la raiſon, démontrait tranquillement le mouvement de la terre et des autres planètes dans leurs orbites elliptiques, autour du ſoleil immobile dans ſa place au centre du monde et tournant ſur lui-même.

Oh l'homme dangereux! oh l'ennemi de tous les rois et du grand-duc de Toſcane et de la ſainte Egliſe! s'écrièrent les univerſités ; le monſtre! il oſe prouver que c'eſt la terre qui tourne, tandis que le ſavant *Joſué* aſſure formellement que le ſoleil s'arrêta ſur Gabaon, et la lune ſur Aïalon en plein midi!

Galilée ne fut pas brûlé ; le grand-duc le protégeait. Le ſaint office ſe contenta de le déclarer abſurde et hérétique, ſentant l'héréſie : il ne fut condamné qu'à garder la priſon, à jeûner au pain et à l'eau, et à réciter le roſaire. Il récita ſans doute ſon roſaire, ce grand *Galilée! Iſte qui vocabatur philoſophus.*

Tournez les yeux vers cette île fameuſe, longtemps plus ſauvage que nous-mêmes, habitée comme notre malheureux pays par l'ignorance et le fanatiſme, couverte comme la France du ſang de ſes citoyens ; demandez-lui quel prodige l'a changée, pourquoi elle n'a plus de *Fairfax*, de *Cromwel* et d'*Ireton ?* comment à ces guerres auſſi abominables que religieuſes, qui firent tom-

ber la tête d'un roi sur un échafaud, a succédé une paix intérieure qui n'est troublée que par des querelles au sujet de l'élection de milord Maire, ou du bilan de la compagnie des Indes, ou du numéro 45 ? L'Angleterre vous répondra : Grâces en soient rendues à *Locke*, à *Newton*, à *Shaftesbury*, à *Collins*, à *Trenchard*, à *Gordon*, à une foule de sages qui ont changé l'esprit de la nation, et qui l'ont détourné des disputes absurdes et fatales de l'école, pour le diriger vers les sciences solides.

Cromwell, à la tête de son régiment des frères rouges, portait la Bible à l'arçon de sa selle, et leur montrait les passages où il est dit: *Heureux ceux qui éventreront les femmes grosses, et qui écraseront les enfans sur la pierre! Locke* et ses pareils ne voulaient point qu'on traitât ainsi les femmes et les enfans. Ils ont adouci les mœurs des peuples sans énerver leur courage.

La philosophie est simple, elle est tranquille, sans envie, sans ambition; elle médite en paix loin du luxe, du tumulte et des intrigues du monde; elle est indulgente; elle est compatissante. Sa main pure porte le flambeau qui doit éclairer les hommes; elle ne s'en est jamais servi pour allumer l'incendie en aucun lieu de la terre. Sa voix est faible, mais elle se fait entendre; elle dit, elle répète: *Adorez* DIEU, *servez les rois; aimez les hommes.* Les hommes la calomnient; elle se console en disant: Ils me rendront justice un jour: elle se console même souvent sans espérer de justice.

Ainsi la partie de l'université de Paris, consacrée aux beaux arts, à l'éloquence et à la vérité,

ne pouvait choisir un sujet plus digne d'elle que ces belles paroles: *Non magis* DEO *quàm regibus infensa est ista quæ vocatur hodiè philosophia.*

O toi, qui seras toujours compté parmi les rois les plus illustres; toi qui vis naître le long siècle des héros et des beaux arts, et qui les conduisis tous dans les divers sentiers de la gloire; toi que la nature avait fait pour régner, *Louis quatorze*, petit-fils de *Henri quatre*, plût au ciel que ta belle ame eût été assez éclairée par la philosophie, pour ne point détruire l'ouvrage de ton grand-père! tu n'aurais point vu la huitième partie de ton peuple abandonner ton royaume, porter chez tes ennemis les manufactures, les arts et l'industrie de la France: tu n'aurais point vu des français combattre sous les étendards de *Guillaume III*, contre des français, et leur disputer long-temps la victoire: tu n'aurais point vu un prince catholique armer contre toi deux régimens de français protestans: tu aurais sagement prévenu le fanatisme barbare des Cévènes, et le châtiment non moins barbare que le crime: tu le pouvais; tout t'était soumis; les deux religions t'aimaient, te révéraient également, tu avais devant les yeux l'exemple de tant de nations, chez qui les cultes différens n'altèrent point la paix qui doit régner parmi les hommes, unis par la nature. Rien ne t'était plus aisé que de soutenir et de contenir tous tes sujets. Jaloux du nom de *Grand*, tu ne connus pas ta grandeur. Il eût mieux valu avoir six régimens de plus de français protestans, que de ménager encore *Odescalki*, *Innocent XI*, qui prit si hautement contre toi le

parti du prince d'*Orange*, huguenot. Il eût mieux valu te priver des jésuites, qui ne travaillaient qu'à établir la grâce suffisante, le congruisme et les lettres de cachet, que te priver de plus de quinze cents mille bras qui enrichissaient ton beau royaume, et qui combattaient pour sa défense.

Ah! *Louis quatorze*, *Louis quatorze*, que n'étais-tu philosophe! Ton siècle a été grand; mais tous les siècles te reprocheront tant de citoyens expatriés, et *Arnaud* sans sépulture.

Et toi que nous voyons avec une tendresse respectueuse, assis sur le trône de *Henri IV* et de *Louis XIV*, dont le sang coule dans tes veines, vainqueur à Fontenoi, à Rocoux, à Fribourg, et pacificateur dans Versailles, écoute toujours la voix de la philosophie, c'est-à-dire de la sagesse.

C'est par elle que tu as assoupi pour jamais ces disputes du jansénisme et du molinisme, qui nous rendaient à la fois malheureux et ridicules. C'est elle qui t'inspira quand tu donnas la paix aux vivans et aux mourans, en nous délivrant de l'impertinence des billets pour l'autre monde, et du scandale des sacremens conférés la baïonnette au bout du fusil. Tu es un vrai philosophe, lorsque tu fermes l'oreille à la calomnie, aux bruits mensongers qui éclatent avec tant d'impudence, ou qui se glissent avec tant d'artifice. L'empereur *Marc-Aurèle* dit que les hommes ne seront heureux que quand les rois seront philosophes. Pense, agis toujours comme *Marc-Aurèle*, et que ta vie soit plus longue que celle de ce monarque, le modèle des hommes.

EXAMEN IMPORTANT

DE

MILORD BOLINGBROKE,

Ecrit sur la fin de 1736.

AVIS

Mis au-devant des éditions précédentes de l'Examen important de milord Bolingbroke.

NOUS donnons une nouvelle édition du livre le plus éloquent, le plus profond et le plus fort qu'on ait encore écrit contre le fanatisme. Nous nous sommes fait un devoir devant DIEU de multiplier ces secours contre le monstre qui dévore la substance d'une partie du genre-humain. Ce précis de la doctrine de milord *Bolingbroke*, recueillie toute entière dans les six volumes de ses œuvres posthumes, fut adressé par lui peu d'années avant sa mort à milord *Cornsbury*. Cette édition est beaucoup plus ample que la première; nous l'avons collationnée avec le manuscrit. (*)

Nous supplions les sages, à qui nous fesons parvenir cet ouvrage si utile, d'avoir autant de discrétion que de sagesse, et de répandre la lumière sans dire de quelle main cette lumière leur est parvenue. Grand DIEU! protégez les sages; confondez les délateurs et les persécuteurs.

(*) On peut croire que tout cela est supposé, ainsi que la date de 1736. L'ouvrage est de 1767, temps où l'on ne pouvait encore défendre la cause de l'humanité contre le fanatisme qu'avec beaucoup de précautions.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51189/fragment/page=0258

EXAMEN IMPORTANT

DE

MILORD BOLINGBROKE.

PROEMIUM.

L'AMBITION de dominer sur les esprits est une des plus fortes passions. Un théologien, un missionnaire, un homme de parti, veut conquérir comme un prince; et il y a beaucoup plus de sectes dans le monde qu'il n'y a de souverainetés. A qui soumettrai-je mon ame? Serai je chrétien, parce que je serai de Londres ou de Madrid? serai-je mufulman, parce que je serai né en Turquie? Je ne dois penser que par moi-même; le choix d'une religion est mon plus grand intérêt. Tu adores un dieu par *Mahomet*; et toi par le grand-lama, et toi par le pape. Eh, malheureux! adore un dieu par ta propre raison.

La stupide indolence dans laquelle la plupart des hommes croupissent sur l'objet le plus important, semblerait prouver qu'ils sont de misérables machines animales, dont l'instinct ne s'occupe que du moment présent. Nous traitons notre intelligence comme notre corps; nous les abandonnons souvent l'un et l'autre pour quelque argent à des charlatans. La populace meurt en Espagne entre les mains d'un vil moine et d'un empirique; et la nôtre à peu près de

même. (*a*) Un vicaire, un diſſenter aſſiègent leurs derniers momens.

Un très-petit nombre d'hommes examine; mais l'eſprit de parti, l'envie de ſe faire valoir les préoccupe. Un grand-homme parmi nous n'a été chrétien que parce qu'il était l'ennemi de *Collins*; notre *Whiſton* n'était chrétien que parce qu'il était arien. *Grotius* ne voulait que confondre les gomariſtes. *Boſſuet* ſoutint le papiſme contre *Claude* qui combattait pour la ſecte calviniſte. Dans les premiers ſiècles, les ariens combattaient contre les athanaſiens. L'empereur *Julien* et ſon parti combattaient contre ces deux ſectes; et le reſte de la terre contre les chrétiens qui diſputaient avec les Juifs. A qui croire? il faut donc examiner; c'eſt un devoir que perſonne ne révoque en doute.

Cette multitude prodigieuſe de ſectes dans le

(*a*) Non : milord *Bolingbroke* va trop loin, on vit et on meurt comme on veut chez nous. Il n'y a que les lâches et les ſuperſtitieux qui envoient chercher un prêtre. Et ce prêtre ſe moque d'eux. Il ſait bien qu'il n'eſt pas ambaſſadeur de DIEU auprès des moribonds.

Mais dans les pays papiſtes, il faut qu'au troiſième accès de fièvre, on vienne vous effrayer en cérémonie; qu'on déploie devant vous tout l'attirail d'une extrême-onction et tous les étendards de la mort. On vous apporte le Dieu des papiſtes eſcorté de ſix flambeaux. Tous les gueux ont le droit d'entrer dans votre chambre: plus on met d'appareil à cette pompe lugubre, plus le bas clergé y gagne. Il vous prononce votre ſentence et va boire au cabaret les épices du procès. Les eſprits faibles ſont ſi frappés de l'horreur de cette cérémonie, que pluſieurs en meurent. Je ſais que M. *Falconet* un des médecins du roi de France, ayant vu une de ſes malades tourner à la mort au ſeul ſpectacle de ſon extrême-onction déclara au roi qu'il ne ferait plus jamais adminiſtrer les ſacremens à perſonne.

chriſtianiſme forme déjà une grande préſomption que toutes ſont des ſyſtèmes d'erreur. L'homme ſage ſe dit à lui-même: Si DIEU avait voulu me faire connaître ſon culte, c'eſt que ce culte ſerait néceſſaire à notre eſpèce. S'il était néceſſaire, il nous l'aurait donné à tous lui-même, comme il a donné à tous deux yeux et une bouche. Il ſerait par-tout uniforme, puiſque les choſes néceſſaires à tous les hommes ſont uniformes. Les principes de la raiſon univerſelle ſont communs à toutes les nations policées, toutes reconnaiſſent un Dieu: elles peuvent donc ſe flatter que cette connaiſſance eſt une vérité. Mais chacune d'elles a une religion différente; elles peuvent donc conclure qu'ayant raiſon d'adorer un Dieu, elles ont tort dans tout ce qu'elles ont imaginé au-delà.

Le principe dans lequel l'univers s'accorde paraît bien vrai: les conſéquences diamétralement oppoſées qu'on en tire paraiſſent bien fauſſes; il eſt naturel de s'en défier. La défiance augmente quand on voit que le but de tous ceux qui ſont à la tête des ſectes, eſt de dominer et de s'enrichir autant qu'ils le peuvent, et que depuis les daïris du Japon juſqu'aux évêques de Rome, on ne s'eſt occupé que d'élever à un pontife un trône fondé ſur la miſère des peuples, et ſouvent cimenté de leur ſang.

Que les Japonais examinent comment les daïris les ont long-temps ſubjugués; que les Tartares ſe ſervent de leur raiſon pour juger ſi le grand-lama eſt immortel; que les Turcs jugent leur alcoran; mais nous autres chrétiens examinons notre evangile.

Dès-là que je veux sincèrement examiner, j'ai droit d'affirmer que je ne tromperai pas; ceux qui n'ont écrit que pour prouver leur sentiment me sont suspects.

Pascal commence par révolter ses lecteurs dans ses pensées informes qu'on a recueillies: *Que ceux qui combattent la religion chrétienne*, dit-il, *apprennent à la connaître etc.* Je vois à ces mots un homme de parti qui veut subjuguer.

On m'apprend qu'un curé de France nommé *Jean Meslier*, mort depuis peu, a demandé pardon à DIEU en mourant d'avoir enseigné le christianisme. Cette disposition d'un prêtre à l'article de la mort fait sur moi plus d'effet que l'enthousiasme de *Pascal*. J'ai vu en Dorsetshire, diocèse de Bristol, un curé renoncer à une cure de deux cents livres sterling, et avouer à ses paroissiens que sa conscience ne lui permettait pas de leur prêcher les absurdes horreurs de la secte chrétienne. Mais, ni le testament de *Jean Meslier*, ni la déclaration de ce digne curé ne sont pour moi des preuves décisives. Le juif *Uriel Acosta* renonça publiquement à l'ancien Testament dans Amsterdam: mais je ne croirai pas plus le juif *Acosta* que le curé *Meslier*. Je dois lire les pièces du procès avec une attention sévère, ne me laisser séduire par aucun des avocats, peser devant DIEU les raisons des deux partis, et décider suivant ma conscience. C'est à moi de discuter les argumens de *Wolaston* et de *Clarke*, mais je ne puis en croire que ma raison.

J'avertis d'abord que je ne veux pas toucher à

notre Eglise anglicane, en tant qu'elle est établie par actes de parlement. Je la regarde d'ailleurs comme la plus savante et la plus régulière de l'Europe. Je ne suis point de l'avis du *Whig indépendant* qui semble vouloir abolir tout sacerdoce, et le remettre aux mains des pères de famille comme du temps des patriarches. Notre société, telle qu'elle est, ne permet pas un pareil changement. Je pense qu'il est nécessaire d'entretenir des prêtres pour être les maîtres des mœurs, et pour offrir à DIEU nos prières. Nous examinerons s'ils doivent être des joueurs de gobelets et des trompettes de discorde. Commençons d'abord par m'instruire moi-même.

CHAPITRE PREMIER.

Des livres de Moïse.

Le christianisme est fondé sur le judaïsme; (a) voyons donc si le judaïsme est l'ouvrage de

(a) Supposé, par un impossible, qu'une secte aussi absurde et aussi affreuse que le judaïsme fût l'ouvrage de DIEU, il serait démontré en ce cas, et par cette seule supposition, que la secte des galiléens n'est fondée que sur l'imposture. Cela est démontré en rigueur.

Dès qu'on suppose une vérité quelconque, énoncée par DIEU même, constatée par les plus épouvantables prodiges, scellée de sang humain; dès que DIEU, selon vous, a dit cent fois que cette vérité, cette loi sera éternelle; dès qu'il a dit dans cette loi qu'il faut tuer sans miséricorde celui qui voudra retrancher de sa loi ou y ajouter; dès qu'il a commandé que tout prophète qui ferait des miracles pour substituer une nouveauté à cette ancienne loi, fût puni de mort; il est clair comme le jour que le christianisme, qui abolit le judaïsme dans tous ses rites, est une religion fausse, et directement ennemie de DIEU même.

On allégue que la secte des chrétiens est fondée sur la secte

DIEU. On me donne à lire les livres de *Moïse*, je dois m'informer d'abord si ces livres sont de lui.

1°. Est-il vraisemblable que *Moïse* ait fait graver le Pentateuque, ou du moins les livres de la loi, sur la pierre, et qu'il ait eu des graveurs et des polisseurs de pierre dans un désert affreux, où il est dit que son peuple n'avait ni tailleurs, ni faiseurs de sandales, ni d'étoffes pour se vêtir, ni de pain pour manger, et où DIEU fut obligé de faire un miracle continuel pendant quarante années pour conserver les vêtemens de ce peuple, et pour le nourrir?

2°. Il est dit, dans ce livre de *Josué*, que l'on écrivit le Deutéronome sur un autel de pierres brutes enduites de mortier. Comment écrivit-on tout un livre sur du mortier? comment ces lettres ne furent-elles pas effacées par le sang qui coulait continuellement sur cet autel? et comment cet autel, ce monument du Deutéronome, subsista-t-il dans le pays où les Juifs furent si long-temps réduits à un esclavage que leurs brigandages avaient tant mérité?

juive. C'est comme si on disait que le mahométisme est fondé sur la religion antique des sabéens; il est né dans leur pays; mais loin d'être né du sabisme, il l'a détruit.

Ajoutez à ces raisons un argument beaucoup plus fort, c'est qu'il n'est pas possible que l'être immuable, ayant donné une loi à ce prétendu *Noé*, ignoré de toutes les nations, excepté des Juifs, en ait donné ensuite une autre du temps d'un *Pharaon*; et enfin une troisième du temps de *Tibère*. Cette indigne fable d'un Dieu qui donne trois religions différentes et universelles, à un misérable petit peuple ignoré, ferait ce que l'esprit humain a jamais inventé de plus absurde, si tous les détails suivans ne l'étaient davantage.

3°. Les

3°. Les fautes innombrables de géographie, de chronologie, et les contradictions qui se trouvent dans le Pentateuque, ont forcé plusieurs juifs et plusieurs chrétiens à soutenir que le Pentateuque ne pouvait être de *Moïse*. Le savant *le Clerc*, une foule de théologiens, et même notre grand *Newton*, ont embrassé cette opinion; elle est donc au moins très-vraisemblable.

4°. Ne suffit-il pas du simple sens commun pour juger qu'un livre qui commence par ces mots: *Voici les paroles que prononça Moïse au-delà du Jourdain*, ne peut être que d'un faussaire maladroit, puisque le même livre assure que *Moïse* ne passa jamais le Jourdain? La réponse d'*Abadie*, qu'on peut entendre *en-deçà* par *au-delà*, n'est-elle pas ridicule? et doit-on croire à un prédicant, mort fou en Irlande, plutôt qu'à *Newton* le plus grand-homme qui ait jamais été?

De plus, je demande à tout homme raisonnable, s'il y a quelque vraisemblance que *Moïse* eût donné dans le désert des préceptes aux rois juifs, qui ne vinrent que tant de siècles après lui, et s'il est possible que dans ce même désert il eût assigné (*b*) quarante-huit villes avec leurs faubourgs, pour la seule tribu des lévites, indépendamment des dîmes que les autres tribus devaient leur payer? (*c*) Il est sans doute très-naturel que des prêtres aient tâché d'engloutir tout; mais il ne l'est pas qu'on leur ait donné quarante-huit villes dans un petit canton où il y avait à peine alors deux villages; il eût fallu au moins autant de villes pour

(*b*) Deuter. chap. 14. (*c*) Nombr. chap. 35.

chacune des autres hordes juives ; le total aurait monté à quatre cents quatre-vingts villes, avec leurs faubourgs. Les Juifs n'ont pas écrit autrement leur hiſtoire. Chaque trait eſt une hyperbole ridicule, un menſonge groſſier, une fable abſurde. (*d*)

CHAPITRE II.

De la perſonne de Moïſe.

Y a-t-il eu un *Moïſe ?* Tout eſt ſi prodigieux en lui depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa mort, qu'il paraît un perſonnage fantaſtique, comme notre

(*d*) Milord *Bolingbroke* s'eſt contenté d'un petit nombre de ces preuves : s'il avait voulu il en aurait rapporté plus de deux cents. Une des plus fortes à notre avis, qui font voir que les livres qu'on prétend écrits du temps de *Moïſe* et de *Joſué*, ſont écrits en effet du temps des rois, c'eſt que le même livre eſt cité dans l'hiſtoire de *Joſué*, et dans celle des rois juifs. Ce livre eſt celui que nous appelons le *Droiturier*, et que les papiſtes appellent l'hiſtoire des juſtes ou le livre du roi.

Quand l'auteur de Joſué parle du ſoleil qui s'arrêta ſur Gabaon, et de la lune qui s'arrêta ſur Aïalon en plein midi, il cite ce livre des juſtes. (*)

Quand l'auteur des chroniques ou du livre des Rois parle du cantique compoſé par *David* ſur la mort de *Saül* et de ſon fils *Jonathas*, il cite encore ce livre des juſtes. (**)

Or, s'il vous plaît, comment le même livre peut-il avoir été écrit dans le temps qui touchait à *Moïſe* et dans le temps de *David ?* cette horrible bévue n'avait point échappé au lord *Bolingbroke*, il en parle ailleurs. C'eſt un plaiſir de voir l'embarras de cet innocent de dom *Calmet*, qui cherche en vain à pallier une telle abſurdité.

(*) Joſué, chap. X, v. 13 (**) Rois, liv. 2, chap. 1, v. 18.

enchanteur *Merlin*. S'il avait existé, s'il avait opéré les miracles épouvantables qu'il est supposé avoir faits en Egypte, serait-il possible qu'aucun auteur égyptien n'eût parlé de ces miracles; que les Grecs, ces amateurs du merveilleux, n'en eussent pas dit un seul mot? *Flavien Josephe* qui, pour faire valoir sa nation méprisée, recherche tous les témoignages des auteurs égyptiens qui ont parlé des Juifs, n'a pas le front d'en citer un seul qui fasse mention des prodiges de *Moïse*. Ce silence universel n'est-il pas une preuve que *Moïse* est un personnage fabuleux?

Pour peu qu'on ait étudié l'antiquité, on sait que les anciens Arabes furent les inventeurs de plusieurs fables, qui avec le temps ont eu cours chez les autres peuples. Ils avaient imaginé l'histoire de l'ancien *Bacchus*, qu'on supposait très-antérieur au temps où les Juifs disent que parut leur *Moïse*. Ce *Bacchus* ou *Back*, né dans l'Arabie, avait écrit ses lois sur deux tables de pierre; on l'appela *Misem*, nom qui ressemble fort à celui de *Moïse*; il avait été sauvé des eaux dans un coffre, et ce nom signifiait *sauvé des eaux*; il avait une baguette, avec laquelle il opérait des miracles; cette verge se changeait en serpent quand il voulait. Ce même *Misem* passa la mer Rouge à pied sec, à la tête de son armée; il divisa les eaux de l'Oronte et de l'Hidaspe, et les suspendit à droite et à gauche; une colonne de feu éclairait son armée pendant la nuit. Les anciens vers orphiques qu'on chantait dans les orgies de *Bacchus*, célébraient une partie de ces extravagances.

Cette fable était si ancienne que les pères de l'Eglise ont cru que ce *Misem*, ce *Bacchus* était *Noé*. (*a*)

N'est-il pas de la plus grande vraisemblance que les Juifs adoptèrent cette fable, et qu'ensuite ils l'écrivirent quand ils commencèrent à avoir quelques connaissances des lettres sous leurs rois? Il leur fallait du merveilleux comme aux autres peuples; mais ils n'étaient pas inventeurs; jamais plus petite nation ne fut plus grossière; tous leurs mensonges étaient des plagiats, comme toutes leurs cérémonies étaient visiblement une imitation des Phéniciens, des Syriens et des Egyptiens.

Ce qu'ils ont ajouté d'eux-mêmes, paraît d'une grossièreté et d'une absurdité si révoltante, qu'elle excite l'indignation et la pitié. Dans quel ridicule roman souffrirait-on un homme qui change toutes les eaux en sang, d'un coup de baguette, au nom d'un dieu inconnu, et des magiciens qui en font autant au nom des dieux du pays? La seule supé-

(*a*) Il faut observer que *Bacchus* était connu en Egypte, en Syrie, dans l'Asie mineure, dans la Grèce, chez les Etrusques, long-temps avant qu'aucune nation eût entendu parler de *Moïse*, et sur-tout de *Noé* et de toute sa généalogie. Tout ce qui ne se trouve que dans les écrits juifs était absolument ignoré des nations orientales et occidentales, depuis le nom d'*Adam* jusqu'à celui de *David*.

Le misérable peuple juif avait sa chronologie et ses fables à part, lesquelles ne ressemblaient que de très-loin à celles des autres peuples. Ses écrivains, qui ne travaillèrent que très-tard, pillèrent tout ce qu'ils trouvèrent chez leurs voisins, et déguisèrent mal leurs larcins; témoin la fable de *Moïse* qu'ils empruntèrent de *Bacchus*; témoin leur ridicule *Samson* pris chez *Hercule*, la fille de *Jephté* chez *Iphigénie*, la femme de *Loth* imitée d'*Euridice*, etc. etc.

rioriré qu'ait *Moïse* sur les sorciers du roi, c'est qu'il fit naître des poux, ce que les sorciers ne purent faire; sur quoi un grand prince a dit que les Juifs, en fait de poux, en savaient plus que tous les magiciens du monde.

Comment un ange du Seigneur vient-il tuer tous les animaux d'Egypte? et comment après cela le roi d'Egypte a-t-il une armée de cavalerie; et comment cette cavalerie entre-t-elle dans le fond de la mer Rouge?

Comment le même ange du Seigneur vient-il couper le cou pendant la nuit à tous les aînés des familles égyptiennes? C'était bien alors que le prétendu *Moïse* devait s'emparer de ce beau pays au lieu de s'enfuir en lâche et en coquin avec deux ou trois millions d'hommes, parmi lesquels il avait, dit-on, six cents trente mille combattans. C'est avec cette prodigieuse multitude qu'il s'en va errer et mourir dans les déserts où l'on ne trouve pas seulement de l'eau à boire; et pour lui faciliter cette belle expédition, son Dieu divise les eaux de la mer, en fait deux montagnes à droite et à gauche, afin que son peuple favori aille mourir de faim et de soif.

Tout le reste de l'histoire de *Moïse* est également absurde et barbare. Ses cailles, sa manne, ses en retiens avec DIEU, vingt-trois mille hommes de son peuple, égorgés à son ordre par des prêtres, vingt-quatre mille massacrés une autre fois, six cents trente mille combattans dans un désert où il n'y a jamais eu deux mille hommes; tout cela paraît assurément le comble de l'extravagance; et quelqu'un a dit que l'*Orlando furioso*

et dom *Quichotte* sont des livres de géométrie en comparaison des livres hébreux. S'il y avait seulement quelques actions honnêtes et naturelles dans la fable de *Moïse*, on pourrait croire à toute force que ce personnage a existé.

On a le front de nous dire que la fête de pâques chez les Juifs est une preuve du passage de la mer Rouge. On remerciait le dieu des Juifs à cette fête de la bonté avec laquelle il avait égorgé tous les premiers nés d'Egypte; donc, dit-on, rien n'était plus vrai que cette sainte et divine boucherie.

Conçoit-on bien, dit le déclamateur et très-peu raisonneur *Abadie*, *que Moïse ait pu instituer des mémoriaux sensibles d'un événement reconnu pour faux par plus de six cents mille témoins?* Pauvre homme, tu devais dire par plus de deux millions de témoins; car six cents trente mille combattans, fugitifs ou non, supposent assurément plus de deux millions de personnes. Tu dis donc que *Moïse* lut son Pentateuque à ces deux ou trois millions de juifs. Tu crois donc que ces deux ou trois millions d'hommes auraient écrit contre *Moïse*, s'ils avaient découvert quelque erreur dans son Pentateuque, et qu'ils eussent fait inférer leurs remarques dans les journaux du pays. Il ne te manque plus que de dire que ces trois millions d'hommes ont signé comme témoins, et que tu as vu leur signature.

Tu crois donc que les temples et les rites institués en l'honneur de *Bacchus*, d'*Hercule* et de *Persée* prouvent évidemment que *Persée*, *Hercule* et *Bacchus* étaient fils de *Jupiter*, et que chez les

Romains le temple de *Caſtor* et de *Pollux* était une démonſtration que *Caſtor* et *Pollux* avaient combattu pour les Romains! C'eſt ainſi qu'on ſuppoſe toujours ce qui eſt en queſtion; et les trafiquans en controverſe débitent ſur la cauſe la plus importante au genre-humain des argumens que ladi *Blakacre* (*b*) n'oſerait pas haſarder dans la ſalle de *commun plays*. C'eſt-là ce que des fous ont écrit, ce que des imbécilles commentent, ce que des fripons enſeignent, ce qu'on fait apprendre par cœur aux petits enfans! et on appelle blaſphémateur le ſage qui s'indigne et qui s'irrite des plus abominables inepties qui aient jamais déshonoré la nature humaine!

CHAPITRE III.

De la divinité attribuée aux livres juifs.

COMMENT a-t-on oſé ſuppoſer que DIEU choiſit une horde d'Arabes pour être ſon peuple chéri et pour armer cette horde contre toutes les autres nations? et comment en combattant à ſa tête, a-t-il ſouffert que ſon peuple fût ſi ſouvent vaincu et eſclave?

Comment en lui donnant des lois, a-t-il oublié de contenir ce petit peuple de voleurs par la croyance de l'immortalité de l'ame et des peines après la mort, (*a*) tandis que toutes les

(*b*) Ladi *Blakacre* eſt un perſonnage extrêmement plaiſant dans la comédie du *Plain dealer*.

(*a*) Voilà le plus fort argument contre la loi juive, et

grandes nations voisines, Chaldéens, Egyptiens, Syriens, Phéniciens, avaient embrassé depuis si long-temps cette croyance utile?

Est-il possible que DIEU eût pu prescrire aux Juifs la manière d'aller à la selle dans le désert, (*b*) et leur cacher le dogme d'une vie future? *Hérodote* nous apprend que le fameux temple de Tyr était bâti deux mille trois cents ans avant lui. On dit que *Moïse* conduisait sa troupe dans le désert environ seize cents ans avant notre ère. *Hérodote* écrivait cinq cents ans avant cette ère vulgaire, donc le temple des Phéniciens subsistait

que le grand *Bolingbroke* n'a pas assez pressé. Quoi! les législateurs indiens, égyptiens, babyloniens, grecs, romains enseignèrent tous l'immortalité de l'ame, on la trouve en vingt endroits dans *Homère* même; et le prétendu *Moïse* n'en parle pas; il n'en est pas dit un seul mot ni dans le Décalogue juif, ni dans tout le Pentateuque! Il a fallu que des commentateurs ou très-ignorans, ou aussi fripons que fots, aient tordu quelques passages de *Job* qui n'est point juif, pour faire accroire à des hommes plus ignorans qu'eux mêmes, que *Job* avait parlé d'une vie à venir, parce qu'il dit: *Je pourrai me lever de mon fumier dans quelque temps; mon protecteur est vivant; je reprendrai ma première peau, je le verrai dans ma chair; gardez-vous donc de me décrier et de me persécuter.*

Quel rapport, je vous prie, d'un malade qui souffre et qui espère de guérir, avec l'immortalité de l'ame, avec l'enfer et le paradis? Si notre *Warburton* s'en était tenu à démontrer que la loi juive n'enseigna jamais une autre vie, il aurait rendu un très-grand service. Mais par la démence la plus incompréhensible, il a voulu faire accroire que la grossièreté du Pentateuque était une preuve de sa divinité; et par l'excès de son orgueil, il a soutenu cette chimère avec la plus extrême insolence.

(*b*) Le docteur *Swift* disait que selon le Pentateuque, DIEU avait eu bien plus de soin du derrière des Juifs que de leurs ames.

douze

douze cents ans avant *Moïse*, donc la religion phénicienne était établie depuis plus longtemps encore. Cette religion annonçait l'immortalité de l'ame, ainsi que les Chaldéens et les Egyptiens. La horde juive n'eut jamais ce dogme pour fondement de sa secte. C'était, dit-on, un peuple grossier auquel DIEU se proportionnait! et à qui? à des voleurs juifs! DIEU être plus grossier qu'eux! n'est-ce pas un blasphème?

CHAPITRE IV.

Qui est l'auteur du Pentateuque?

ON me demande qui est l'auteur du Pentateuque? J'aimerais autant qu'on me demandât qui a écrit les quatre fils *Aimon*, *Robert le diable*, et l'histoire de l'enchanteur *Merlin*.

Newton, qui s'est avili jusqu'à examiner sérieusement cette question, prétend que ce fut *Samuel* qui écrivit ces rêveries, apparemment pour rendre les rois odieux à la horde juive, que ce détestable prêtre voulait gouverner. Pour moi, je pense que les Juifs ne furent lire et écrire que pendant leur captivité chez les Chaldéens, attendu que leurs lettres furent d'abord chaldaïques, et ensuite syriaques; nous n'avons jamais connu d'alphabet purement hébreu.

Je conjecture qu'*Esdras* forgea tous ces contes du Tonneau au retour de la captivité. Il les écrivit en lettres chaldéennes dans le jargon du pays, comme des payſans du nord d'Irlande écriraient aujourd'hui en caractères anglais.

Les Cutéens qui habitaient le pays de Samarie écrivirent ce même Pentateuque en lettres phéniciennes qui étaient le caractère courant de leur nation, et nous avons encore aujourd'hui ce Pentateuque.

Je crois que *Jérémie* put contribuer beaucoup à la composition de ce roman. *Jérémie* était fort attaché, comme on sait, aux rois de Babylone: il est évident par ses rapsodies qu'il était payé par les Babyloniens, et qu'il trahissait son pays; il veut toujours qu'on se rende au roi de Babylone. Les Egyptiens étaient alors les ennemis des Babyloniens. C'est pour faire leur cour au grand-roi maître d'Hershalaïm Kedusha, nommé par nous Jérusalem, (c) que *Jérémie* et *Esdras* inspirent tant d'horreur aux Juifs pour les Egyptiens. Ils se gardent bien de rien dire contre les peuples de l'Euphrate. Ce sont des esclaves qui ménagent leurs maîtres. Ils avouent bien que la horde juive a presque toujours été asservie: mais ils respectent ceux qu'ils servaient alors.

Que d'autres Juifs aient écrit les faits et gestes de leurs roitelets, c'est ce qui m'importe aussi peu que l'histoire des chevaliers de la table ronde et des douze pairs de *Charlemagne*: et je regarde comme la plus futile de toutes les recherches celle de savoir le nom de l'auteur d'un livre ridicule.

(c) Hershalaïm était le nom de Jérusalem, et Kedusha était son nom secret. Toutes les villes avaient un nom mystérieux que l'on cachait soigneusement aux ennemis, de peur qu'ils ne mêlassent ce nom dans des enchantemens, et par-là ne se rendissent les maîtres de la ville. A tout prendre, les Juifs n'étaient pas plus superstitieux que leurs voisins; ils furent seulement plus cruels, plus usuriers et plus ignorans.

Qui a écrit le premier l'hiſtoire de *Jupiter*, de *Neptune* et de *Pluton?* Je n'en ſais rien, et je ne me ſoucie pas de le ſavoir.

Il y a une très ancienne vie de *Moïſe* écrite en hébreu, (*d*) mais qui n'a point été inférée dans le canon judaïque. On en ignore l'auteur, ainſi qu'on ignore les auteurs des autres livres juifs; elle eſt écrite dans ce ſtyle des *Mille et une nuits*, qui eſt celui de toute l'antiquité aſiatique. En voici quelques échantillons.

L'an 130 après la tranſmigration des Juifs en Egypte, ſoixante ans après la mort de *Joſeph*, le pharaon pendant ſon ſommeil vit en ſonge un vieillard qui tenait en ſes mains une balance. Dans l'un des baſſins étaient tous les Egyptiens avec leurs enfans et leurs femmes, dans l'autre un ſeul enfant à la mamelle qui peſait plus que toute l'Egypte entière. Le roi fit auſſi-ôt appeler tous ſes magiciens, qui furent tous ſaiſis d'étonnement et de crainte. Un des conſeillers du roi devina qu'il y aurait un enfant hébreu qui ſerait la ruine de l'Egypte. Il conſeilla au roi de faire tuer tous les petits garçons de la nation juive.

L'aventure de *Moïſe* ſauvé des eaux eſt à peu près la même que dans l'Exode. On appella d'abord *Moïſe Schabar* et ſa mère *Jechotiel*. A l'âge de trois ans, *Moïſe* jouant avec *Pharaon*, prit ſa couronne et s'en couvrit la tête. Le roi voulut le faire tuer, mais l'ange *Gabriel* deſcendit du ciel et pria le roi de n'en rien faire; c'eſt un enfant,

(*d*) Cette vie de *Moïſe* a été imprimée à Hambourg en hébreu et en latin.

lui dit-il, qui n'y a pas entendu malice. Pour vous prouver combien il eſt ſimple, montrez-lui une eſca boucle et un charbon ardent, vous verrez qu'il choiſira le charbon. Ce roi en fit l'expérience, le petit *Moïſe* ne manqua pas de choiſir l'eſcarboucle, mais l'ange *Gabriel* l'eſcamota et mit le charbon ardent à la place; le petit *Moïſe* ſe brûla la main juſqu'aux os. Le roi lui pardonna, le croyant un ſot. Ainſi *Moïſe* ayant été ſauvé par l'eau, fut encore une fois ſauvé par le feu.

Tout le reſte de l'hiſtoire eſt ſur le même ton. Il eſt difficile de décider lequel eſt le plus admirable de ce livre de *Moïſe* ou du Pentateuque. Je laiſſe cette queſtion à ceux qui ont plus de temps à perdre que moi. Mais j'admire ſur-tout les pédans, comme *Grotius*, *Abadie*, et même cet abbé *Houteville* long-temps entre-metteur d'un fermier-général à Paris, enſuite ſecrétaire de ce fameux cardinal *Dubois*, à qui j'ai entendu dire qu'il défiait tous les cardinaux d'être plus athées que lui. Tous ces gens-là ſe diſtillent le cerveau pour faire accroire (ce qu'ils ne croient point) que le Pentateuque eſt de *Moïſe*. Hé, mes amis! que prouveriez-vous là? que *Moïſe* était un fou. Il eſt bien ſûr que je ferais enfermer à Bedlam (*e*) un homme qui écrirait aujourd'hui de pareilles extravagances.

(*e*) Bedlam, la maiſon des fous à Londres.

CHAPITRE V.

Que les Juifs ont tout pris des autres nations.

On l'a déjà dit souvent, c'est le petit peuple asservi qui tâche d'imiter ses maîtres; c'est la nation faible et grossière qui se conforme grossièrement aux usages de la grande nation. C'est Cornouailles qui est le singe de Londres, et non pas Londres qui est le singe de Cornouailles. Est-il rien de plus naturel que les Juifs aient pris ce qu'ils ont pu du culte, des lois, des coutumes de leurs voisins?

Nous sommes déjà certains que leur Dieu prononcé par nous *Jehovah* et par eux *Jabo*, était le nom ineffable du Dieu des Phéniciens et des Egyptiens, c'était une chose connue dans l'antiquité. *Clément* d'Alexandrie, au premier livre de ses stromates, rapporte que ceux qui entraient dans les temples d'Egypte, étaient obligés de porter sur eux une espèce de talisman composé de ce mot *Yabo*; et quand on savait prononcer ce mot d'une certaine façon, celui qui l'entendait tombait roide mort, ou du moins évanoui. C'était du moins ce que les charlatans des temples tâchaient de persuader aux superstitieux.

On sait assez que la figure du serpent, les chérubins, la cérémonie de la vache rousse, les ablutions nommées depuis baptême, les robes de lin réservées aux prêtres, les jeûnes, l'abstinence du porc et d'autres viandes, la circoncision, tout enfin fut imité de l'Egypte.

Les Juifs avouent qu'ils n'ont eu un temple

que fort tard, et plus de cinq cents ans après leur *Moïse*, selon leur chronologie toujours erronée. Ils envahirent enfin une petite ville dans laquelle ils bâtirent un temple à l'imitation des grands peuples. Qu'avaient ils auparavant? un coffre. C'était l'usage des nomades et des peuples cananéens de l'intérieur des terres qui étaient pauvres. Il y avait une ancienne tradition chez la horde juive, que lorsqu'elle fut nomade, c'est-à-dire lorsqu'elle fut errante dans les déserts de l'Arabie pétrée, elle portait un coffre où était le simulacre grossier d'un dieu nommé *Remphan*, ou une espèce d'étoile taillée en bois. Vous verrez des traces de ce culte dans quelques prophètes, et sur-tout dans les prétendus discours que les Actes des apôtres mettent dans la bouche d'*Etienne*.

Selon les Juifs même, les Phéniciens (qu'ils appellent philistins) avaient le temple de *Dagon* avant que la troupe judaïque eût une maison. Si la chose est ainsi, si tout leur culte dans le désert consista dans un coffre à l'honneur du dieu *Remphan* qui n'était qu'une étoile révérée par les Arabes, il est clair que les Juifs n'étaient autre chose dans leur origine qu'une bande d'arabes vagabonds qui s'établirent par le brigandage dans la Palestine, et qui enfin se firent une religion à leur mode, et se composèrent une histoire toute pleine de fables. Ils prirent une partie de la fable de l'ancien *Back* ou *Bacchus*, dont ils firent leur *Moïse*. Mais que ces fables soient révérées par nous; que nous en ayons fait la base de notre religion, et que ces fables mêmes aient encore

un certain crédit dans le siècle de la philosophie, c'est-là sur-tout ce qui indigne les sages. L'Eglise chrétienne chante les prières juives, et fait brûler quiconque judaïse. Quelle pitié! quelle contradiction et quelle horreur!

CHAPITRE VI.

De la Genèse.

Tous les peuples dont les Juifs étaient entourés avaient une Genèse, une Théogonie, une Cosmogonie long-temps avant que ces Juifs existassent. Ne voit-on pas évidemment que la Genèse des Juifs était prise des anciennes fables de leurs voisins.

Taho, l'ancien dieu des Phéniciens, débrouilla le chaos, le *Khaütereb*; il arrangea *Muth*, la matière; il forma l'homme de son souffle, *Calpi*; il lui fit habiter un jardin, *Aden* ou *Eden*; il le défendit contre le grand serpent *Ophionée*, comme le dit l'ancien fragment de *Phérécide*. Que de conformité avec la Genèse juive! N'est-il pas naturel que le petit peuple grossier ait dans la suite des temps emprunté les fables du grand peuple inventeur des arts.

C'était encore une opinion reçue dans l'Asie, que DIEU avait formé le monde en six temps, appelés chez les Chaldéens, si antérieurs aux Juifs, les *six gahambars*.

C'était aussi une opinion des anciens Indiens. Les Juifs qui écrivirent la Genèse ne sont donc que des imitateurs; ils mêlèrent leurs propres

absurdités à ces fables ; et il faut avouer qu'on ne peut s'empêcher de rire, quand on voit un serpent parlant familièrement à *Eve*, DIEU parlant au serpent, DIEU se promenant chaque jour, à midi, dans le jardin d'Eden, DIEU faisant une culotte pour *Adam* et une pagne à sa femme *Eve*. Tout le reste paraît aussi insensé ; plusieurs Juifs eux-mêmes en rougirent ; ils traitèrent dans la suite ces imaginations de fables allégoriques. Comment pourrions-nous prendre au pied de la lettre ce que les Juifs ont regardé comme des contes ?

Ni l'histoire des Juges, ni celle des Rois, ni aucun prophète ne cite un seul passage de la Genèse. Nul n'a parlé ni de la côte d'Adam tirée de sa poitrine pour en pétrir une femme, ni de l'arbre de la science du bien et du mal, ni du serpent qui séduisit *Eve*, ni du péché originel, ni enfin d'aucune de ces imaginations. Encore une fois, est-ce à nous de les croire ?

Leurs rapsodies démontrent qu'ils ont pillé toutes leurs idées chez les Phéniciens, les Chaldéens, les Egyptiens, comme ils ont pillé leurs biens quand ils l'ont pu. Le nom même d'*Israël*, ils l'ont pris chez les Chaldéens, comme *Philon* l'avoue dans la première page du récit de sa députation auprès de *Caligula* ; (*a*) et nous serions assez imbécilles dans notre Occident pour penser que tout ce que ces barbares d'Orient avaient volé, leur appartenait en propre.

(*a*) Voici les paroles de *Philon* : *Les Chaldéens donnent aux justes le nom d'Israël, voyans* DIEU.

CHAPITRE VII.

Des mœurs des Juifs.

Si nous paſſons des fables des Juifs aux mœurs de ce peuple, ne ſont-elles pas auſſi abominables que leurs contes ſont abſurdes ? C'eſt de leur aveu un peuple de brigands qui emportent dans un déſert tout ce qu'ils ont volé aux Egyptiens. Leur chef *Joſué* paſſe le Jourdain par un miracle ſemblable au miracle de la mer Rouge, pourquoi ? pour aller mettre à feu et à ſang une ville qu'il ne connaiſſait pas, une ville dont ſon Dieu fait tomber les murs au ſon du cornet.

Les fables des Grecs étaient plus humaines. *Amphion* bâtiſſait des villes au ſon de la flûte, *Joſué* les détruit ; il livre au fer et aux flammes vieillards, femmes, enfans et beſtiaux ; y a-t il une horreur plus inſenſée ? il ne pardonne qu'à une proſtituée qui avait trahi ſa patrie ; quel beſoin avait-il de la perfidie de cette malheureuſe, puiſque ſon cornet feſait tomber les murs, comme celui d'*Aſtolphe* feſait fuir tout le monde ? Et remarquons en paſſant que cette femme, nommée *Rahab la paillarde*, eſt une des aïeules de ce juif dont nous avons depuis fait un dieu, lequel dieu compte encore parmi celles dont il eſt né l'inceſtueuſe *Thamar*, l'impudente *Ruth* et l'adultère *Bethſabée*.

On nous conte enſuite que ce même *Joſué* fit pendre trente et un rois du pays, c'eſt-à-dire trente et un capitaines de village qui avaient

combattu pour leurs foyers contre cette troupe d'assassins. Si l'auteur de cette histoire avait formé le dessein de rendre les Juifs exécrables aux autres nations, s'y serait-il pris autrement? L'auteur, pour ajouter le blasphème au brigandage et à la barbarie, ose dire que toutes ces abominations se commettaient au nom de DIEU, par ordre exprès de DIEU, et étaient autant de sacrifices de sang humain offerts à DIEU.

C'est-là le peuple saint! Certe les Hurons, les Canadiens, les Iroquois ont été des philosophes pleins d'humanité, comparés aux enfans d'Israël; et c'est en faveur de ces monstres qu'on fait arrêter le soleil et la lune en plein midi! et pourquoi? pour leur donner le temps de poursuivre et d'égorger de pauvres Amorrhéens déjà écrasés par une pluie de grosses pierres que DIEU avait lancées sur eux du haut des airs, pendant cinq grandes lieues de chemin. Est-ce l'histoire de *Gargantua?* est-ce celle du peuple de DIEU? Et qu'y a-t-il ici de plus insupportable, ou l'excès de l'horreur, ou l'excès du ridicule? Ne serait-ce pas même un autre ridicule que de s'amuser à combattre ce détestable amas de fables qui outragent également le bon sens, la vertu, la nature et la Divinité? Si malheureusement une seule des aventures de ce peuple était vraie, toutes les nations se seraient réunies pour l'exterminer; si elles sont fausses, on ne peut mentir plus sottement.

Que dirons-nous d'un *Jephté* qui immola sa propre fille à son Dieu sanguinaire, et de l'ambidextre *Aod* qui assassine *Eglon* son roi au nom du

Seigneur, et de la divine *Jahel* qui assassine le général *Sizara* avec un clou qu'elle lui enfonce dans la tête, et du débauché *Samson* que DIEU favorise de tant de miracles? grossière imitation de la fable d'*Hercule*.

Parlerons-nous d'un lévite qui vient sur son âne avec sa concubine et de la paille et du foin dans Gabaa de la tribu de Benjamin? et voilà les Benjamites qui veulent commettre le péché de Sodomie avec ce vilain prêtre, comme les Sodomites avaient voulu le commettre avec des anges. (*a*) Le lévite compose avec eux, et leur abandonne sa maîtresse ou sa femme dont ils jouissent toute la nuit, et qui en meurt le lendemain matin. Le lévite coupe sa concubine en douze morceaux avec son couteau, ce qui n'est pourtant pas une chose si aisée, et de-là s'ensuit une guerre civile.

(*a*) L'illustre auteur a oublié de parler des anges de Sodome. Cependant cet article en valait bien la peine. Si jamais il y eut des abominations extravagantes dans l'histoire du peuple juif, celle des anges que les magistrats, les porte-faix, et jusqu'aux petits garçons d'une ville veulent absolument violer, est une horreur dont aucune fable payenne n'approche, et qui fait dresser les cheveux à la tête. Et on ose commenter ces abominations! et on les fait respecter à la jeunesse! et on a l'insolence de plaindre les brames de l'Inde et les mages de Perse, à qui DIEU n'avait pas révélé ces choses, et qui n'étaient pas le peuple de DIEU! et il se trouve encore parmi nous des ames de boue assez lâches à la fois et assez impudentes, pour nous dire: Croyez ces infamies, croyez, ou le courroux d'un DIEU vengeur tombera sur vous; croyez, ou nous vous persécuterons, soit dans le consistoire, soit dans le conclave, soit dans le parquet, soit à la buvette. Jusqu'à quand des coquins feront-ils trembler des sages?

(*b*) Les onze tribus arment quatre cents mille soldats contre la tribu de Benjamin. Quatre cents mille soldats, grand Dieu ! dans un territoire qui n'était pas alors de quinze lieues de longueur sur cinq ou six de largeur. Le grand-turc n'a jamais eu la moitié d'une telle armée. Ces Israélites exterminent la tribu de Benjamin, vieillards, jeunes gens, femmes, filles, selon leur louable coutume. Il échappe six cents garçons. Il ne faut pas qu'une des tribus périsse; il faut donner six cents filles au moins à ces six cents garçons. Que font les Israélites ? Il y avait dans le voisinage une petite ville nommée Jabès; ils la surprennent, tuent tout, massacrent tout jusqu'aux animaux, réservent quatre cents filles pour quatre cents benjamites. Deux cents garçons restent à pourvoir; on convient avec eux qu'ils raviront deux cents filles de Silo, quand elles iront danser aux portes de Silo. Allons, *Abadie*, *Sherlok*, *Houtteville* et consors, faites des phrases pour justifier ces fables de Cannibales; prouvez que tout cela est un type, une figure qui nous annonce JESUS-CHRIST.

(*b*) Juges, chap. XIX. v. 20.

CHAPITRE VIII.

Des mœurs des Juifs sous leurs melchims ou roitelets, et sous leurs pontifes, jusqu'à la destruction de Jérusalem par les Romains.

LES Juifs ont un roi malgré le prêtre *Samuel* qui fait ce qu'il peut pour conserver son autorité usurpée, (*a*) et il a la hardiesse de dire que c'est *renoncer à* DIEU *que d'avoir un roi*. Enfin un pâtre qui cherchait des ânesses est élu roi par le sort. Les Juifs étaient alors sous le joug des Cananéens; ils n'avaient jamais eu de temple; leur sanctuaire était un coffre qu'on mettait dans une charrette: les Cananéens leur avaient pris leur coffre: DIEU qui en fut très-irrité l'avait pourtant laissé prendre; mais pour se venger, il avait donné des hémorroïdes aux vainqueurs, et envoyé des rats dans leurs champs. Les vainqueurs l'apaisèrent, en lui renvoyant son coffre accompagné de cinq rats d'or et de cinq trous du cul aussi d'or. (*b*) Il n'y a point de vengeance ni d'offrande plus digne du Dieu des Juifs. Il pardonne aux Cananéens, mais il fait mourir cinquante mille soixante et dix hommes des siens, pour avoir regardé son coffre.

C'est dans ces belles circonstances que *Saül* est élu roi des Juifs. Il n'y avait dans leur petit pays ni épée ni lance; les Cananéens ou Philistins ne permettaient pas aux Juifs leurs esclaves d'aiguiser seulement les socs de leurs charrues et leurs

(*a*) I. des Rois, chap. 8. (*b*) Rois liv. I, chap. 6.

coignées ; ils étaient obligés d'aller aux ouvriers philiſtins pour ces faibles ſecours : et cependant on nous conte que le roi *Saül* (*c*) eut d'abord une armée de trois cents mille hommes, avec leſquels il gagna une grande bataille. (*d*) Notre *Gulliver* a de pareilles fables, mais non de telles contradictions.

Ce *Saül*, dans une autre bataille, reçoit le prétendu roi *Agag* à compoſition. Le prophète *Samuël* arrive de la part du Seigneur, et lui dit : (*e*) *Pourquoi n'avez-vous pas tout tué*? et il prend un ſaint couperet, et il hache en morceaux le roi *Agag*. Si une telle action eſt véritable, quel peuple était le peuple juif, et quels prêtres étaient ſes prêtres !

Saül, réprouvé du Seigneur pour n'avoir pas lui-même haché en pièces le roi *Agag* ſon priſonnier, va enfin combattre contre les Philiſtins après la mort du prophète *Samuël*. Il conſulte ſur le ſuccès de la bataille une femme qui a un eſprit de *Python* : on ſait que les femmes qui ont un eſprit de *Python* font apparaître des ombres. La pythoniſſe montre à *Saül* l'ombre de *Samuël* qui ſortait de la terre. Mais ceci ne regarde que la belle philoſophie du peuple juif : venons à ſa morale.

Un joueur de harpe, pour qui l'Eternel avait pris une tendre affection, s'eſt fait ſacrer roi pendant que *Samuël* vivait encore ; il ſe révolte contre ſon ſouverain, il ramaſſe quatre cents malheureux, et, comme dit la ſainte écriture, (*f*) *tous ceux qui avaient de mauvaiſes affaires, qui étaient*

(*c*) I, Rois, chap. 13.
(*d*) Ibid, chap. 11
(*e*) Ibid. chap. 15.
(*f*) Ibid. chap. 22.

perdus de dettes et d'un esprit méchant, s'assemblèrent avec lui.

C'était un homme *selon le cœur de* DIEU ; (*g*) aussi la première chose qu'il veut faire est d'assassiner un tenancier nommé *Nabal* qui lui refuse des contributions : il épouse sa veuve ; il épouse dix-huit femmes, sans compter les concubines ; (*h*) il s'enfuit chez le roi *Achis* ennemi de son pays, il y est bien reçu, et pour récompense il va saccager les villages des alliés d'*Achis ;* il égorge tout, sans épargner les enfans à la mamelle, comme l'ordonne toujours le rit juif ; et il fait accroire au roi *Achis* qu'il a saccagé les villages hébreux. Il faut avouer que nos voleurs de grand chemin ont été moins coupables aux yeux des hommes, mais les voies du Dieu des Juifs ne sont pas les nôtres.

Le bon roi *David* ravit le trône à *Isboseth* fils de *Saül.* Il fait assassiner *Miphiboseth* fils de son protecteur *Jonathas.* Il livre aux Gabaonites deux enfans de *Saül*, et cinq de ses petits enfans, pour les faire tous pendre. Il assassine *Urie* pour couvrir son adultère avec *Bethsabée*, et c'est encore cette abominable *Bethsabée*, mère de *Salomon*, qui est une aïeule de JESUS-CHRIST.

La suite de l'histoire juive n'est qu'un tissu de forfaits consacrés. *Salomon* commence par égorger son frère *Adonias.* Si DIEU accorda à ce *Salomon* le don de la sagesse, il paraît qu'il lui refusa ceux de l'humanité, de la justice, de la continence et de la foi. Il a sept cents femmes et trois cents concubines. Le cantique qu'on lui impute est

(*g*) I. Rois, chap. 25. (*h*) Ibid. chap. 27.

dans le goût de ces livres érotiques qui font rougir la pudeur. Il n'y est parlé que de tetons, de baisers sur la bouche, de ventre qui est semblable à un monceau de froment, d'attitudes voluptueuses, de doigt mis dans l'ouverture, de tressaillement; et enfin il finit par dire: *Que ferons-nous de notre petite sœur? elle n'a point encore de tetons; si c'est un mur, bâtissons dessus; si c'est une porte, fermons-la.* Telles sont les mœurs que lui imputent avec respect de misérables rabins et des théologiens chrétiens encore plus absurdes.

Enfin, pour joindre l'excès du ridicule à cet excès d'impureté, la secte des papistes a décidé que le ventre de la Sulamite et son ouverture, ses tetons et ses baisers sur la bouche, sont l'emblème, le type du mariage de JESUS-CHRIST avec son Eglise. (*i*)

De tous les rois de Juda et de Samarie, il y en a très-peu qui ne soient assassins ou assassinés, jusqu'à ce qu'enfin ce ramas de brigands qui se massacraient les uns les autres dans les places publiques et dans le temple, pendant que *Titus* les assiégeait, tombe sous le fer et dans les chaînes des Romains avec le reste de ce petit peuple de DIEU, dont dix douzièmes avaient été dispersés

(*i*) On fait que les théologiens chrétiens font passer ce livre impudique pour une prédiction du mariage de JESUS-CHRIST avec son Eglise. Comme si JESUS prenait les tetons de son Eglise, et mettait la main à son ouverture; et sur quoi cette belle explication est-elle fondée? sur ce que *Christus* est masculin, et *Ecclesia* féminin. Mais si au lieu du féminin *ecclesia*, on s'était servi du mot masculin *cœtus*, *conventus*, que serait-il arrivé?

depuis

depuis si long-temps en Asie, et soit vendu dans les marchés des villes romaines, chaque tête juive étant évaluée au prix d'un porc, animal moins impur que cette nation même, si elle fut telle que ses historiens et ses prophètes le racontent.

Personne ne peut nier que les Juifs n'aient écrit ces abominations. Quand on les rassemble ainsi sous les yeux, le cœur se soulève. Ce sont donc là les hérauts de la providence, les précurseurs du règne de JESUS! Toute l'histoire juive, dites-vous, ô *Abadie*, est la prédiction de l'Eglise; tous les prophètes ont prédit JESUS; examinons donc les prophètes.

CHAPITER IX.

Des prophètes.

PROPHETE, *Nabi*, *Roëh*, *parlant*, *voyant*, *devin*, c'est la même chose. Tous les anciens auteurs conviennent que les Egyptiens, les Chaldéens, toutes les nations asiatiques avaient leurs prophètes, leurs devins. Ces nations étaient bien antérieures au petit peuple juif qui, lorsqu'il eut composé une horde dans un coin de terre, n'eut d'autre langage que celui de ses voisins, et qui, comme on l'a dit ailleurs, emprunta des Phéniciens, jusqu'au nom de DIEU *Eloha*, *Jehova*, *Adonaï*, *Sadaï*; qui enfin prit tous les rites, tous les usages des peuples dont il était environné, en déclamant toujours contre ces mêmes peuples.

Quelqu'un a dit que le premier devin, le premier prophète fut le premier fripon qui rencontra

un imbécille; ainsi la prophétie est de l'antiquité la plus haute. Mais à la fraude ajoutons encore le fanatisme; ces deux monstres habitent aisément ensemble dans les cervelles humaines. Nous avons vu arriver à Londres par troupes, du fond du Languedoc et du Vivarais, des prophètes tout semblables à ceux des Juifs, joindre le plus horrible enthousiasme aux plus dégoûtans mensonges. Nous avons vu *Jurieu* prophétiser en Hollande. Il y eut de tout temps de tels imposteurs, et non-seulement des misérables qui fesaient des prédictions, mais d'autres misérables qui supposaient des prophéties faites par d'anciens personnages.

Le monde a été plein de sibylles et de *Nostradamus*. L'Alcoran compte deux cents vingt-quatre mille prophètes. L'évêque *Epiphane*, dans ses notes sur le canon prétendu des apôtres, compte soixante et treize prophètes juifs, et dix prophétesses. Le métier de prophète chez les Juifs n'était ni une dignité, ni un grade, ni une profession dans l'Etat; on n'était point reçu prophète comme on est reçu docteur à Oxford ou à Cambridge; prophétisait qui voulait; il suffisait d'avoir, ou de croire avoir, ou de feindre d'avoir la vocation et l'esprit de DIEU. On annonçait l'avenir en dansant et en jouant du psaltérion. *Saül*, tout réprouvé qu'il était, s'avisa d'être prophète. Chaque parti dans les guerres civiles avait ses prophètes, comme nous avons nos écrivains de Grubstreet. (*a*) Les deux partis se traitaient réciproquement de fous, de visionnaires, de

(*a*) Grubstreet est la rue où l'on imprime la plupart des mauvais pamphlets qu'on fait journellement à Londres.

menteurs, de fripons, et en cela seul ils disaient la vérité. *Stultum* (*b*) *et insanum prophetam*, *insanum virum spiritualem*, dit *Ozée* selon la Vulgate.

Les prophètes de Jérusalem sont des extravagans, *des hommes sans foi*, dit *Sophoniah* prophète de Jérusalem. (*c*) Ils sont tous comme notre apothicaire *Moore* qui met dans nos gazettes: *Prenez de mes pilules*, *gardez-vous des contrefaites.*

Le prophète *Michée* prédisant des malheurs aux rois de Samarie et de Juda, le prophète *Sédékias* lui applique un énorme soufflet, en lui disant: *Comment l'esprit de* DIEU *est-il passé par moi pour aller à toi?* (*d*)

Jérémie qui prophétisait en faveur de *Nabuchodonosor*, tyran des Juifs, s'était mis des cordes au cou, et un bât ou un joug sur le dos, car c'était un type; et il devait envoyer ce type aux petits roitelets voisins, pour les inviter à se soumettre à *Nabuchodonosor*. Le prophète *Ananias*, qui regardait *Jérémie* comme un traitre, lui arrache ses cordes, les rompt et jette son bât à terre.

Ici c'est *Ozée* à qui DIEU ordonne de prendre une p.... et d'avoir des fils de p..... (*e*) *Vade*, *sume tibi uxorem fornicationum*, *et fac tibi filios fornicationum*, dit la Vulgate. *Ozée* obéit ponctuellement; il prend *Gomer* fille d'*Ebalaïm*, il en a trois enfans; ainsi cette prophétie et ce putanisme durèrent au moins trois années. Cela ne suffit pas au dieu des Juifs, il veut qu'*Ozée* (*f*) couche

(*b*) Ozée, chap. 9. (*c*) Soph. chap. 3, v. 4.
(*d*) Paralip. chap. 18. (*e*) Ozée, chap. premier.
(*f*) Ibid, chap. 3.

avec une femme qui ait fait déjà son mari cocu. Il n'en coûte au prophète que quinze drachmes et un boisseau et demi d'orge ; c'est assez bon marché pour un adultère. (*g*) Il en avait coûté encore moins au patriarche *Juda* pour son inceste absurde avec *Thamar*.

Là c'est *Ezéchiel* (*h*) qui après avoir dormi trois cents nonante jours sur le côté gauche et quarante sur le côté droit, après avoir avalé un livre de parchemin, après avoir mangé un *sir reverend* (*i*) sur son pain, par ordre exprès de DIEU, introduit DIEU lui-même, le créateur du monde, parlant ainsi à la jeune *Oola* : (*k*) *Tu es devenue grande, tes tetons ont paru, ton petit poil a commencé à croître ; je t'ai couverte ; mais tu t'es bâti un mauvais lieu ; tu as ouvert tes cuisses à tous les passans.... ta sœur Ooliba s'est prostituée avec plus d'emportement*, (*l*) *elle a recherché ceux qui ont le membre d'un âne, et qui déchargent comme des chevaux.*

Notre ami le général *Withers*, à qui on lisait un jour ces prophéties, demanda dans quel b.... on avait fait l'écriture sainte ?

On lit rarement les prophéties, il est difficile de soutenir la lecture de ces longs et énormes galimatias. Les gens du monde qui ont lu Gulliver et l'Atlantis, ne connaissent ni *Ozée* ni *Ezéchiel*.

(*g*) Remarquez que le prophète se sert du mot propre *fodi eam* : je la f.... ! ô abomination. Et on met ces livres infames entre les mains des jeunes garçons et des jeunes filles, et des séducteurs entraînent ces jeunes victimes dans des couvens !

(*h*) Ezéch. ch 4.

(*i*) Un *sir reverend* en anglais est un étron.

(*k*) Ezéch. chap. 16 (*l*) Ezéch. 23.

Quand on fait voir à des personnes sensées ces passages exécrables, noyés dans le fatras des prophéties, elles ne reviennent point de leur étonnement. Elles ne peuvent concevoir qu'un *Isaïe* marche tout nu au milieu de Jérusalem, qu'un *Ezéchiel* coupe sa barbe en trois portions, qu'un *Jonas* soit trois jours dans le ventre d'une baleine etc. Si elles lisaient ces extravagances et ces impuretés dans un des livres qu'on appelle profanes, elles jetteraient le livre avec horreur. C'est la Bible. Elles demeurent confondues; elles hésitent, elles condamnent ces abominations, et n'osent d'abord condamner le livre qui les contient. Ce n'est qu'avec le temps qu'elles osent faire usage de leur sens commun; elles finissent enfin par détester ce que des fripons et des imbécilles leur ont fait adorer.

Quand ces livres sans raison et sans pudeur ont-ils été écrits? personne n'en sait rien. L'opinion la plus vraisemblable est que la plupart des livres attribués à *Salomon*, à *Daniel* et à d'autres, ont été faits dans Alexandrie; mais qu'importe le temps et le lieu? ne suffit-il pas de voir avec évidence que ce sont des monumens de la folie la plus outrée, et de la plus infame débauche?

Comment donc les Juifs ont-ils pu les vénérer? C'est qu'ils étaient des juifs. Il faut encore considérer que tous ces monumens d'extravagance ne se conservaient guère que chez les prêtres et les scribes. On sait combien les livres étaient rares dans tous les pays où l'imprimerie, inventée par les Chinois, ne parvint que si tard. Nous serons encore plus étonnés quand nous verrons les pères

de l'Eglise adopter ces rêveries dégoûtantes, ou les alléguer en preuve de leur secte.

Venons enfin de l'ancien Testament au nouveau. Venons à JESUS et à l'établissement du christianisme.

CHAPITRE X.

De la personne de JESUS.

JESUS naquit dans un temps où le fanatisme dominait encore, mais où il y avait un peu plus de décence. Le long commerce des Juifs avec les Grecs et les Romains avait donné aux principaux de la nation des mœurs moins déraisonnables et moins grossières. Mais la populace toujours incorrigible conservait son esprit de démence. Quelques Juifs opprimés sous les rois de Syrie et sous les Romains, avaient imaginé alors que leur Dieu leur enverrait quelque jour un libérateur, un messie. Cette attente devait naturellement être remplie par *Hérode*. Il était leur roi, il était l'allié des Romains, il avait rebâti leur temple, dont l'architecture surpassait de beaucoup celle du temple de *Salomon*, puisqu'il avait comblé un précipice sur lequel cet édifice était établi. Le peuple ne gémissait plus sous une domination étrangère; il ne payait d'impôts qu'à son monarque; le culte juif florissait, les lois antiques étaient respectées; Jérusalem, il faut l'avouer, était au temps de sa plus grande splendeur.

L'oisiveté et la superstition firent naître plusieurs factions ou sociétés religieuses, saducéens,

pharisiens, esséniens, judaïtes, thérapeutes, joannistes ou disciples de *Jean*; à peu près comme les papistes ont des moliniſtes, des jansénistes, des jacobins et des cordeliers. Mais personne alors ne parlait de l'attente du messie. Ni *Flavien Josephe*, ni *Philon*, qui sont entrés dans de si grands détails sur l'histoire juive, ne disent qu'on se flattait alors qu'il viendrait un christ, un oint, un libérateur, un rédempteur dont ils avaient moins besoin que jamais. Et s'il y en avait un, c'était *Hérode*. En effet il y eut un parti, une secte qu'on appela les hérodiens, et qui reconnut *Hérode* pour l'envoyé de DIEU. (*a*)

De tout temps ce peuple avait donné le nom d'oint, de messie, de christ, à quiconque leur avait fait un peu de bien; tantôt à leurs pontifes, tantôt aux princes étrangers. Le juif qui compila les rêveries d'*Isaïe* lui fait dire par une lâche flatterie bien digne d'un juif esclave: *Ainsi a dit l'Eternel à Cyrus son oint, son messie, duquel j'ai pris la main droite, afin que je terrasse les nations devant lui.* Le quatrième livre des Rois appelle le scélérat *Jéhu* oint, messie. Un prophète annonce à *Hazaël* roi de Damas, qu'il est *messie* et *oint du Très-*

(*a*) Cette secte des hérodiens ne dura pas long-temps. Le titre d'envoyé de DIEU était un nom qu'ils donnaient indifféremment à quiconque leur avait fait du bien, soit à *Hérode* l'arabe, soit à *Judas Machabée*, soit aux rois persans, soit aux Babyloniens. Les Juifs de Rome célébrèrent la fête d'*Hérode* jusqu'au temps de l'empereur *Néron*. *Perse* le dit expressément

Herodis venêre dies, unctâque fenestrâ
Dispositæ pinguem nebulam vomuêre lucernæ.
..... *Tumet alba fidelia vino.*

Haut. Ezéchiel dit au roi de Tyr : *Tu es un chérubin, un oint, un meſſie, le ſceau de la reſſemblance de* DIEU. Si ce roi de Tyr avait ſu qu'on lui donnait ces titres en Judée, il ne tenait qu'à lui de ſe faire une eſpèce de dieu ; il y avait un droit aſſez apparent, ſuppoſé qu'*Ezéchiel* eût été inſpiré. Les évangeliſtes n'en ont pas tant dit de JESUS.

Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain que nul juif n'eſperait, ne déſirait, n'annonçait un oint, un meſſie du temps d'*Hérode le grand*, ſous lequel on dit que naquit JESUS. Lorſqu'après la mort d'*Hérode le grand* la Judée fut gouvernée en province romaine, et qu'un autre *Hérode* fut établi par les Romains tétrarque du petit canton barbare de Galilée, pluſieurs fanatiques s'ingérèrent de prêcher le bas peuple, ſur-tout dans cette Galilée, où les Juifs étaient plus groſſiers qu'ailleurs. C'eſt ainſi que *Fox*, un miſérable payſan, établit de nos jours la ſecte des quakers parmi les payſans d'une de nos provinces. Le premier qui fonda en France une égliſe calviniſte, fut un cardeur de laine nommé *Jean le Clerc*. C'eſt ainſi que *Muncer*, *Jean de Leyde* et d'autres fondèrent l'anabaptiſme dans le bas peuple de quelques cantons d'Allemagne.

J'ai vu en France les convulſionnaires inſtituer une petite ſecte parmi la canaille d'un faubourg de Paris. Tous les ſectaires commencent ainſi dans toute la terre. Ce ſont pour la plupart des gueux qui crient contre le gouvernement, et qui finiſſent ou par être chefs de parti, ou par être pendus. JESUS fut pendu à Jéruſalem ſans avoir été oint. *Jean* le baptiſeur y avait déjà été condamné au ſupplice.

Tous

Tous deux laissèrent quelques disciples dans la lie du peuple. Ceux de *Jean* s'établirent vers l'Arabie où ils sont encore. (*b*) Ceux de JESUS furent d'abord très-obscurs ; mais quand ils se furent associés à quelques grecs, ils commencèrent à être connus.

Les Juifs ayant sous *Tibère* poussé plus loin que jamais leurs friponneries ordinaires, ayant sur-tout séduit et volé *Fulvia* femme de *Saturninus*, furent chassés de Rome, et ils n'y furent rétablis qu'en donnant beaucoup d'argent. On les punit encore sévérement sous *Caligula* et sous *Claude*.

Leurs désastres enhardirent le peu de Galiléens qui composaient la secte nouvelle, à se séparer de la communion juive. Ils trouvèrent enfin quelques gens un peu lettrés qui se mirent à leur tête, et qui écrivirent en leur faveur contre les Juifs. Ce fut ce qui produisit cette énorme quantité d'évangiles, mot grec qui signifie bonne nouvelle. Chacun donnait une vie de JESUS, aucunes n'étaient d'accord, mais toutes se ressemblaient par la quantité de prodiges incroyables qu'ils attribuaient à l'envi à leur fondateur.

La synagogue, de son côté, voyant qu'une secte nouvelle, née dans son sein, débitait une vie de JESUS très-injurieuse au sanhédrin et à la nation, rechercha quel était cet homme auquel elle n'avait point fait d'attention jusqu'alors. Il nous reste encore un mauvais ouvrage de ce temps-là, intitulé

(*b*) Ces chrétiens de *St Jean* sont principalement établis à Mosul et vers Bassora.

Sepher Toldos Jeschut. Il paraît qu'il est fait plusieurs années après le supplice de JESUS, dans le temps que l'on compilait les évangiles. Ce petit livre est rempli de prodiges, comme tous les livres juifs et chrétiens ; mais tout extravagant qu'il est, on est forcé de convenir qu'il y a des choses beaucoup plus vraisemblables que dans nos évangiles.

Il est dit dans le *Toldos Jeschut*, que JESUS était fils d'une nommée *Mirja*, mariée dans Bethléem, à un pauvre homme nommé *Jocanam*. Il y avait dans le voisinage un soldat dont le nom était *Joseph Panther*, homme d'une riche taille, et d'une assez grande beauté ; il devint amoureux de *Mirja* ou *Maria*, (car les Hébreux n'exprimant point les voyelles, prenaient souvent un *A* pour un *J*.)

Mirja devint grosse de la façon de *Panther* ; *Jocanam* confus et désespéré quitta Bethléem, et alla se cacher dans la Babylonie, où il y avait encore beaucoup de juifs. La conduite de *Mirja* la déshonora ; son fils *Jesu* ou *Jeschut* fut déclaré bâtard par les juges de la ville. Quand il fut parvenu à l'âge d'aller à l'école publique, il se plaça parmi les enfans légitimes, on le fit sortir de ce rang ; de-là son animosité contre les prêtres, qu'il manifesta quand il eut atteint l'âge mûr ; il leur prodigua les injures les plus atroces, les appelant *races de vipères*, *sépulcres blanchis*. Enfin, ayant pris querelle avec le juif *Judas* sur quelque matière d'intérêt, comme sur des points de religion, *Judas* le dénonça au sanhédrin ; il fut arrêté, se mit à pleurer, demanda pardon, mais

en vain ; on le fouetta, on le lapida, et enſuite on le pendit.

Tel eſt la ſubſtance de cette hiſtoire. On y ajouta depuis des fables inſipides, des miracles impertinens qui firent grand tort au fond ; mais le livre était connu dans le ſecond ſiècle, *Celſe* le cita, *Origène* le réfuta, il nous eſt parvenu fort défiguré.

Ce fond que je viens de citer eſt certainement plus croyable, plus naturel, plus conforme à ce qui ſe paſſe tous les jours dans le monde, qu'aucun des cinquante évangiles des chriſticoles. Il eſt plus vraiſemblable que *Joſeph Panther* avait fait un enfant à *Mirja*, qu'il ne l'eſt qu'un ange ſoit venu par les airs faire un compliment de la part de DIEU à la femme d'un charpentier, comme *Jupiter* envoya *Mercure* auprès d'*Alcmène*.

Tout ce qu'on nous conte de ce *Jéſus* eſt digne de l'ancien teſtament et de Bedlam. On fait venir je ne ſais quel *Agion pneuma*, un ſaint ſouffle, un Saint Eſprit, dont on n'avait jamais entendu parler, et dont on a fait depuis la tierce partie de DIEU, DIEU lui-même, DIEU le créateur du monde ; il engroſſe *Maria*, ce qui a donné lieu au jéſuite *Sanchez* d'examiner dans ſa ſomme théologique ſi DIEU eut beaucoup de plaiſir avec *Maria*, s'il répandit de la ſemence, et ſi *Maria* répandit auſſi de ſa ſemence.

JESUS devient donc un fils de DIEU et d'une juive, non encore DIEU lui-même, mais une créature ſupérieure. Il fait des miracles. Le premier qu'il opère, c'eſt de ſe faire emporter par

le diable sur le haut d'une montagne de Judée, d'où l'on découvre tous les royaumes de la terre. Ses vêtemens paraissent tout blancs, quel miracle! Il change l'eau en vin dans un repas où tous les convives étaient déjà ivres. (*c*) Il fait sécher un figuier qui ne lui a pas donné de figues à son déjeûner à la fin de février. Et l'auteur de ce conte a l'honnêteté du moins de remarquer que ce n'était pas le temps des figues.

Il va souper chez des filles, et puis chez les douaniers, et cependant on prétend dans son histoire qu'il regarde ces douaniers, ces publicains comme des gens abominables. Il entre dans le temple, c'est-à-dire dans cette grande enceinte où demeuraient les prêtres, dans cette cour où de petits marchands étaient autorisés par la loi à vendre des poules, des pigeons, des agneaux à ceux qui venaient sacrifier. Il prend un grand fouet, en donne sur les épaules de tous les marchands, les chasse à coups de lanières, eux, leurs poules, leurs pigeons, leurs moutons et leurs

(*c*) Il est difficile de dire quel est le plus ridicule de tous ces prétendus prodiges. Bien des gens tiennent pour le vin de la noce de Cana. Que DIEU dise à sa mère juive: *Femme, qu'y a t-il entre toi et moi*, c'est déjà une étrange chose. Mais que DIEU boive et mange avec des ivrognes, et qu'il change six cruches de vin pour ces ivrognes qui n'avaient déjà que trop bu; quel blasphème aussi exécrable qu'impertinent! L'hébreu se sert d'un mot qui répond au mot *grisés*, la Vulgate au chap. II, vers. 10, dit *inebriati*, enivrés.

St Chrysostome, bouche d'or, assure que ce fut le meilleur vin qu'on eût jamais bu; et plusieurs pères de l'Eglise ont prétendu que ce vin signifiait le sang de JESUS-CHRIST dans l'eucharistie. O folie de la superstition, dans quel abyme d'extravagances nous avez-vous plongés!

bœufs même, jette tout leur argent par terre, et on le laisse faire! Et si l'on en croit le livre attribué à *Jean*, on se contente de lui demander un miracle pour prouver qu'il a droit de faire un pareil tapage dans un lieu si respectable.

C'était déjà un fort grand miracle que trente ou quarante marchands se laissassent fesser par un seul homme, et perdissent leur argent sans rien dire. Il n'y a rien dans dom *Quichotte* qui approche de cette extravagance. Mais au lieu de faire le miracle qu'on lui demande, il se contente de dire: *Détruisez ce temple, et je le rebâtirai en trois jours.* Les Juifs repartent selon *Jean: On a mis quarante-six ans à bâtir ce temple, comment en trois jours le rebâtiras-tu?*

Il était bien faux qu'*Hérode* eût employé quarante-six ans à bâtir le temple de Jérusalem. Les Juifs ne pouvaient pas répondre une pareille fausseté. Et pour le dire en passant, cela fait bien voir que les Evangiles ont été écrits par des gens qui n'étaient au fait de rien.

Après cette belle équipée on fait prêcher JESUS dans les villages. Quels discours lui fait-on tenir? Il compare le royaume des cieux à un grain de moutarde; à un morceau de levain mêlé dans trois mesures de farine; à un filet avec lequel on pêche de bon et de mauvais poisson; à un roi qui a tué ses volailles pour les noces de son fils, et qui envoie ses domestiques prier les voisins à la noce. Les voisins tuent les gens qui viennent les prier à dîner; le roi tue ceux qui ont tué ses gens, et brûle leurs villes; il envoie prendre les gueux

qu'on rencontre sur le grand chemin pour venir dîner avec lui. Il aperçoit un pauvre convive qui n'avait point de robe, et au lieu de lui en donner une, il le fait jeter dans un cachot. Voilà ce que c'est que le royaume des cieux selon *Matthieu*.

Dans les autres sermons, le royaume des cieux est toujours comparé à un usurier qui veut absolument avoir cent pour cent de bénéfice. On m'avouera que notre archevêque *Tillotson* prêche dans un autre goût.

Par où finit l'histoire de JESUS ? par l'aventure qui est arrivée chez nous et dans le reste du monde à bien des gens qui ont voulu ameuter la populace, sans être assez habiles, ou pour armer cette populace, ou pour se faire de puissans protecteurs ; ils finissent la plupart par être pendus. JESUS le fut en effet pour avoir appelé ses supérieurs races de vipères et sépulcres blanchis. Il fut exécuté publiquement, mais il ressuscita en secret. Ensuite il monta au ciel en présence de quatre-vingts de ses disciples, (*d*) sans qu'aucune autre personne de la Judée le vît monter dans les nuées, ce qui était pourtant fort aisé à voir, et qui aurait fait dans le monde une assez grande nouvelle.

(*d*) Monter au ciel en perpendiculaire ! pourquoi pas en ligne horizontale ? Monter est contre les règles de la gravitation. Il pouvait raser l'horizon, et aller dans mercure, ou vénus, ou mars, ou jupiter, ou saturne, ou quelque étoile, ou la lune, si l'un de ces astres se couchait alors. Quelle sottise que ces mots *aller au ciel*, *descendre du ciel* ! comme si nous étions le centre de tous les globes, comme si notre terre n'était pas l'une des planètes qui roulent dans l'étendue autour de tant de soleils, et qui entre dans la composition de cet univers, que nous nommons le ciel si mal-à-propos.

Notre symbole que les papistes appellent le *credo*, symbole attribué aux apôtres, et évidemment fabriqué plus de quatre cents ans après ces apôtres, nous apprend que JESUS avant de monter au ciel était allé faire un tour aux enfers. Vous remarquerez qu'il n'en est pas dit un seul mot dans les Evangiles, et cependant c'est un des principaux articles de foi des chrisiticoles; on n'est point chrétien si on ne croit pas que JESUS est allé aux enfers.

Qui donc a imaginé le premier ce voyage? ce fut *Athanase*, environ trois cents cinquante ans après; c'est dans son traité contre *Apollinaire*, sur l'incarnation du Seigneur, qu'il dit que l'ame de JESUS descendit en enfer, tandis que son corps était dans le sépulcre. Ces paroles sont dignes d'attention, et font voir avec quelle sagacité et quelle sagesse *Athanase* raisonnait. Voici ses propres paroles.

Il fallait qu'après sa mort ses parties essentiellement diverses eussent diverses fonctions; que son corps reposât dans le sépulcre pour détruire la corruption, et que son ame allât aux enfers pour vaincre la mort.

L'africain *Augustin* est du sentiment d'*Athanase* dans une lettre qu'il écrivit à *Evode: Quis ergo nisi infidelis negaverit fuisse apud inferos Christum?* *Jérôme* son contemporain fut à peu près du même avis; et ce fut du temps d'*Augustin* et de *Jérôme* que l'on composa ce symbole, ce *credo* qui passe chez les ignorans pour le symbole des apôtres. (*e*)

(*e*) Vous voyez évidemment, lecteur, qu'on n'osa pas

Ainsi s'établissent les opinions, les croyances, les sectes. Mais comment ces détestables fadaises ont-elles pu s'accréditer ? comment ont elles renversé les autres fadaises des Grecs et des Romains, et enfin l'empire même ? comment ont-elles causé tant de maux, tant de guerres civiles; allumé tant de bûchers, et fait couler tant de sang ? c'est de quoi nous allons rendre compte.

imaginer d'abord tant de fictions révoltantes. Quelques adhérens du juif JESUS se contentent dans les commencemens de dire que c'était un homme de bien injustement crucifié, comme depuis nous avons nous et les autres chrétiens assassiné tant d'hommes vertueux. Puis on s'enhardit; on ose écrire que DIEU l'a ressuscité. Bientôt après on fait sa légende. L'un suppose qu'il est allé au ciel et aux enfers. L'autre dit qu'il viendra juger les vivans et les morts dans la vallée de Josaphat; enfin on en fait un Dieu. On fait trois dieux. On pousse le sophisme jusqu'à dire que ces trois dieux n'en font qu'un. De ces trois dieux on en mange et on en boit un: on le rend en urine et en matière fécale. On persécute, on brûle, on roue ceux qui nient ces horreurs; et tout cela pour que tel et tel jouissent en Angleterre de dix mille pièces d'or de rente, et qu'ils en aient bien davantage dans d'autres pays.

Fin du Tome second.

TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

REMARQUES SUR LES PENSÉES DE M. PASCAL. page 3

Avertissement des Editeurs. ibid.

ADDITION *aux remarques sur les pensées de M. Pascal.* 55

PROFESSION DE FOI DES THÉISTES. 60

Que Dieu est le père de tous les hommes. 62
Des superstitions. 65
Des sacrifices de sang humain. 69
Des persécutions chrétiennes. 74
Des mœurs. 80
De la doctrine des théistes. 81
Que toutes les religions doivent respecter le théisme. 84
Bénédictions sur la tolérance. 86
Que toute religion rend témoignage au théisme. 87
Remontrance à toutes les religions. 88

SERMONS ET HOMELIES. 91

Avertissement des Editeurs. 92
Sermon des cinquante. 93
Sermon du rabin Akib. 119

HOMELIES prononcées à Londres en 1765, dans une assemblée particulière. 131

Première Homélie. *Sur l'athéisme* ibid.

Seconde Homélie. *Sur la superstition.* 154

Troisième Homélie. *Sur l'interprétation de l'ancien testament.* 168

Quatrième Homélie. *Sur l'interprétation du nouveau testament.* 186

Cinquième Homélie, *prononcée sur la communion le jour de pâques.* 194

SERMON prêché à Basle, le premier jour de l'an 1768, par Josias Rossette. 206

TRADUCTION de l'Homélie du pasteur Bourn. 221

DISCOURS DE Me BELLEGUIER, ancien avocat 232

Avertissement des Editeurs. ibid.

EXAMEN IMPORTANT DE MILORD BOLINGBROKE. 249

AVIS *mis au-devant des éditions précédentes de l'examen important de milord Bolingbroke.* 250

CHAP. I. *Des livres de Moïse.* 255

CHAP. II. *De la personne de Moïse.* 258

CHAP. III. *De la divinité attribuée aux livres juifs.* 263

CHAP. IV. *Qui est l'auteur du Pentateuque ?* 265

CHAP. V. *Que les Juifs ont tout pris des autres nations.* 269
CHAP. VI. *De la Genèse.* 271
CHAP. VII. *Des mœurs des Juifs.* 273
CHAP. VIII. *Des mœurs des Juifs sous leur melchim ou roitelets, et sous leurs pontifes, jusqu'à la destruction de Jérusalem par les Romains.* 277
CHAP. IX. *Des prophètes.* 281
CHAP. X. *De la personne de Jésus.* 286

Fin de la Table du Tome second.

22 7/1 (45)
S

AD: 22 7/1 (45)

Dl 5472c

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51189/fragment/page=0311

VRES

LETES

E

OLTAIRE.

TE-CINQUIEME.

X-PONTS,

t COMPAGNIE.

9 2.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51189/fragment/page=0313